ŒUVRES

DE

M. DIDEROT.

ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES
ET DRAMATIQUES
DE M. DIDEROT.

TOME QUATRIEME,

CONTENANT le Fils Naturel, ou les Épreuves de la Vertu, Comédie, avec l'Histoire véritable de la Piece.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXII.

LE
FILS NATUREL,
OU
LES ÉPREUVES
DE LA VERTU,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Avec l'Histoire véritable de la Piece.

Interdùm speciosa locis, morataque rectè
Fabula, nullius veneris, sine pondere & arte,
Valdiùs oblectat populum, meliùsque moratur
Quàm versus inopes rerum, nugæque canoræ.
Horat. *De Arte Poët.*

A

LE sixieme Volume de l'Encyclopédie venoit de paroître, & j'étois allé chercher à la campagne du repos & de la santé, lorsqu'un événement, non moins intéressant par les circonstances que par les personnes, devint l'étonnement & l'entretien du *canton*. On n'y parloit que de l'homme rare qui avoit eu, dans un même jour, le bonheur d'exposer sa vie pour son ami, & le courage de lui sacrifier sa passion, sa fortune & sa liberté.

Je voulus connoître cet homme. Je le connus, & je le trouvai tel qu'on me l'avoit dépeint, sombre & mélancolique. Le chagrin & la dou-

leur, en ſortant d'une ame où ils avoient habité trop long-temps, y avoient laiſſé la triſteſſe. Il étoit triſte dans ſa converſation & dans ſon maintien, à moins qu'il ne parlât de la vertu, ou qu'il n'éprouvât les transports qu'elle cauſe à ceux qui en ſont fortement épris. Alors vous euſſiez dit qu'il ſe transfiguroit. La ſérénité ſe déployoit ſur ſon viſage. Ses yeux prenoient de l'éclat & de la douceur. Sa voix avoit un charme inexprimable. Son diſcours devenoit pathétique. C'étoit un enchaînement d'idées auſteres & d'images touchantes qui tenoient l'attention ſuſpendue & l'ame ravie. Mais, comme on voit le ſoir, en automne, dans un temps nébuleux & couvert, la lumiere s'échapper d'un nuage, briller un mo-

ment, & ſe perdre en un ciel obſcur; bientôt ſa gaieté s'éclipſoit, & il retomboit tout-à-coup dans le ſilence & la mélancolie.

Tel étoit Dorval. Soit qu'on l'eût prévenu favorablement, ſoit qu'il y ait, comme on le dit, des hommes faits pour s'aimer ſitôt qu'ils ſe rencontreront, il m'accueillit d'une maniere ouverte qui ſurprit tout le monde, excepté moi; & dès la ſeconde fois que je le vis, je crus pouvoir, ſans être indiſcret, lui parler de ſa famille, & de ce qui venoit de s'y paſſer. Il ſatisfit à mes queſtions. Il me raconta ſon hiſtoire. Je tremblai avec lui des épreuves auxquelles l'homme de bien eſt quelquefois expoſé; & je lui dis qu'un ouvrage dramatique, dont ces épreuves ſe-

roient le sujet, feroit impression sur tous ceux qui ont de la sensibilité, de la vertu, & quelqu'idée de la foiblesse humaine.

Hélas! me répondit-il en soupirant, vous avez eu la même pensée que mon pere. Quelque temps après son arrivée, lorsqu'une joie plus tranquille & plus douce commençoit à succéder à nos transports, & que nous goûtions le plaisir d'être assis les uns à côté des autres, il me dit :

Dorval, tous les jours je parle au Ciel de Rosalie & de toi. Je lui rends graces de vous avoir conservés jusqu'à mon retour ; mais, sur-tout, de vous avoir conservé innocens. Ah! mon fils, je ne jette point les yeux sur Rosalie, sans frémir du danger que tu as couru. Plus je la vois, plus je la trouve hon-

nête & belle, plus ce danger me paroît grand. Mais le Ciel, qui veille aujourd'hui sur nous, peut nous abandonner demain. Nul de nous ne connoît son sort. Tout ce que nous savons, c'est qu'à mesure que la vie s'avance, nous échappons à la méchanceté, qui nous suit. Voilà les réflexions que je fais toutes les fois que je me rappelle ton histoire. Elles me console du peu de temps qui me reste à vivre; &, si tu voulois, ce seroit la morale d'une Piece dont une partie de notre vie seroit le sujet, & que nous représenterions entre nous.

« Une Piece, mon pere »!

Oui, mon enfant. Il ne s'agit point d'élever ici des tréteaux, mais de conserver la mémoire d'un évènement qui nous touche, & de le rendre comme il s'est passé..... Nous le renouvellerions nous-

mêmes, tous les ans, dans cette maison; dans ce sallon. Les choses que nous avons dites, nous les redirions. Tes enfans en feroient autant, & les leurs, & leurs descendans. Et je me survivrois à moi-même; & j'irois converser ainsi, d'âge en âge, avec tous mes neveux..... Dorval, penses-tu qu'un ouvrage qui leur transmettroit nos propres idées, nos vrais sentimens, les discours que nous avons tenus dans une des circonstances les plus importantes de notre vie, ne valût pas mieux que des portraits de famille, qui ne montrent de nous qu'un moment de notre visage?

« C'est-à-dire, que vous m'or-
» donnez de peindre votre ame, la
» mienne, celles de *Constance*, de
» *Clairville* & de *Rosalie*. Ah! mon
» pere, c'est une tâche au-dessus de
» mes forces, & vous le savez bien».

Ecoute : je prétends y faire mon rôle une fois avant de mourir ; & , pour cet effet, j'ai dit à André de ſerrer dans un coffre les habits que nous avons apportés des priſons.

« Mon pere ! . . . »

Mes enfans ne m'ont jamais opposé de refus ; ils ne voudront pas commencer ſi tard.

En cet endroit, Dorval détournant ſon viſage, & cachant ſes larmes, me dit du ton d'un homme qui contraignoit ſa douleur..... La Piece eſt faite;..... mais celui qui l'a commandée n'eſt plus..... Après un moment de ſilence, il ajouta : .... Elle étoit reſtée là, cette Piece ; & je l'avois preſque oubliée ; mais ils m'ont répété ſi ſouvent que c'étoit manquer à la volonté de mon pere, qu'ils

m'ont persuadé ; &, Dimanche prochain, nous nous acquittons, pour la premiere fois, d'une chose qu'ils s'accordent tous à regarder comme un devoir.

Ah ! Dorval, lui dis-je, si j'osois !..... Je vous entends, me répondit-il ; mais croyez-vous que ce soit une proposition à faire à *Constance*, à *Clairville*, & à *Rosalie* ? Le sujet de la Piece vous est connu ; & vous n'aurez pas de peine à croire qu'il y a quelques scenes où la présence d'un étranger gêneroit beaucoup. Cependant c'est moi qui fais ranger le sallon. Je ne vous promets point ; je ne vous refuse pas. Je verrai.

Nous nous séparâmes Dorval & moi ; c'étoit le Lundi. Il ne me fit rien

dire de toute la ſemaine. Mais le Dimanche matin il m'écrivit..... *Aujourd'hui à trois heures préciſes, à la porte du Jardin*..... Je m'y rendis. J'entrai dans le ſallon par la fenêtre; & Dorval, qui avoit écarté tout le monde, me plaça dans un coin, d'où, ſans être vu, je vis & j'entendis ce qu'on va lire, excepté la derniere ſcene. Une autre fois je dirai pourquoi je n'entendis pas la derniere ſcene.

Voici les noms des Perſonnages réels de la Piece, avec ceux des Acteurs qui pourroient les remplacer.

LYSIMOND, *pere de Dorval & de Roſalie*, M. Sarrazin.

DORVAL, *fils naturel de Lyſimond, & ami de Clairville*, M. Grandval.

ROSALIE, *fille de Lyſimond*, Mlle. Gauſſin.

JUSTINE, *ſuivante de Roſalie*, Mlle. Dangeville.

ANDRÉ, *domeſtique de Lyſimond*, M. Le Grand.

CHARLES, *valet de Dorval*, M. Armand.

CLAIRVILLE, *ami de Dorval, & amant de Roſalie*, M. Lekain.

CONSTANCE, *jeune veuve, ſœur de Clairville*, Mlle. Clairon.

SYLVESTRE, *valet de Clairville*.....

Autres Domeſtiques de la maiſon de Clairville.

La Scene eſt à Saint-Germain-en-Laye.

L'action commence avec le jour, & ſe paſſe dans un ſallon de la maiſon de Clairville.

LE FILS NATUREL, OU *LES ÉPREUVES* DE LA VERTU, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

La Scene eſt dans un ſallon. On y voit un clavecin, des chaiſes, des tables de jeu. Sur une de ces tables, un trictrac; ſur une autre, quelques

brochures ; d'un côté, un métîer à tapiſſerie, *&c....* dans le fond, un canapé, *&c.*

DORVAL, *ſeul,*

(Il eſt en habit de campagne, en cheveux négligés, aſſis dans un fauteuil, à côté d'une table ſur laquelle il y a des brochures. Il paroît agité. Après quelques mouvemens violens, il s'appuie ſur un des bras de ſon fauteuil, comme pour dormir. Il quitte bientôt cette ſituation. Il tire ſa montre, & dit :)

A Peine eſt-il ſix heures.

(Il ſe jette ſur l'autre bras de ſon fauteuil ; mais il n'y eſt pas plutôt, qu'il ſe releve, & dit :

Je ne ſaurois dormir.

(Il prend un Livre qu'il ouvre au haſard, qu'il referme preſque ſur le champ, & dit :)

Je lis ſans rien entendre.

(Il se leve. Il se promene, & dit :) Je ne peux m'éviter..... Il faut sortir d'ici..... Sortir d'ici ! Et j'y suis enchaîné ! J'aime !.... *(comme effrayé.)* & qui aimé-je ?.... J'ose me l'avouer ; malheureux, & je reste ! *(Il appelle violemment.)* Charles. Charles.

SCENE II.

(Cette Scene marche vîte.)

DORVAL, CHARLES.

(Charles croit que son maître demande son chapeau & son épée ; il les apporte, les pose sur un fauteuil, & dit :)

CHARLES.

MOnsieur, ne vous faut-il plus rien ?

DORVAL.

Des chevaux ; ma chaise.

CHARLES.

Quoi ! nous partons !

DORVAL.

A l'instant.

(*Il est assis dans le fauteuil ; & tout en parlant, il ramasse des Livres, des papiers, des brochures, comme pour en faire des paquets.*)

CHARLES.

Monsieur, tout dort encore ici.

DORVAL.

Je ne verrai personne.

CHARLES.

Cela se peut-il ?

DORVAL.

Il le faut.

CHARLES.

Monsieur.....

DORVAL.

(*Se tournant vers Charles, d'un air triste & accablé.*) Eh bien, Charles !

CHARLES.

Avoir été accueilli dans cette maison, chéri de tout le monde, prévenu sur tout, & s'en aller sans parler à personne ! Permettez, Monsieur.....

DORVAL.

J'ai tout entendu. Tu as raiſon. Mais je pars.

CHARLES.

Que dira Clairville votre ami? Conſtance ſa ſœur, qui n'a rien négligé pour vous faire aimer ce ſéjour? (*d'un ton plus bas.*) Et Roſalie..... Vous ne les verrez point?

DORVAL

(*ſoupire profondément, laiſſe tomber ſa tête ſur ſes mains, & Charles continue.*)

CHARLES.

Clairville & Roſalie s'étoient flattés de vous avoir pour témoin de leur mariage. Roſalie ſe faiſoit une joie de vous préſenter à ſon pere. Vous deviez les accompagner tous à l'autel.

DORVAL (*ſoupire, s'agite, &c.*)

CHARLES.

Le bon-homme arrive, & vous partez! Tenez, mon cher maître, j'oſe vous le dire, les conduites bizarres ſont

rarement ſenſées..... Clairville! Conſtance! Roſalie!

DORVAL.

(*Bruſquement, en ſe levant:*) Des chevaux, ma chaiſe, te dis-je.

CHARLES.

Au moment où le pere de Roſalie arrive d'un voyage de plus de mille lieues! à la veille du mariage de votre ami!

DORVAL (*en colere..... à Charles.*)

Malheureux!....

(*A lui-même, en ſe mordant la levre & ſe frappant la poitrine:*) que je ſuis!... Tu perds le temps, & je demeure.

CHARLES.

Je vais.

DORVAL.

Qu'on ſe dépêche.

SCENE III.

DORVAL, *seul.*

(*Il continue de se promener & de rêver.*)

PArtir sans dire adieu ! Il a raison ; cela seroit d'une bizarrerie, d'une inconséquence !.... Et qu'est-ce que ces mots signifient ? Est-il question de ce qu'on croira, ou de ce qu'il est honnête de faire ?.... Mais, après tout, pourquoi ne verrois-je pas Clairville & sa sœur ? ne puis-je les quitter, & leur en taire le motif ?..... Et Rosalie ? je ne la verrai point ?... Non... l'amour & l'amitié n'imposent point ici les mêmes devoirs, sur-tout un amour insensé qu'on ignore & qu'il faut étouffer..... Mais que dira-t-elle ? que pensera-t-elle ?.... Amour, sophiste dangereux, je t'entends.

(*Constance arrive en robe de matin, tourmentée de son côté par une passion*

qui lui a ôté le repos. Un moment après, entrent des domeſtiques qui rangent le ſallon, & qui ramaſſent les choſes qui ſont à Dorval.... Charles, qui a envoyé à la Poſte pour avoir des chevaux, rentre auſſi.)

SCENE IV.

DORVAL, CONSTANCE, *Des Domeſtiques.*

DORVAL.

QUoi! Madame, ſi matin!

CONSTANCE.

J'ai perdu le ſommeil. Mais vous-même, déjà habillé!

DORVAL, *vîte.*

Je reçois des Lettres à l'inſtant. Une affaire m'appelle à Paris. Elle y demande ma préſence. Je prends le thé. Charles, du thé. J'embraſſe Clairville. Je vous rends graces à tous les deux

des bontés que vous avez eues pour moi. Je me jette dans ma chaiſe, & je pars.

CONSTANCE.

Vous partez ! Eſt-il poſſible ?

DORVAL.

Rien, malheureuſement, n'eſt plus néceſſaire.

(*Les Domeſtiques qui ont achevé de ranger le ſallon, & de ramaſſer ce qui eſt à Dorval, s'éloignent. Charles laiſſe le thé ſur une des tables. Dorval prend le thé.*)

(*Conſtance, un coude appuyé ſur la table, & la tête penchée ſur une de ſes mains, demeure dans cette ſituation penſive.*)

DORVAL.

Conſtance, vous rêvez ?

CONSTANCE

(*émue, ou plutôt d'un ſang-froid un peu contraint.*)

Oui, je rêve.... mais j'ai tort.... la vie que l'on mene ici vous ennuie....

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je m'en apperçois.

DORVAL.

Elle m'ennuie! Non, Madame, ce n'eſt pas cela.

CONSTANCE.

Qu'avez-vous donc?.... Un air ſombre que je vous trouve.....

DORVAL.

Les malheurs laiſſent des impreſſions... Vous ſavez.... Madame..... Je vous jure que depuis long-temps je ne connoiſſois de douceurs que celles que je goûtois ici.

CONSTANCE.

Si cela eſt, vous revenez, ſans doute.

DORVAL.

Je ne ſais.... Ai-je jamais ſu ce que je deviendrois?

CONSTANCE,

(*après s'être promenée un inſtant,*)

Ce moment eſt donc le ſeul qui me reſte. Il faut parler.

(*Une pauſe.*)

Dorval, écoutez-moi. Vous m'avez trouvée ici, il y a six mois, tranquille & heureuse. J'avois éprouvé tous les malheurs des nœuds mal assortis. Libre de ces nœuds, je m'étois promis une indépendance éternelle, & j'avois fondé mon bonheur sur l'aversion de tout lien, & dans la sécurité d'un vie retirée.

Après les longs chagrins, la solitude a tant de charmes ! On y respire en liberté. J'y jouissois de mes peines passées. Il me sembloit qu'elles avoient épuré ma raison. Mes journées, toujours innocentes, quelquefois délicieuses, se partageoient entre la lecture, la promenade, & la conversation de mon frere. Clairville me parloit sans cesse de son austere & sublime ami. Que j'avois de plaisir à l'entendre ! Combien je désirois de connoître un homme que mon frere aimoit, respectoit à tant de titres, & qui avoit développé dans son cœur les premiers germes de la sagesse !

Je vous dirai plus. Loin de vous, je marchois déjà ſur vos traces ; & cette jeune Roſalie, que vous voyez ici, étoit l'objet de tous mes ſoins, comme Clairville avoit été l'objet des vôtres.

DORVAL (*ému & attendri.*)

Roſalie !

CONSTANCE.

Je m'apperçus du goût que Clairville prenoit pour elle, & je m'occupai à former l'eſprit & ſur-tout le caractere de cet enfant, qui devoit un jour faire la deſtinée de mon frere. Il eſt étourdi, je la rendois prudente. Il eſt violent, je cultivois ſa douceur naturelle. Je me complaiſois à penſer que je préparois, de concert avec vous, l'union la plus heureuſe qu'il y eût peut-être au monde : vous arrivâtes. Hélas !.....

(*La voix de Conſtance prend ici l'accent de la tendreſſe, & s'affoiblit un peu.*)

Votre préſence, qui devoit m'éclairer & m'encourager, n'eut point ces effets

effets que j'en attendois. Peu-à-peu mes ſoins ſe détournerent de Roſalie. Je ne lui enſeignai plus à plaire .... & je n'en ignorai pas long-temps la raiſon.

Dorval, je connus tout l'empire que la vertu avoit ſur vous, & il me parut que je l'en aimois encore davantage. Je me propoſai d'entrer dans votre ame avec elle, & je crus n'avoir jamais formé de deſſein qui fût ſi bien ſelon mon cœur. Qu'une femme eſt heureuſe, me diſois-je, lorſque le ſeul moyen qu'elle ait d'attacher celui qu'elle a diſtingué, c'eſt d'ajouter de plus en plus à l'eſtime qu'elle ſe doit ; c'eſt de s'élever ſans ceſſe à ſes propres yeux.

Je n'en ai point employé d'autre. Si je n'en ai pas attendu le ſuccès, ſi je parle, c'eſt le temps, & non la confiance qui m'a manqué. Je ne doutai jamais que la vertu ne fît naître l'amour, quand le moment en ſeroit venu.

(*Une petite pause : ce qui suit doit coûter à dire à une femme telle que Constance.*)

Vous avouerai-je ce qui m'a coûté le plus? C'étoit de vous dérober ces mouvemens si tendres & si peu libres, qui trahissent presque toujours une femme qui aime. La raison se fait entendre par intervalles. Le cœur importun parle sans cesse. Dorval, cent fois le mot fatal à mon projet s'est présenté sur mes levres. Il m'est échappé quelquefois; mais vous ne l'avez point entendu, & je m'en suis toujours félicitée.

Telle est Constance. Si vous la fuyez, du moins elle n'aura point à rougir d'elle. Eloignée de vous, je me retrouverai dans le sein de la vertu. Et tandis que tant de femmes détesteront l'instant où l'objet d'une criminelle tendresse arracha de leur cœur un premier soupir, Constance ne se rappellera Dorval que pour s'applaudir de l'avoir connu : ou, s'il se mêle quelque amertume à son sou-

venir, il lui reſtera toujours une conſolation douce & ſolide dans les ſentimens mêmes que vous lui aurez inſpirés.

SCENE V.

DORVAL, CONSTANCE, CLAIRVILLE.

DORVAL.

MAdame, voilà votre frere.

CONSTANCE (*attriſtée, dit :*)

Mon frere, Dorval nous quitte. (*& ſort.*)

CLAIRVILLE.

On vient de me l'apprendre.

s ?

E.

lie ! . . . .

n. De-

remiere

nt vous...

i, s'il le

ne puis-

souffert !

elle déli-

a passion

voit reti-

te. C'é-

une amie

alie tous

e voyois

ntois aug-

te meurt.

elle ap-

main dé-

salie qui

, elle la

elle re-

SCENE VI.

DORVAL, CLAIRVILLE.

DORVAL,

(*faiſant quelques pas, diſtrait & embarraſſé.*)

DES lettres de Paris... Des affaires qui preſſent... Un Banquier qui chancelle...

CLAIRVILLE.

Mon ami, vous ne partirez point ſans m'accorder un moment d'entretien. Je n'ai jamais eu ſi grand beſoin de votre ſecours.

DORVAL.

Diſpoſez de moi; mais ſi vous me rendez juſtice, vous ne douterez pas que je n'aie les raiſons les plus fortes....

CLAIRVILLE (*affligé.*)

J'avois un ami, & cet ami m'abandonne. J'étois aimé de Roſalie, & Roſalie ne m'aime plus. Je ſuis déſeſpéré... Dorval, m'abandonnerez-vous?

DORVAL.

Que puis-je faire pour vous?

CLAIRVILLE.

Vous favez fi j'aime Rofalie!.... Mais non, vous n'en favez rien. Devant les autres, l'amour eft la premiere vertu; j'en rougis prefque devant vous... Eh bien! Dorval, je rougirai, s'il le faut; mais je l'adore.... Que ne puis-je vous dire tout ce que j'ai fouffert! Avec quel ménagement, quelle délicateffe j'ai impofé filence à la paffion la plus forte!.... Rofalie vivoit retirée, près d'ici, avec une tante. C'étoit une Américaine fort âgée, une amie de Conftance. Je voyois Rofalie tous les jours, & tous les jours je voyois augmenter fes charmes; je fentois augmenter mon trouble. Sa tante meurt. Dans fes derniers momens, elle appelle ma fœur, lui tend une main défaillante; & lui montrant Rofalie qui fe défoloit au bord de fon lit, elle la regardoit fans parler; enfuite elle re-

gardoit Conſtance ; des larmes tomboient de ſes yeux ; elle ſoupiroit, & ma ſœur entendoit tout cela. Roſalie devint ſa compagne, ſa pupille, ſon éleve ; & moi, je fus le plus heureux des hommes. Conſtance voyoit ma paſſion : Roſalie en paroiſſoit touchée. Mon bonheur n'étoit plus traverſé que par la volonté d'une mere inquiete qui redemandoit ſa fille. Je me préparois à paſſer dans les climats éloignés où Roſalie a pris naiſſance : mais ſa mere meurt ; & ſon pere, malgré ſa vieilleſſe, prend le parti de revenir parmi nous.

Je l'attendois, ce pere, pour achever mon bonheur ; il arrive, & il me trouvera déſolé.

DORVAL.

Je ne vois pas encore les raiſons que vous avez de l'être.

CLAIRVILLE.

Je vous l'ai dit d'abord. Roſalie ne m'aime plus. A meſure que les obſta-

cles qui s'oppofent à mon bonheur ont difparu, elle eft devenue réfervée, froide, indifférente. Ces fentimens tendres, qui fortoient de fa bouche avec une naïveté qui me raviffoit, ont fait place à une politeffe qui me tue. Tout lui eft infipide. Rien ne l'occupe. Rien ne l'amufe. M'apperçoit-elle: fon premier mouvement eft de s'éloigner. Son pere arrive; & l'on diroit qu'un événement fi défiré, fi long-temps attendu, n'a plus rien qui la touche. Un goût fombre pour la folitude, eft tout ce qui lui refte. Conftance n'eft pas mieux traitée que moi. Si Rofalie nous cherche encore, c'eft pour nous éviter l'un par l'autre; &, pour comble de malheur, ma fœur même ne paroît plus s'intéreffer à moi.

DORVAL.

Je reconnois bien là Clairville. Il s'inquiete, il fe chagrine, & il touche au moment de fon bonheur.

CLAIRVILLE.

Ah! mon cher Dorval, vous ne le croyez pas. Voyez....

DORVAL.

Je ne vois dans toute la conduite de Rosalie que des inégalités auxquelles les femmes les mieux nées sont le plus sujettes, & qu'il est quelquefois si doux d'avoir à leur pardonner. Elles ont le sentiment si exquis; leur ame est si sensible, leurs organes si délicats, qu'un soupçon, un mot, une idée suffit pour les allarmer. Mon ami, leur ame est semblable au cristal d'une onde pure & transparente, où le spectateur tranquille de la Nature s'est peint. Si une feuille, en tombant, vient à en agiter la surface, tous les objets sont vacillans.

CLAIRVILLE (*affligé.*)

Vous me consolez.... Dorval, je suis perdu. Je ne sens que trop.... que je ne peux vivre sans Rosalie; mais quel que soit le sort qui m'attend, j'en veux être éclairci avant l'arrivée de son pere.

DORVAL.

En quoi puis-je vous ſervir ?

CLAIRVILLE.

Il faut que vous parliez à Roſalie.

DORVAL.

Que je lui parle !

CLAIRVILLE.

Oui, mon ami. Il n'y a que vous au monde qui puiſſiez me la rendre. L'eſtime qu'elle a pour vous me fait tout eſpérer.

DORVAL.

Clairville, que me demandez-vous ? A peine Roſalie me connoît-elle ; & je ſuis ſi peu fait pour ces ſortes de diſcuſſions.

CLAIRVILLE.

Vous pouvez tout, & vous ne me refuſerez point. Roſalie vous révere. Votre préſence la ſaiſit de reſpect ; c'eſt elle qui l'a dit. Elle n'oſera jamais être injuſte, inconſtante, ingrate à vos yeux. Tel eſt l'auguſte privilege de la vertu ; elle en impoſe à tout ce qui l'appro-

che. Dorval, paroiſſez devant Roſalie, & bientôt elle redeviendra pour moi ce qu'elle doit être, ce qu'elle étoit.

DORVAL,

(*poſant la main ſur l'épaule de Clairville.*)

Ah, malheureux!

CLAIRVILLE.

Mon ami, ſi je le ſuis!

DORVAL.

Vous exigez....

CLAIRVILLE.

J'exige....

DORVAL.

Vous ſerez ſatisfait.

SCENE VII.

DORVAL *ſeul.*

Quels nouveaux embarras!.... le frere.... la ſœur.... Ami cruel, amant aveugle, que me propoſez-vous?.... « Paroiſſez devant Roſalie »! Moi, pa-

roître devant Rosalie ! & je voudrois me cacher à moi-même.... Que deviens-je, si Rosalie me devine ? & comment en imposerai-je à mes yeux, à ma voix, à mon cœur ?.... Qui me répondra de moi ?.... La vertu ?.... M'en reste-t-il encore ?....

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE.

JUstine, approchez mon ouvrage.

(*Justine approche un métier à tapisserie. Rosalie est tristement appuyée sur ce métier. Justine est assise d'un autre côté. Elles travaillent. Rosalie n'interrompt son ouvrage que pour essuyer des larmes qui tombent de ses yeux. Elle le reprend ensuite. Le silence dure un moment, pendant lequel Justine laisse l'ouvrage & considere sa maîtresse.*)

JUSTINE.

Est-ce là la joie avec laquelle vous attendez Monsieur votre pere? sont-ce là les transports que vous lui préparez?

Depuis un temps je n'entends rien à votre ame. Il faut que ce qui s'y passe soit mal ; car vous me le cachez, & vous faites très-bien.

ROSALIE.

(*Point de réponse de la part de Rosalie ; mais des soupirs, du silence & des larmes.*)

JUSTINE.

Perdez-vous l'esprit, Mademoiselle ? au moment de l'arrivée d'un pere ! à la veille d'un mariage ! Encore un coup, perdez-vous l'esprit ?

ROSALIE.

Non, Justine.

JUSTINE, (*après une pause.*)

Seroit-il arrivé quelque malheur à Monsieur votre pere ?

ROSALIE.

Non, Justine.

(*Toutes ces questions se font à différens intervalles, dans lesquels Justine quitte & reprend son ouvrage.*)

JUSTINE,

(*après une pause un peu plus longue.*)

Par hasard, est-ce que vous n'aimeriez plus Clairville ?

ROSALIE.

Non, Justine.

JUSTINE,

(*reste un peu stupéfaite. Elle dit ensuite*)

La voilà donc la cause de ces soupirs, de ce silence & de ces larmes ?..... Oh ! pour le coup, les hommes n'ont qu'à dire que nous sommes folles ; que la tête nous tourne aujourd'hui pour un objet que demain nous voudrions savoir à mille lieues : qu'ils disent de nous tout ce qu'ils voudront, je veux mourir si je les en dédis.... Vous ne vous êtes pas attendue, Mademoiselle, que j'approuverois ce caprice ?.... Clairville vous aime éperdument. Vous n'avez aucun sujet de vous plaindre de lui. Si jamais femme a pu se flatter d'avoir un amant tendre, honnête, de s'être attaché un homme qui eût de l'esprit, de

la figure, des mœurs, c'eſt vous. Des mœurs! Mademoiſelle, des mœurs!.... Je n'ai jamais pu concevoir, moi, qu'on ceſsât d'aimer, à plus forte raiſon qu'on ceſsât ſans ſujet. Il y a là quelque choſe où je n'entends rien.

(Juſtine s'arrête un moment, Roſalie continue de travailler & de pleurer. Juſtine reprend d'un ton hypocrite & radouci, & dit tout en travaillant, & ſans lever les yeux de deſſus ſon ouvrage.

Après tout, ſi vous n'aimez plus Clairville, cela eſt fâcheux..... mais il ne faut pas s'en déſeſpérer comme vous faites.... Quoi donc! après lui, n'y auroit-il plus perſonne au monde que vous puiſſiez aimer?

ROSALIE.

Non, Juſtine.

JUSTINE.

Oh! pour celui-là, on ne s'y attend pas.

(Dorval entre, Juſtine ſe retire; Roſalie quitte ſon métier, ſe hâte de s'eſ-

ſuyer les yeux, & de ſe compoſer un viſage tranquille. Elle a dit auparavant :)

ROSALIE.

O Ciel! c'eſt Dorval.

SCENE II.

ROSALIE, DORVAL.

DORVAL, (*d'un ton un peu ému.*)

PErmettez, Mademoiſelle, qu'avant mon départ (*à ces mots Roſalie paroît étonnée.*) j'obéiſſe à un ami, & que je cherche à lui rendre auprès de vous un ſervice qu'il croit important. Perſonne ne s'intéreſſe plus que moi à votre bonheur & au ſien; vous le ſavez. Souffrez donc que je vous demande en quoi Clairville a pu vous déplaire, & comment il a mérité la froideur avec laquelle il dit qu'il eſt traité.

ROSALIE.

C'eſt que je ne l'aime plus.

DORVAL.

Vous ne l'aimez plus !

ROSALIE.

Non, Dorval.

DORVAL.

Et qu'a-t-il fait pour s'attirer cette horrible diſgrace ?

ROSALIE.

Rien. Je l'aimois. J'ai ceſſé. J'étois légere apparemment, ſans m'en douter.

DORVAL.

Avez-vous oublié que Clairville eſt l'amant que votre cœur a préféré ?.... Songez-vous qu'il traîneroit des jours bien malheureux, ſi l'eſpérance de recouvrer votre tendreſſe lui étoit ôtée ?... Mademoiſelle, croyez-vous qu'il ſoit permis à une honnête-femme de jouer du bonheur d'un honnête-homme?

ROSALIE.

Je ſais, là-deſſus, tout ce qu'on peut me dire. Je m'accable ſans ceſſe de re-

proches. Je ſuis déſolée. Je voudrois être morte.

D o r v a l.

Vous n'êtes point injuſte.

R o s a l i e.

Je ne ſais plus ce que je ſuis. Je ne m'eſtime plus.

D o r v a l.

Mais pourquoi n'aimez-vous plus Clairville? Il y a des raiſons à tout.

R o s a l i e.

C'eſt que j'en aime un autre.

D o r v a l,

(*avec un étonnement mêlé de reproches.*)

Roſalie! Elle!

R o s a l i e.

Oui, Dorval.... Clairville ſera bien vengé!

D o r v a l.

Roſalie.... ſi par malheur il étoit arrivé.... que votre cœur ſurpris.... fût entraîné par un penchant.... dont votre raiſon vous fît un crime.... J'ai connu cet état cruel!... Que je vous plaindrois!

ROSALIE.

Plaignez-moi donc.

DORVAL

(*ne lui répond que par le geste de commisération.*)

ROSALIE.

J'aimois Clairville. Je n'imaginois pas que je pusse en aimer un autre, lorsque je rencontrai l'écueil de ma constance & de notre bonheur.... Les traits, l'esprit, le regard, le son de la voix, tout, dans cet objet doux & terrible, sembloit répondre à je ne sais quelle image que la Nature avoit gravée dans mon cœur. Je le vis. Je crus y reconnoître la vérité de toutes ces chimeres de perfection que je m'étois faites, & d'abord il eut ma confiance.... Si j'avois pu concevoir que je manquois à Clairville!.... Mais, hélas! je n'en avois pas eu le premier soupçon, que j'étois toute accoutumée à aimer son rival.... Et comment ne l'aurois-je pas aimé?.... Ce qu'il disoit, je le pensois toujours. Il ne

manquoit jamais de blâmer ce qui devoit me déplaire. Je louois quelquefois d'avance ce qu'il alloit approuver. S'il exprimoit un ſentiment, je croyois qu'il avoit deviné le mien.... Que vous dirai-je enfin? Je me voyois à peine dans les autres; (*elle ajoute en baiſſant les yeux & la voix :*) & je me retrouvois ſans ceſſe en lui.

DORVAL.

Et ce mortel heureux connoît-il ſon bonheur?

ROSALIE.

Si c'eſt un bonheur, il doit le connoître.

DORVAL.

Si vous aimez, on vous aime, ſans doute?

ROSALIE.

Dorval, vous le ſavez.

DORVAL (*vivement.*)

Oui, je le ſais, & mon cœur le ſent.... Qu'ai-je entendu?.... Qu'ai-je dit?.... Qui me ſauvera de moi-même?....

(*Dorval & Rosalie se regardent un moment en silence. Rosalie pleure amérement. On annonce Clairville.*

SYLVESTRE (*à Dorval.*)

Monsieur, Clairville demande à vous parler.

DORVAL (*à Rosalie.*)

Rosalie.... Mais on vient.... Y pensez-vous? C'est Clairville. C'est mon ami. C'est votre amant.

ROSALIE.

Adieu, Dorval. (*Elle lui tend une main; Dorval la prend, & laisse tomber tristement sa bouche sur cette main, & Rosalie ajoute:*) Adieu, quel mot!

SCENE III.

DORVAL, *seul.*

DAns sa douleur, qu'elle m'a paru belle! Que ses charmes étoient touchans! J'aurois donné ma vie pour recueillir une des larmes qui couloient de

ses yeux.... « Dorval, vous le savez »... Ces mots retentissent encore dans le fond de mon cœur.... Ils ne sortiront pas si-tôt de ma mémoire !

SCENE IV.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

EXcusez mon impatience. Eh bien, Dorval ?....

(*Dorval est troublé. Il tâche de se remettre ; mais il y réussit mal. Clairville, qui cherche à lire sur son visage, s'en apperçoit, se méprend, & dit :*)

CLAIRVILLE.

Vous êtes troublé. Vous ne me parlez point. Vos yeux se remplissent de larmes. Je vous entends, je suis perdu !

(*Clairville en achevant ces mots, se jette dans le sein de son ami. Il y reste un moment en silence. Dorval verse quelques larmes sur lui, & Clairville dit,*

ſans ſe déplacer, d'une voix baſſe & ſanglotante.)

CLAIRVILLE.

Qu'a-t-elle dit? Quel eſt mon crime! Ami, de grace, achevez-moi.

DORVAL.

Que je l'acheve!

CLAIRVILLE.

Elle m'enfonce un poignard dans le ſein! & vous, le ſeul homme qui pût l'arracher peut-être, vous vous éloignez! vous m'abandonnez à mon déſeſpoir!.... Trahi par ma maîtreſſe! abandonné de mon ami! que vais-je devenir? Dorval, vous ne me dites rien!

DORVAL.

Que vous dirai-je?... Je crains de parler.

CLAIRVILLE.

Je crains bien plus de vous entendre; parlez pourtant, je changerai du moins de ſupplice.... Votre ſilence me ſemble, en ce moment, le plus cruel de tous.

DORVAL (*en hésitant.*)

Rosalie....

CLAIRVILLE (*en hésitant.*)

Rosalie ?....

DORVAL.

Vous me l'aviez bien dit.... elle ne me paroît plus avoir cet empressement qui vous promettoit un bonheur si prochain.

CLAIRVILLE.

Elle a changé!.... Que me reproche-t-elle ?

DORVAL.

Elle n'a pas changé, si vous voulez... Elle ne vous reproche rien.... mais son pere....

CLAIRVILLE.

Son pere a-t-il repris son consentement ?

DORVAL.

Non. Mais elle attend son retour... Elle craint.... Vous savez mieux que moi qu'une fille bien née craint toujours.

CLAIR-

CLAIRVILLE.

Il n'y a plus de craintes à avoir : tous les obſtacles ſont levés. C'étoit ſa mere qui s'oppoſoit à nos vœux ; elle n'eſt plus, & ſon pere n'arrive que pour m'unir à ſa fille, ſe fixer parmi nous, & finir ſes jours tranquillement, dans ſa patrie, au ſein de ſa famille, au milieu de ſes amis. Si j'en juge par ſes lettres, ce reſpectable vieillard ne ſera guere moins affligé que moi. Songez, Dorval, que rien n'a pu l'arrêter ; qu'il a vendu ſes habitations ; qu'il s'eſt embarqué avec toute ſa fortune, à l'âge.... de quatre-vingts ans, je crois, ſur des mers couvertes de vaiſſeaux ennemis.

DORVAL.

Clairville, il faut l'attendre. Il faut tout eſpérer des bontés du pere, de l'honnêteté de la fille, de votre amour, & de mon amitié. Le Ciel ne permettra pas que des êtres qu'il ſemble avoir formés pour ſervir de conſolation & d'encouragement à la vertu

ſoient tous malheureux ſans l'avoir mérité.

CLAIRVILLE.

Vous voulez donc que je vive?

DORVAL.

Si je le veux! .... Si Clairville pouvoit lire au fond de mon ame! ... Mais j'ai ſatisfait à ce que vous exigiez.

CLAIRVILLE.

C'eſt à regret que je vous entends. Allez, mon ami. Puiſque vous m'abandonnez dans la triſte ſituation où je ſuis, je peux tout croire des motifs qui vous rappellent. Il ne me reſte plus qu'à vous demander un moment. Ma ſœur, alarmée de quelques bruits fâcheux qui ſe ſont répandus ici ſur la fortune de Roſalie & ſur le retour de ſon pere, eſt ſortie malgré elle. Je lui ai promis que vous ne partiriez point qu'elle ne fût rentrée. Vous ne me refuſerez pas de l'attendre.

DORVAL.

Y a-t-il quelque choſe que Conſtance ne puiſſe obtenir de moi?

CLAIRVILLE.

Conſtance ! hélas ! j'ai penſé quelquefois.... Mais renvoyons ces idées à des temps plus heureux.... Je ſais où elle eſt, & je vais hâter ſon retour.

SCENE V.

DORVAL, *ſeul.*

SUis-je aſſez malheureux ?.... J'inſpire une paſſion ſecrette à la ſœur de mon ami.... J'en prends une inſenſée pour ſa maîtreſſe ; elle pour moi.... Que fais-je encore dans une maiſon que je remplis de déſordre ? Où eſt l'honnêteté ? Y en a-t-il dans ma conduite ?.... (*Il appelle comme un forcené :*) Charles, Charles.... On ne vient point.... Tout m'abandonne.... (*Il ſe renverſe dans un fauteuil. Il s'abîme dans la rêverie. Il jette ces mots par intervalles.*) Encore, ſi c'étoient-là les premiers malheurs que je fais !.... Mais non, je

traîne par-tour l'infortune.... Triftes mortels, miférables jouets des événemens!.... Soyez bien fiers de votre bonheur, de votre vertu!.... Je viens ici, j'y porte une ame pure.... Oui; car elle l'eft encore.... J'y trouve trois êtres favorifés du Ciel; une femme vertueufe & tranquille, un amant paffionné & payé de retour, une jeune amante raifonnable & fenfible.... La femme vertueufe a perdu fa tranquillité; elle nourrit dans fon cœur une paffion qui la tourmente. L'amant eft défefpéré. Sa maîtreffe devient inconftante, & n'en eft que plus malheureufe.... Quel plus grand mal eût fait un fcélérat?... O toi qui conduit tout, qui m'as conduit ici, te chargeras-tu de te juftifier?... Je ne fais où j'en fuis.... (*Il crie encore:*) Charles, Charles.

SCENE VI.

DORVAL, CHARLES, SYLVESTRE.

CHARLES.

MOnſieur, les chevaux ſont mis. Tout eſt prêt. (*Cela dit, il ſort.*)

SYLVESTRE (*entre.*)

Madame vient de rentrer. Elle va deſcendre.

DORVAL.

Conſtance ?

SYLVESTRE.

Oui, Monſieur. (*Cela dit, il ſort.*)

CHARLES,

(*rentre, & dit à Dorval, qui, l'air ſombre & les bras croiſés, l'écoute & le regarde.*

(*En cherchant dans ſes poches.*) Monſieur.... vous me troublez auſſi avec vos impatiences.... Non, il ſemble que le bon-ſens ſe ſoit enfui de cette maiſon...

Dieu veuille que nous le rattrapions en route.... Je ne pensois plus que j'avois une Lettre ; & maintenant que j'y pense, je ne la trouve plus. (*A force de chercher, il trouve la Lettre, & la donne à Dorval.*)

DORVAL.

Et donne donc. (*Charles sort.*)

SCENE VII.

DORVAL, *seul.* (*Il lit.*)

» LA honte & le remords me poursui-
» vent.... Dorval, vous connoissez les
» lois de l'innocence.... Suis-je crimi-
» nelle ?.... Sauvez-moi.... Hélas ! en
» est-il temps encore ?.... Que je plains
» mon pere !.... Et Clairville ? je don-
» nerois ma vie pour lui.... Adieu,
» Dorval ; je donnerois pour vous
» mille vies... Adieu !... vous vous éloi-
» gnez, & je vais mourir de douleur.

(*Après avoir lu d'une voix entrecou-*

pée & dans un trouble extrême, il se jette dans un fauteuil. Il garde un moment le silence. Tournant ensuite des yeux égarés & distraits sur la Lettre qu'il tient d'une main tremblante, il en relit quelques mots, & dit :)

« La honte & le remords me poursuivent ». C'est à moi de rougir, d'être déchiré .... « Vous connoissez les » lois de l'innocence ».... Je les connus autrefois..... « Suis-je criminelle? » Non, c'est moi qui le suis.... « Vous vous éloi» gnez, & je vais mourir.... » O Ciel! je succombe.... (*En se levant.*) Arrachons-nous d'ici.... Je veux .... je ne puis.... ma raison se trouble...... Dans quelles ténebres suis-je tombé !.... O Rosalie ! ô vertu ! ô tourment !

(*Après un moment de silence, il se leve, mais avec peine. Il s'approche lentement d'une table. Il écrit quelques lignes pénibles ; mais tout au travers de son écriture, arrive Charles, en criant :*)

SCENE VIII.

DORVAL, CHARLES.

CHARLES.

MOnſieur, au ſecours. On aſſaſſine.... Clairville....

(*Dorval quitte la table où il écrit, laiſſe ſa Lettre à moitié, ſe jette ſur ſon épée qu'il trouve ſur un fauteuil, & vole au ſecours de ſon ami. Dans ces mouvemens, Conſtance ſurvient, & demeure fort ſurpriſe de ſe voir laiſſer ſeule par le maître & par le valet.*

SCENE IX.

CONSTANCE, (*ſeule.*)

QUE veut dire cette fuite ?.... Il a dû m'attendre, J'arrive, il diſparoît ..... Dorval, vous me connoiſſez mal.... J'en peux guérir....

(*Elle approche de la table, & apperçoit la Lettre à demi-écrite.*)

Une Lettre!

(*Elle prend la Lettre & la lit.*)

« Je vous aime, & je fuis.... hélas!
» beaucoup trop tard!.... Je suis l'ami
» de Clairville.... Les devoirs de l'amitié,
» tié, les lois sacrées de l'hospitalité.....

Ciel! quel est mon bonheur!... il m'aime!... Dorval, vous m'aimez!... (*Elle se promene agitée.*) Non, vous ne partirez point.... Vos craintes sont frivoles.... votre délicatesse est vaine.... Vous avez ma tendresse.... Vous ne connoissez ni Constance ni votre ami.... Non, vous ne les connoissez pas... mais peut-être qu'il s'éloigne, qu'il fuit au moment où je parle. (*Elle sort de la Scene avec quelque précipitation.*

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(Ils rentrent le chapeau ſur la tête. Dorval remet le ſien avec ſon épée ſur le fauteuil.)

CLAIRVILLE.

SOyez aſſuré que ce que j'ai fait, tout autre l'eût fait à ma place.

DORVAL.

Je le crois. Mais je connois Clairville. Il eſt vif.

CLAIRVILLE.

J'étois trop affligé pour m'offenſer légérement.... Mais que penſez-vous de ces bruits qui avoient appellé Conſtance chez ſon amie?

DORVAL.

Il ne s'agit pas de cela.

CLAIRVILLE.

Pardonnez-moi. Les noms s'accordent; on parle d'un vaiſſeau pris, d'un vieillard appellé Mérian.....

DORVAL.

De grace, laiſſons pour un moment ce vaiſſeau, ce vieillard, & venons à votre affaire. Pourquoi me taire une choſe dont tout le monde s'entretient à préſent, & qu'il faut que j'apprenne?

CLAIRVILLE.

J'aimerois mieux qu'un autre vous la dît.

DORVAL.

Je n'en veux croire que vous.

CLAIRVILLE.

Puiſqu'abſolument vous voulez que je parle; il s'agiſſoit de vous.

DORVAL.

De moi?

CLAIRVILLE.

De vous. Ceux contre leſquels vous

m'avez ſecouru, ſont deux méchans & deux lâches. L'un s'eſt fait chaſſer de chez Conſtance pour des noirceurs ; l'autre eut quelque temps des vues ſur Roſalie. Je les trouve chez cette femme que ma ſœur venoit de quitter. Ils parloient de votre départ ; car tout ſe ſait ici. Ils doutoient s'il falloit m'en féliciter ou m'en plaindre. Ils en étoient également ſurpris.

DORVAL.

Pourquoi ſurpris ?

CLAIRVILLE.

C'eſt, diſoit l'un, que ma ſœur vous aime.

DORVAL.

Ce diſcours m'honore.

CLAIRVILLE.

L'autre, que vous aimez ma maîtreſſe.

DORVAL.

Moi ?

CLAIRVILLE.

Vous.

DORVAL.

Roſalie ?

CLAIRVILLE.

Roſalie.

DORVAL.

Clairville, vous croiriez....

CLAIRVILLE.

Je vous crois incapable d'une trahiſon.

(*Dorval s'agite.*) Jamais un ſentiment bas n'entrera dans l'ame de Dorval, ni un ſoupçon injurieux dans l'eſprit de Clairville.

DORVAL.

Clairville, épargnez-moi.

CLAIRVILLE.

Je vous rends juſtice. Auſſi tournant ſur eux des regards d'indignation & de mépris, (*Clairville regardant Dorval avec ces yeux, Dorval ne peut les ſoutenir. Il détourne la tête, & ſe cou-*

vre le visage avec les mains.) je leur fis entendre qu'on portoit en soi le germe des bassesses (*Dorval est tourmenté.*) dont on étoit si prompt à soupçonner autrui; & que par-tout où j'étois, je prétendois qu'on respectât ma maîtresse, ma sœur & mon ami.... Vous m'approuvez, je pense?

DORVAL.

Je ne peux vous blâmer.... Non.... Mais.....

CLAIRVILLE.

Ce discours ne demeura pas sans réponse. Ils sortent. Je sors. Ils m'attaquent.....

DORVAL.

Et vous périssiez, si je n'étois accouru?.....

CLAIRVILLE.

Il est certain que je vous dois la vie.

DORVAL.

C'est-à-dire qu'un moment plus tard, je devenois votre assassin.

CLAIRVILLE.

Vous n'y penſez pas. Vous perdiez votre ami ; mais vous reſtiez, toujours vous-même. Pouviez-vous prévenir un indigne ſoupçon ?

DORVAL.

Peut-être.

CLAIRVILLE.

Empêcher d'injurieux propos ?

DORVAL.

Peut-être.

CLAIRVILLE.

Que vous êtes injuſte envers vous !

DORVAL.

Que l'innocence & la vertu ſont grandes, & que le vice obſcur eſt petit devant elles !

SCENE II.

DORVAL, CLAIRVILLE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

DOrval.... mon frere.... dans quelles inquiétudes vous nous jettez !.... Vous m'en voyez encore toute tremblante, & Rosalie en est à moitié morte.

DORVAL & CLAIRVILLE.

Rosalie !

(*Dorval se contraint subitement.*)

CLAIRVILLE.

J'y vais. J'y cours.

CONSTANCE,

(*l'arrêtant par le bras.*)

Elle est avec Justine. Je l'ai vue. Je la quitte. N'en soyez point inquiet.

CLAIRVILLE.

Je le suis d'elle.... Je le suis de Dorval.... Il est d'un sombre qui ne se con-

çoit pas.... Au moment où il ſauve la vie à ſon ami !.... Mon ami, ſi vous avez quelques chagrins, pourquoi ne pas les répandre dans le ſein d'un homme qui partage tous vos ſentimens ; qui, s'il étoit heureux, ne vivroit que pour Dorval & pour Roſalie.

CONSTANCE,

(*tirant une Lettre de ſon ſein, la donne à ſon frere, & lui dit :*)

Tenez, mon frere, voilà ſon ſecret, le mien, & le ſujet apparemment de ſa mélancolie.

(*Clairville prend la Lettre & la lit. Dorval, qui reconnoît cette lettre pour celle qu'il écrivoit à Roſalie, s'écrie :*)

DORVAL.

Juſte Ciel ! c'eſt ma Lettre !

CONSTANCE.

Oui, Dorval. Vous ne partez plus. Je ſais tout. Tout eſt arrangé.... Quelle délicateſſe vous rendoit ennemi de notre bonheur ?.... Vous m'aimiez. Vous m'écriviez.... Vous fuyez !....

(*A chacun de ces mots, Dorval s'agite & se tourmente.*)

DORVAL.

Il le falloit. Il le faut encore. Un ſort cruel me pourſuit. Madame, cette Lettre..... (*bas.*) Ciel ! qu'allois-je dire ?

CLAIRVILLE.

Qu'ai-je lu ? Mon ami, mon libérateur va devenir mon frere ! Quel ſurcroît de bonheur & de reconnoiſſance !

CONSTANCE.

Aux tranſports de ſa joie, reconnoiſſez enfin la vérité de ſes ſentimens & l'injuſtice de votre inquiétude. Mais quel motif ignoré peut encore ſuſpendre les vôtres ? Dorval, ſi j'ai votre tendreſſe, pourquoi n'ai-je pas auſſi votre confiance ?

DORVAL,

(*d'un ton triſte & avec un air abattu.*)

Clairville !

CLAIRVILLE.

Mon ami, vous êtes triſte.

DORVAL.

Il eſt vrai.

CONSTANCE.

Parlez, ne vous contraignez plus..... Dorval, prenez quelque confiance en votre ami. (*Dorval continuant toujours de ſe taire, Conſtance ajoute :*) Mais je vois que ma préſence vous gêne. Je vous laiſſe avec lui.

SCENE III.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

DOrval, nous ſommes ſeuls...... Auriez-vous douté ſi j'approuverois l'union de Conſtance avec vous?.... Pourquoi m'avoir fait un myſtere de votre penchant? J'excuſe Conſtance, c'eſt une femme..... mais vous!..... Vous ne me répondez pas.

(*Dorval écoute la tête penchée & les bras croisés.*)

Auriez-vous craint que ma sœur, inſtruite des circonſtances de votre naiſſance.....

DORVAL,

(*ſans changer de poſture, ſeulement en tournant la tête vers Clairville.*)

Clairville, vous m'offenſez. Je porte une ame trop haute, pour concevoir de pareilles craintes. Si Conſtance étoit capable de ce préjugé, j'oſe le dire, elle ne feroit pas digne de moi.

CLAIRVILLE.

Pardonnez, mon cher Dorval. La triſteſſe opiniâtre où je vous vois plongé, quand tout paroît ſeconder vos vœux.....

DORVAL,

(*bas & avec amertume.*)

Oui, tout me réuſſit ſinguliérement!

CLAIRVILLE.

Cette triſteſſe m'agite, me confond, & porte mon eſprit ſur toutes ſortes

d'idées. Un peu plus de confiance de votre part, m'en épargneroit beaucoup de fausses..... Mon ami, vous n'avez jamais eu d'ouverture avec moi.... Dorval ne connoît point ces doux épanchemens.... son ame renfermée.... Mais enfin vous aurois-je compris? Auriez-vous appréhendé que, privé par un second mariage de Constance de la moitié d'une fortune, à la vérité peu considérable, mais qu'on me croyoit assurée, je ne fusse plus assez riche pour épouser Rosalie?

DORVAL, (*tristement.*)

La voilà, cette Rosalie.... Clairville songez à soutenir l'impression que votre péril a dû faire sur elle.

SCENE IV.

DORVAL, CLAIRVILLE, ROSALIE, JUSTINE.

CLAIRVILLE,

(se hâtant d'aller au-devant de Rosalie.)

EST-IL bien vrai que Rosalie ait craint de me perdre? qu'elle ait tremblé pour ma vie? Que l'instant où j'allois périr me seroit cher, s'il avoit rallumé dans son cœur une étincelle d'intérêt!

ROSALIE.

Il est vrai que votre imprudence m'a fait frémir.

CLAIRVILLE.

Que je suis fortuné!

(Il veut baiser la main de Rosalie, qui la retire.)

ROSALIE.

Arrêtez, Monsieur. Je sens toute l'obligation que nous avons à Dorval.

Mais je n'ignore pas que, de quelque maniere que se terminent ces événemens pour un homme, les suites en sont toujours fâcheuses pour une femme.

DORVAL.

Mademoiselle, le hasard nous engage, & l'honneur a ses lois.

CLAIRVILLE.

Rosalie, je suis au désespoir de vous avoir déplu. Mais n'accablez pas l'amant le plus soumis & le plus tendre; ou, si vous l'avez résolu, du moins n'affligez pas davantage un ami qui seroit heureux sans votre injustice. Dorval aime Constance; il en est aimé. Il partoit; une Lettre surprise a tout découvert...... Rosalie, dites un mot, & nous allons tous être unis d'un lien éternel, Dorval à Constance, Clairville à Rosalie; un mot, un mot! & le Ciel reverra ce séjour avec complaisance.

ROSALIE,

(tombant dans un fauteuil.)

Je me meurs.

DORVAL & CLAIRVILLE.

O Ciel! elle ſe meurt.

CLAIRVILLE,

(*tombant aux genoux de Roſalie.*)

DORVAL

(*appelle les domeſtiques.*)

Charles, Sylveſtre, Juſtine.

JUSTINE,

(*ſecourant ſa maîtreſſe.*)

Vous voyez, Mademoiſelle.... Vous avez voulu ſortir..... Je vous l'avois prédit.....

ROSALIE,

(*revenant à elle, & ſe levant, dit:*)

Allons, Juſtine.

CLAIRVILLE

(*veut lui donner le bras & la ſoutenir.*)

Roſalie......

ROSALIE.

Laiſſez-moi.... Je vous hais... Laiſſez-moi, vous dis-je.

SCENE V.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(Clairville quitte Rosalie. Il est comme un fou. Il va, il vient, il s'arrête ; il soupire de douleur, de fureur ; il s'appuie les coudes sur le dos d'un fauteuil, la tête sur ses mains, & les poings dans les yeux. Le silence dure un moment. Enfin, il dit :)

CLAIRVILLE.

EN est-ce assez ? ..... Voilà donc le prix de mes inquiétudes ! Voilà le fruit de toute ma tendresse ! Laissez-moi. Je vous hais. Ah ! (*Il pousse l'accent inarticulé du désespoir ; il se promene avec agitation, & il répete sous différentes sortes de déclamations violentes :* Laissez-moi, je vous hais. *Il se jette dans un fauteuil. Il y demeure un moment en silence. Puis il dit d'un ton*

sourd & bas : Elle me hait !.... & qu'ai-je fait, pour qu'elle me haïsse ? Je l'ai trop aimée. *Il se tait encore un moment. Il se leve. Il se promene. Il paroît s'être un peu tranquillisé. Il dit :*) Oui, je lui suis odieux. Je le vois. Je le sens. Dorval, vous êtes mon ami. Faut-il se détacher d'elle.... & mourir ? Parlez. Décidez de mon sort.
(*Charles entre. Clairville se promene.*)

SCENE VI.

DORVAL, CLAIRVILLE, CHARLES.

CHARLES,
(*en tremblant, à Clairville, qu'il voit agité.*)

Monsieur.....

CLAIRVILLE,
(*le regardant de côté.*)

Eh bien ?

CHARLES.

Il y a là-bas un inconnu qui demande à parler à quelqu'un.

CLAIRVILLE (*brusquement.*)

Qu'il attende.

CHARLES,

(*toujours en tremblant, & fort bas.*)

C'est un malheureux, & il y a long-temps qu'il attend.

CLAIRVILLE,

(*avec impatience.*)

Qu'il entre.

SCENE VII.

DORVAL, CLAIRVILLE, JUSTINE, CHARLES, SYLVESTRE, ANDRÉ,

Et les autres domestiques de la maison attirés par la curiosité, & diversement répandus sur la scene. Justine arrive un peu plus tard que les autres.

CLAIRVILLE (*un peu brusquement.*)

QUI êtes-vous, que voulez-vous?

ANDRÉ.

Monſieur, je m'appelle André. Je ſuis au ſervice d'un honnête vieillard. J'ai été le compagnon de ſes infortunes ; & je venois annoncer ſon retour à ſa fille.

CLAIRVILLE.

A Roſalie !

ANDRÉ.

Oui, Monſieur.

CLAIRVILLE.

Encore des malheurs ! Où eſt votre maître ? qu'en avez-vous fait ?

ANDRÉ.

Raſſurez-vous, Monſieur. Il vit. Il arrive. Je vous inſtruirai de tout, ſi j'en ai la force, & ſi vous avez la bonté de m'entendre.

CLAIRVILLE.

Parlez.

ANDRÉ.

Nous ſommes partis, mon maître & moi, ſur le vaiſſeau l'*Apparent*, de la Rade du Fort-Royal, le ſix du mois de

Juillet. Jamais mon maître n'avoit eu plus de ſanté, ni montré tant de joie. Tantôt le viſage tourné où les vents ſembloient nous porter, il élevoit ſes mains au Ciel, & lui demandoit un prompt retour. Tantôt me regardant avec des yeux remplis d'eſpérance, il » me diſoit : « André, encore quinze » jours, & je verrai mes enfans, & je » les embraſſerai, & je ſerai heureux une » fois du moins avant que de mourir.

CLAIRVILLE,

(*touché, à Dorval.*

Vous entendez. Il m'appelloit déjà du doux nom de fils. Eh bien, André?

ANDRÉ.

Monſieur, que vous dirai-je? Nous avions eu la navigation la plus heureuſe. Nous touchions aux côtes de la France. Echappés aux dangers de la mer, nous avons ſalué la terre par mille cris de joie; & nous nous embraſſions tous les uns les autres, Commandans, Officiers, Paſſagers, Matelots, lorſ-

que nous ſommes approchés par des vaiſſeaux qui nous crient, *la paix*, *la paix;* abordés à la faveur de ces cris perfides, & faits priſonniers.

DORVAL & CLAIRVILLE,
(*en marquant leur ſurpriſe & leur douleur, chacun par l'action qui convient à ſon caractere.*)

Priſonniers!

ANDRÉ.

Que devint alors mon maître? Des larmes couloient de ſes yeux. Il pouſſoit de profonds ſoupirs. Il tournoit ſes regards, il étendoit ſes bras, ſon ame ſembloit s'élancer vers le rivage d'où nous nous éloignions. Mais à peine les eûmes nous perdu de vue, que ſes yeux ſe ſécherent; ſon cœur ſe ſerra; ſa vue s'attacha ſur les eaux, il tomba dans une douleur ſombre & morne, qui me fit trembler pour ſa vie. Je lui préſentai pluſieurs fois du pain & de l'eau, qu'il repouſſa.

(*André s'arrête ici un moment pour pleurer.*

Cependant nous arrivons dans le port ennemi.... Difpenfez-moi de vous dire le refte.... Non, je ne pourrai jamais.

GLAIRVILLE.

André, continuez.

ANDRÉ.

On me dépouille. On charge mon maître de liens. Ce fut alors que je ne pus retenir mes cris. Je l'appellai plufieurs fois : « Mon maître, mon cher « maître » ! Il m'entendit, me regarda, laiffa tomber fes bras triftement, fe retourna, & fuivit, fans parler, ceux qui l'environnoient.... Cependant on me jette à moitié nud, dans le lieu le plus profond d'un bâtiment, pêle-mêle, avec une foule de malheureux, abandonnés impitoyablement dans la fange, aux extrémités terribles de la faim, de la foif & des maladies. Et pour vous peindre en un mot toute l'horreur du lieu, je vous dirai qu'en un inftant j'y entendis tous les accens de la douleur, toutes les voix du défefpoir ; & que de

quelque côté que je regardasse, je voyois mourir.

CLAIRVILLE.

Voilà donc ces peuples dont on vante la sagesse, qu'on nous propose sans cesse pour modeles! C'est ainsi qu'ils traitent les hommes!

DORVAL.

Combien l'esprit de cette Nation généreuse a changé!

ANDRÉ.

Il y avoit trois jours que j'étois confondu dans cet amas de morts & de mourans, tous François, tous victimes de la trahison, lorsque j'en fus tiré. On me couvrit de lambeaux déchirés, & l'on me conduisit, avec quelques-uns de mes malheureux compagnons, dans la ville, à travers des rues pleines d'une populace effrénée qui nous accabloit d'imprécations & d'injures; tandis qu'un monde tout-à-fait différent que le tumulte avoit attiré aux fenêtres, faisoit pleuvoir sur nous l'argent & les secours.

DORVAL.

Quel mélange incroyable d'humanité, de bienfaisance & de barbarie !

ANDRÉ.

Je ne savois si l'on nous conduisoit à la liberté, où si l'on nous traînoit au supplice.

CLAIRVILLE.

Et votre maître, André ?

ANDRÉ.

J'allois à lui ; c'étoit le premier des bons offices d'un ancien Correspondant qu'il avoit informé de notre malheur. J'arrivai à une des prisons de la ville. On ouvrit les portes d'un cachot obscur où je descendis. Il y avoit déjà quelque temps que j'étois immobile dans ces ténebres, lorsque je fus frappé d'une voix mourante qui se faisoit à peine entendre, & qui disoit en s'éteignant : « André, est-ce toi ? Il y a long-temps » que je t'attends ». Je courus à l'endroit d'où venoit cette voix, & je rencontrai des bras nuds qui cherchoient

dans l'obscurité. Je les saisis. Je les baisai. Je les baignai de larmes. C'étoient ceux de mon maître.

(*Une petite pause.*)

Il étoit nud. Il étoit étendu sur la terre humide.... « Les malheureux qui sont » ici, me dit-il à voix basse, ont abusé » de mon âge & de ma foiblesse pour » m'arracher le pain, & pour m'ôter » ma paille.

(*Ici tous les domestiques poussent un cri de douleur. Clairville ne peut plus contenir la sienne. Dorval fait signe à André de s'arrêter un moment. André s'arrête. Puis il continue en sanglotant:*)

Cependant je me dépouille de mes lambeaux, & je les étends sous mon maître, qui bénissoit d'une voix expirante la bonté du Ciel....

DORVAL,

(*bas, à part, & avec amertume.*)

qui le faisoit mourir dans le fond d'un cachot, sur les haillons de son valet!

ANDRÉ.

Je me ſouvins alors des aumônes que j'avois reçues. J'appellai du ſecours, & je ranimai mon vieux & reſpectable maître. Lorſqu'il eut un peu repris de ſes forces : « André, me dit-il, aie bon » courage. Tu ſortiras d'ici. Pour moi, » je ſens à ma foibleſſe, qu'il faut que » j'y meure ». Alors je ſentis ſes bras ſe paſſer autour de mon cou, ſon viſage s'approcher du mien, & ſes pleurs couler ſur mes joues. « Mon ami, (me dit- » il, & ce fut ainſi qu'il m'appella ſou- » vent,) tu vas recevoir mes derniers » ſoupirs. Tu porteras mes dernieres » paroles à mes enfans. Hélas ! c'étoit » de moi qu'ils devoient les entendre !

CLAIRVILLE,

(*regardant Dorval, & pleurant.*)

Ses enfans !

ANDRÉ.

Il m'avoit dit pendant la traverſée, qu'il étoit né François, qu'il ne s'appelloit point Mérian ; qu'en s'éloignant

de ſa patrie, il avoit quitté ſon nom de famille pour des raiſons que je ſaurois un jour. Hélas! il ne croyoit pas ce jour ſi prochain! Il ſoupiroit, & j'en allois apprendre davantage, lorſque nous entendîmes notre cachot s'ouvrir. On nous appella; c'étoit cet ancien Correſpondant qui nous avoit réunis, & qui venoit nous délivrer. Quelle fut ſa douleur, lorſqu'il jeta ſes regards ſur un vieillard qui ne lui paroiſſoit plus qu'un cadavre palpitant. Des larmes tomberent de ſes yeux. Il ſe dépouilla. Il le couvrit de ſes vêtemens; & nous allâmes nous établir chez cet hôte, & y recevoir toutes les marques poſſibles de l'humanité. On eût dit que cette honnête famille rougiſſoit en ſecret de la cruauté & de l'injuſtice de la nation.

DORVAL.

Rien n'humilie donc autant que l'injuſtice!

ANDRÉ,

(*s'essuyant les yeux, & reprenant un air tranquille.*

Bientôt mon maître reprit de la santé & des forces. On lui offrit des secours, & je présume qu'il en accepta ; car au sortir de la prison, nous n'avions pas de quoi avoir un morceau de pain.

Tout s'arrangea pour notre retour, & nous étions prêts à partir, lorsque mon maître, me tirant à l'écart, (non, je ne l'oublierai de ma vie!) me dit : « André, n'as-tu plus rien à faire ici »? Non, Monsieur, lui répondis-je.... « Et » nos compatriotes, que nous avons » laissés dans la misere d'où la bonté » du Ciel nous a tirés, tu n'y penses » donc plus? Tiens, mon enfant, va » leur dire adieu ». J'y courus. Hélas! de tant de misérables, il n'en restoit qu'un petit nombre, si exténués, si proches de leur fin, que la plupart n'avoient pas la force de tendre la main pour recevoir.

Voilà, Monſieur, tout le détail de notre malheureux voyage.

(On garde ici un aſſez long ſilence ; après lequel André dit ce qui ſuit. Cependant Dorval rêveur, ſe promene vers le fond du ſallon.)

J'ai laiſſé mon maître à Paris pour y prendre un peu de repos. Il s'étoit fait une grande joie d'y retrouver un ami.

(Ici Dorval ſe retourne du côté d'André, & lui donne attention.)

Mais cet ami eſt abſent depuis pluſieurs mois ; & mon maître comptoit me ſuivre de près.

(Dorval continue de ſe promener en rêvant.)

CLAIRVILLE.

Avez-vous vu Roſalie ?

ANDRÉ.

Non, Monſieur ; je ne lui apporte que de la douleur, & je n'ai pas oſé paroître devant elle.

CLAIRVILLE.

André, allez vous reposer. Sylvestre, je vous le recommande.... Qu'il ne lui manque rien.

(Tous les Domestiques s'emparent d'André, & l'emmenent.

SCENE VIII.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(Après un silence pendant lequel Dorval a resté immobile, la tête baissée, l'air pensif, & les bras croisés, (c'est assez son attitude ordinaire) & Clairville s'est promené avec agitation;) Clairville dit :)

CLAIRVILLE.

EH bien! mon ami, ce jour n'est-il pas fatal pour la probité? & croyez-vous qu'à l'heure que je vous parle, il y ait un seul honnête-homme heureux sur la terre?

DORVAL.

Vous voulez dire un ſeul méchant. Mais, Clairville, laiſſons la morale. On en raiſonne mal, quand on croit avoir à ſe plaindre du Ciel.... Quels ſont maintenant vos deſſeins?

CLAIRVILLE.

Vous voyez toute l'étendue de mon malheur. J'ai perdu le cœur de Roſalie. Hélas! c'eſt le ſéul bien que je regrette!

Je n'oſe ſoupçonner que la médiocrité de ma fortune ſoit la raiſon ſecrette de ſon inconſtance. Mais ſi cela eſt, à quelle diſtance n'eſt-elle pas de moi, à préſent qu'elle eſt réduite elle-même à une fortune aſſez bornée! S'expoſera-t-elle, pour un homme qu'elle n'aime plus, à toutes les ſuites d'un état preſque indigent? Moi-même, irai-je l'en ſolliciter? Le puis-je? Le dois-je? Son pere va devenir pour elle un ſurcroît onéreux. Il eſt incertain qu'il veuille m'accorder ſa fille. Il eſt preſ-

que évident qu'en l'acceptant, j'acheverois de la ruiner. Voyez & décidez.

DORVAL.

Cet André a jeté le trouble dans mon ame. Si vous saviez les idées qui me sont venues pendant son récit.... Ce vieillard.... ses discours.... son caractere.... ce changement de nom.... Mais laissez-moi dissiper un soupçon qui m'obsede, & penser à votre affaire.

CLAIRVILLE.

Songez, Dorval, que le sort de Clairville est entre vos mains.

SCENE IX.

DORVAL *seul.*

QUel jour d'amertume & de trouble! Quelle variété de tourmens! Il semble que d'épaisses ténebres se forment autour de moi, & couvrent ce cœur accablé sous mille sentimens douloureux!.... O Ciel! ne m'accorderas-tu

pas un moment de repos!....Le menfonge, la diffimulation, me font en horreur; & dans un inftant, j'en impofe à mon ami, à fa fœur, à Rofalie... Que doit-elle penfer de moi?.... Que déciderai-je de fon amant?.... Quel parti prendre avec Conftance? .... Dorval, cefferas-tu, continueras-tu d'être homme de bien?... Un événement imprévu a ruiné Rofalie. Elle eft indigente. Je fuis riche. Je l'aime. J'en fuis aimé. Clairville ne peut l'obtenir.... Sortez de mon efprit, éloignez-vous de mon cœur, illufions honteufes! Je peux être le plus malheureux des hommes; mais je ne me rendrai pas le plus vil.... Vertu, douce & cruelle idée! Chers & barbares devoirs!.... Amitié, qui m'enchaînes & me déchires, vous ferez obéïe. O vertu, qu'es-tu, fi tu n'exiges aucun facrifice? Amitié, tu n'es qu'un vain nom, fi tu n'impofes aucune loi.... Clairville époufera donc Rofalie!....

(*Il tombe prefque fans fentiment dans*

un fauteuil ; il se releve ensuite, & il dit :

Non, je n'enléverai point à mon ami sa maîtresse. Je ne me dégraderai point jusques-là. Mon cœur m'en répond. Malheur à celui qui n'écoute point la voix de son cœur !.... Mais Clairville n'a point de fortune. Rosalie n'en a plus.... Il faut écarter ces obstacles. Je le puis. Je le veux. Y a-t-il quelque peine dont un acte généreux ne console ? Ah ! je commence à respirer !....

Si je n'épouse point Rosalie, qu'ai-je besoin de fortune ? Quel plus digne usage que d'en disposer en faveur de deux êtres qui me sont chers ? Hélas ! à bien juger, ce sacrifice si peu commun n'est rien.... Clairville me devra son bonheur ! Rosalie me devra son bonheur ! Le pere de Rosalie me devra son bonheur !.... Et Constance ? Elle entendra de moi la vérité. Elle me connoîtra. Elle tremblera pour la femme qui oseroit s'attacher à ma destinée....

En rendant le calme à tout ce qui m'environne, je trouverai sans doute un repos qui me fuit....

(*Il soupire.*)

Dorval, pourquoi souffres-tu donc? Pourquoi suis-je déchiré? O vertu! n'ai-je point encore assez fait pour toi!

Mais Rosalie ne voudra point accepter de moi sa fortune. Elle connoît trop le prix de cette grace pour l'accorder à un homme qu'elle doit haïr, mépriser.... Il faudra donc la tromper!.... Et si je m'y résous, comment y réussir?.... Prévenir l'arrivée de son pere?.... Faire répandre par les papiers publics, que le vaisseau qui portoit sa fortune étoit assuré?.... Lui envoyer par un inconnu la valeur de ce qu'elle a perdu? Pourquoi non?.... Le moyen est naturel. Il me plaît. Il ne faut qu'un peu de célérité.

(*Il appelle Charles.*)

Charles.

(*Il se met à une table, & il écrit.*)

SCENE X.

DORVAL, CHARLES,

DORVAL.

(*Il lui donne un billet, & dit :*)

A Paris, chez mon Banquier.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

JUSTINE.

EH bien! Mademoiſelle. Vous avez voulu voir André. Vous l'avez vu. Monſieur votre pere arrive; mais vous voilà ſans fortune.

ROSALIE, (*un mouchoir à la main.*)

Que puis-je contre le ſort? Mon pere ſurvit. Si la perte de ſa fortune n'a pas altéré ſa ſanté, le reſte n'eſt rien.

JUSTINE.

Comment, le reſte n'eſt rien?

ROSALIE.

Non, Juſtine. Je connoîtrai l'indigence. Il y a de plus grands maux.

JUSTINE.

Ne vous y trompez pas, Mademoi-

felle. Il n'y en a point qui laſſe plus vîte.

ROSALIE.

Avec des richeſſes, ſerois-je moins à plaindre?.... C'eſt dans une ame innocente & tranquille que le bonheur habite; & cette ame, Juſtine, je l'avois.

JUSTINE.

Et Clairville y régnoit.

ROSALIE (*aſſiſe & pleurant.*)

Amant, qui m'étois alors ſi cher! Clairville, que j'eſtime & que je déſeſpere! O toi, à qui un bien moins digne a ravi toute ma tendreſſe, te voilà bien vengé! Je pleure, & l'on ſe rit de mes larmes.

Juſtine, que penſes-tu de ce Dorval?.... Le voilà donc cet ami ſi tendre, cet homme ſi vrai, ce mortel ſi vertueux! Il n'eſt, comme les autres, qu'un méchant qui ſe joue de ce qu'il y a de plus ſacré, l'amour, l'amitié, la vertu, la vérité!.... Que je plains

Conſtance ! Il m'a trompée. Il peut bien la tromper auſſi.... (*En ſe levant.*)

Mais j'entends quelqu'un.... Juſtine, ſi c'étoit lui !....

JUSTINE.

Mademoiſelle, ce n'eſt perſonne.

ROSALIE.

(*Elle ſe raſſied, & dit :*)

Qu'ils ſont méchans, ces hommes ! & que nous ſommes ſimples !.... Vois, Juſtine, comme, dans le cœur, la vérité eſt à côté du parjure ; comme l'élévation y touche à la baſſeſſe !.... Ce Dorval, qui expoſe ſa vie pour ſon ami, c'eſt le même qui le trompe, qui trompe ſa ſœur, qui ſe prend pour moi de tendreſſe. Mais pourquoi lui reprocher de la tendreſſe ! C'eſt mon crime. Le ſien eſt une fauſſeté qui n'eut jamais d'exemple.

SCENE

SCENE II.

ROSALIE, CONSTANCE.

ROSALIE,

(*allant au devant de Constance.*)

AH! Madame, en quel état vous me ſurprenez!

CONSTANCE.

Je viens partager votre peine.

ROSALIE.

Puiſſiez-vous toujours être heureuſe!

CONSTANCE

(*s'aſſied, fait aſſeoir Roſalie à côté d'elle, & lui prend les deux mains.*)

Roſalie, je ne demande que la liberté de m'affliger avec vous. J'ai long-temps éprouvé l'incertitude des choſes de la vie, & vous ſavez ſi je vous aime!

ROSALIE.

Tout a changé. Tout s'eſt détruit en un moment.

CONSTANCE.

Conſtance vous reſte.... & Clairville.

ROSALIE.

Je ne peux m'éloigner trop d'un ſéjour où ma douleur eſt importune.

CONSTANCE.

Mon enfant, prenez garde. Le malheur vous rend injuſte & cruelle. Mais ce n'eſt point à vous que j'en dois faire le reproche. Dans le ſein du bonheur, j'oubliai de vous préparer aux revers. Heureuſe, j'ai perdu de vue les malheureux. J'en ſuis bien punie; c'eſt vous qui m'en rapprochez... Mais votre pere!....

ROSALIE.

Je lui ai déjà coûté bien des larmes!.... Madame, vous ſerez mere un jour.... Que je vous plains!....

CONSTANCE.

Roſalie, rappellez-vous la volonté de votre tante. Ses dernieres paroles me confioient votre bonheur..... Mais

ne parlons point de nos droits ; c'eſt une marque d'eſtime que j'attends : jugez combien un refus pourroit m'offenſer !.... Roſalie, ne détachez point votre ſort du mien. Vous connoiſſez Dorval. Il vous aime. Je lui demanderai Roſalie. Je l'obtiendrai ; & ce gage ſera pour moi le premier & le plus doux de ſa tendreſſe.

ROSALIE

(*dégage avec vivacité ſes mains de celles de Conſtance, ſe leve avec une ſorte d'indignation, & dit :*)

Dorval !

CONSTANCE.

Vous avez toute ſon eſtime.

ROSALIE.

Un étranger !.... un inconnu !.... un homme qui n'a paru qu'un moment parmi nous !.... dont on n'a jamais nommé les parens !.... dont la vertu peut être feinte !... Madame, pardonnez... J'oubliois... Vous le connoiſſez bien, ſans doute ?...

CONSTANCE.

Il faut vous pardonner. Vous êtes dans la nuit. Mais souffrez que je vous fasse luire un rayon d'espérance.

ROSALIE.

J'ai espéré. J'ai été trompée. Je n'espérerai plus.

CONSTANCE

(*sourit tristement.*)

ROSALIE.

Hélas! si Constance eût été seule, retirée comme autrefois; peut-être... encore, n'est-ce qu'une idée vaine qui nous auroit trompées toutes deux. Notre amie devient malheureuse. On craint de se manquer à soi-même. Un premier mouvement de générosité nous emporte. Mais le temps! le temps!... Madame, les malheureux sont fiers, importuns, ombrageux. On s'accoutume peu-à-peu au spectacle de leur douleur, bientôt on s'en lasse. Epargnons-nous des torts réciproques. J'ai tout perdu; sauvons du moins notre amitié du nau-

frage.... Il me femble que je dois déjà quelque chofe à l'infortune.... Toujours foutenue de vos confeils, Rofalie n'a rien fait encore dont elle puiffe s'honorer à fes propres yeux. Il eft temps qu'elle apprenne ce dont elle fera capable, inftruite par Conftance & par les malheurs. Lui envieriez-vous le feul bien qui lui refte, celui de fe connoître elle-même ?

CONSTANCE.

Rofalie, vous êtes dans l'enthoufiafme ; méfiez-vous de cet état. Le premier effet du malheur eft de roidir une ame, le dernier eft de la brifer.... Vous qui craignez tout du temps pour vous & pour moi, n'en craignez-vous rien pour vous feule ?.... Songez, Rofalie, que l'infortune vous rend facrée. S'il m'arrivoit jamais de manquer de refpect au malheur ; rappellez-moi, ditesmoi, faites-moi rougir pour la premiere fois.... Mon enfant, j'ai vécu. J'ai fouffert. Je crois avoir acquis le droit de

présumer quelque chose de moi ; cependant je ne vous demande que de compter autant sur mon amitié, que sur votre courage.... Si vous vous promettez tout de vous-même, & que vous n'attendiez rien de Constance, ne serez-vous pas injuste ?.... Mais les idées de bienfaits & de reconnoissance vous effrayeroient-elles ? Rendez votre tendresse à mon frere, & c'est moi qui vous devrai tout.

ROSALIE.

Madame, voilà Dorval.... Permettez que je m'éloigne.... J'ajouterois si peu de chose à son triomphe !

(*Dorval entre.*)

CONSTANCE.

Rosalie.... Dorval, retenez cet enfant.... Mais elle nous échappe.

SCENE III.

CONSTANCE, DORVAL.

DORVAL.

MAdame, laiſſons-lui le triſte plaiſir de s'affliger ſans témoins.

CONSTANCE.

C'eſt à vous à changer ſon ſort. Dorval, le jour de mon bonheur peut devenir le commencement de ſon repos.

DORVAL.

Madame, ſouffrez que je vous parle librement ; qu'en vous confiant ſes plus ſecrettes penſées, Dorval s'efforce d'être digne de ce que vous faiſiez pour lui, & que du moins il ſoit plaint & regretté.

CONSTANCE.

Quoi, Dorval ! Mais parlez.

DORVAL.

Je vais parler. Je vous le dois. Je le dois à votre frere. Je me le dois à moi-même.... Vous voulez pour le bon-

heur de Dorval; mais connoiſſez-vous bien Dorval?.... De foibles ſervices dont un jeune homme bien né s'eſt exagéré le mérite; ſes tranſports à l'apparence de quelques vertus; ſa ſenſibilité pour quelques-uns de mes malheurs; tout a préparé & établi en vous des préjugés que la vérité m'ordonne de détruire. L'eſprit de Clairville eſt jeune; Conſtance doit porter de moi d'autres jugemens.

(*Une pauſe.*)

J'ai reçu du Ciel un cœur droit; c'eſt le ſeul avantage qu'il ait voulu m'accorder.... Mais ce cœur eſt flétri, & je ſuis comme vous voyez.... ſombre & mélancolique. J'ai.... de la vertu, mais elle eſt auſtere; des mœurs, mais ſauvages.... une ame tendre, mais aigrie par de longues diſgraces. Je peux encore verſer des larmes, mais elles ſont rares & cruelles.... Non, un homme de ce caractere n'eſt point l'époux qui convient à Conſtance.

CONSTANCE.

Dorval, raſſurez-vous. Lorſque mon cœur céda aux impreſſions de vos vertus, je vous vis tel que vous vous peignez. Je reconnus le malheur & ſes effets terribles. Je vous plaignis : & ma tendreſſe commença peut-être par ce ſentiment.

DORVAL.

Le malheur a ceſſé pour vous ; il s'eſt appeſanti ſur moi. Combien je ſuis malheureux, & qu'il y a de temps ! Abandonné preſqu'en naiſſant entre le déſert & la ſociété ; quand j'ouvris les yeux, afin de reconnoître les liens qui pouvoient m'attacher aux hommes, à peine en trouvai-je des débris. Il y avoit trente ans, Madame, que j'errois parmi eux, iſolé, inconnu, négligé, ſans avoir éprouvé la tendreſſe de perſonne, ni rencontré perſonne qui recherchât la mienne, lorſque votre frere vint à moi. Mon ame attendoit la ſienne. Ce fut dans ſon ſein que je verſai un torrent

de ſentimens qui cherchoient depuis ſi long-temps à s'épancher ; & je n'imaginai pas qu'il pût y avoir dans ma vie un moment plus doux que celui où je me délivrai du long ennui d'exiſter ſeul.... Que j'ai payé cher cet inſtant de bonheur !.... Si vous ſaviez....

CONSTANCE.

Vous avez été malheureux, mais tout a ſon terme ; & j'oſe croire que vous touchez au moment d'une révolution durable & fortunée.

DORVAL.

Nous nous ſommes aſſez éprouvés, le ſort & moi. Il ne s'agit plus de bonheur.... Je hais le commerce des hommes, & je ſens que c'eſt loin de ceux-mêmes qui me ſont chers, que le repos m'attend.... Madame, puiſſe le Ciel vous accorder ſa faveur qu'il me refuſe, & rendre Conſtance la plus heureuſe des femmes.... (*Un peu attendri.*) Je l'apprendrai peut-être dans ma retraite, & j'en reſſentirai de la joie.

CONSTANCE.

Dorval, vous vous trompez. Pour être tranquille, il faut avoir l'approbation de son cœur, & peut-être celle des hommes. Vous n'obtiendrez point celle-ci, & vous n'emporterez point la premiere, si vous quittez le poste qui vous est marqué. Vous avez reçu les talens les plus rares, & vous en devez compte à la société. Que cette foule d'êtres inutiles qui s'y meuvent sans objet, & qui l'embarrassent sans la servir, s'en éloignent, s'ils peuvent. Mais vous, j'ose vous le dire, vous ne le pouvez sans crime. C'est à une femme qui vous aime à vous arrêter parmi les hommes. C'est à Constance à conserver à la vertu opprimée un appui; au vice arrogant un fléau; un frere à tous les gens de bien; à tant de malheureux un pere qu'ils attendent; au genre humain son ami; à mille projets honnêtes, utiles & grands, cet esprit libre de préjugés, & cette ame forte qu'ils exigent, & que

vous avez.... Vous, renoncer à la ſociété ! J'en appelle à votre cœur ; interrogez-le, & il vous dira que l'homme de bien eſt dans la ſociété, & qu'il n'y a que le méchant qui ſoit ſeul.

DORVAL.

Mais le malheur me ſuit, & ſe répand ſur tout ce qui m'approche. Le Ciel, qui veut que je vive dans les ennuis, veut-il auſſi que j'y plonge les autres ? On étoit heureux ici, quand j'y vins.

CONSTANCE.

Le Ciel s'obſcurcit quelquefois ; & ſi nous ſommes ſous le nuage, un inſtant l'a formé ce nuage, un inſtant le diſſipera. Mais quoi qu'il en arrive, l'homme ſage reſte à ſa place, & y attend la fin de ſes peines.

DORVAL.

Mais ne craindra-t-il pas de l'éloigner, en multipliant les objets de ſon attachement ?.... Conſtance, je ne ſuis point étranger à cette pente ſi générale & ſi douce, qui entraîne tous les êtres,

& qui les porte à éternifer leur efpece. J'ai fenti dans mon cœur que l'univers ne feroit jamais pour moi qu'une vafte folitude, fans une compagne qui partageât mon bonheur & ma peine.... Dans ces accès de mélancolie, je l'appellois, cette compagne.

CONSTANCE.

Et le Ciel vous l'envoie.

DORVAL.

Trop tard pour mon malheur. Il a effarouché une ame fimple, qui auroit été heureufe de fes moindres faveurs. Il l'a remplie de craintes, de terreurs, d'une horreur fecrette.... Dorval oferoit fe charger du bonheur d'une femme!.... Il feroit pere!.... Il auroit des enfans!.... Des enfans!.... Quand je penfe que nous fommes jetés, tout en naiffant, dans un chaos de préjugés, d'extravagances, de vices & de mifere, l'idée m'en fait frémir.

CONSTANCE.

Vous êtes obfédé de fantômes, & je

n'en suis pas étonnée. L'histoire de la vie est si peu connue ; celle de la mort est si obscure ; & l'apparence du mal dans l'univers est si claire !.... Dorval, vos enfans ne sont point destinés à tomber dans le chaos que vous redoutez. Ils passeront sous vos yeux les premieres années de leur vie, & c'en est assez pour vous répondre de celles qui suivront. Ils apprendront de vous à penser comme vous. Vos passions, vos goûts, vos idées passeront en eux. Ils tiendront de vous ces notions si justes, que vous avez, de la grandeur & de la bassesse réelles ; du bonheur véritable & de la misère apparente. Il ne dépendra que de vous qu'ils ayent une conscience toute semblable à la vôtre. Ils vous verront agir. Ils m'entendront parler quelquefois....

(*En souriant avec dignité, elle ajoute.*) Dorval, vos filles seront honnêtes & décentes. Vos fils seront nobles & fiers. Tous vos enfans seront charmans.

DORVAL,

(*prend la main de Constance, la presse entre les deux siennes, lui sourit d'un air touché, & lui dit....*)

Si par malheur Constance se trompoit.... si j'avois des enfans, comme j'en vois tant d'autres, malheureux & méchans.... je me connois. J'en mourrois de douleur.

CONSTANCE,

(*d'un ton pathétique, & d'un air pénétré.*)

Mais auriez-vous cette crainte, si vous pensiez que l'effet de la vertu sur notre ame n'est ni moins nécessaire ni moins puissant que celui de la beauté sur nos sens. Qu'il est dans le cœur de l'homme un goût de l'ordre, plus ancien qu'aucun ressentiment réfléchi; que c'est ce goût qui nous rend sensibles à la honte; la honte qui nous fait redouter le mépris au-delà même du trépas; que l'imitation nous est naturelle, & qu'il n'y a point d'exemple qui captive

plus fortement que celui de la vertu, pas même l'exemple du vice.... Ah! Dorval, combien de moyens de rendre les hommes bons!

DORVAL.

Oui, ſi nous ſavions en faire uſage.... Mais je veux qu'avec des ſoins aſſidus, ſecondés d'heureux naturels, vous puiſſiez les garantir du vice; en feront-ils beaucoup moins à plaindre? Comment écarterez-vous d'eux la terreur & les préjugés qui les attendent à l'entrée dans ce monde, & qui les ſuivront juſqu'au tombeau? La folie & la miſere de l'homme m'épouvantent. Combien d'opinions monſtrueuſes dont il eſt, tour-à-tour, & l'auteur, & la victime! Ah! Conſtance, qui ne trembleroit d'augmenter le nombre de ces malheureux, qu'on a comparés à des forçats qu'on voit dans un cachot funeſte,

> Pouvant ſe ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
> Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés?

CONSTANCE.

Je connois les maux que le fanatifme a caufés, & ceux qu'il en faut craindre.... Mais s'il paroiffoit aujourd'hui.... parmi nous.... un monftre, tel qu'il en a produit dans les temps de ténebres, où fa fureur & fes illufions arrofoient de fang cette terre.... qu'on vît ce monftre s'avancer au plus grand des crimes, en invoquant le fecours du Ciel.... &, tenant la loi de fon Dieu d'une main, & de l'autre un poignard, préparer aux peuples de longs regrets.... croyez, Dorval, qu'on en auroit autant d'étonnement que d'horreur.... Il y a fans doute encore des barbares; & quand n'y en aura-t-il plus? Mais les temps de barbarie font paffés. Le fiecle s'eft éclairé. La raifon s'eft épurée. Ses préceptes rempliffent les ouvrages de la nation. Ceux où l'on infpire aux hommes la bienveillance générale, font prefque les feuls qui foient lus. Voilà les leçons dont nos théâtres retentiffent,

& dont ils ne peuvent retentir trop souvent. Et le Philosophe, dont vous m'avez rappellé les vers, doit principalement ses succès aux sentimens d'humanité qu'il a répandus dans ses Poëmes, & au pouvoir qu'ils ont sur nos ames. Non, Dorval, un peuple qui vient s'attendrir tous les jours sur la vertu malheureuse, ne peut être ni méchant, ni farouche. C'est vous-même; ce sont les hommes qui vous ressemblent, que la Nation honore, & que le Gouvernement doit protéger plus que jamais, qui affranchiront vos enfans de cette chaîne terrible dont votre mélancolie vous montre leurs mains innocentes chargées.

Et quel sera mon devoir & le vôtre; sinon de les accoutumer à n'admirer, même dans l'Auteur de toutes choses, que les qualités qu'ils chériront en nous? Nous leur présenterons sans cesse que les lois de l'humanité sont immuables, que rien n'en peut dispenser, & nous

verrons germer dans leurs ames ce ſentiment de bienfaiſance univerſelle qui embraſſe toute la nature.... Vous m'avez dit cent fois qu'une ame tendre n'envisageoit point le ſyſtême général des êtres ſenſibles, ſans en déſirer fortement le bonheur, ſans y participer ; & je ne crains pas qu'une ame cruelle ſoit jamais formée dans mon ſein & de votre ſang.

DORVAL.

Conſtance, une famille demande une grande fortune, & je ne vous cacherai pas que la mienne vient d'être réduite à la moitié.

CONSTANCE.

Les beſoins réels ont des limites ; ceux de la fantaiſie ſont ſans bornes. Quelque fortune que vous accumuliez, Dorval, ſi la vertu manque à vos enfans, ils ſeront toujours pauvres.

DORVAL.

La vertu ! on en parle beaucoup.

CONSTANCE.

C'eſt la choſe dans l'univers la mieux connue & la plus révérée. Mais, Dorval, on s'y attache plus encore par les ſacrifices qu'on lui fait, que par les charmes qu'on lui croit; & malheur à celui qui ne lui a pas aſſez ſacrifié pour la préférer à tout, ne vivre, ne reſpirer que pour elle, s'enivrer de ſa douce vapeur, & trouver la fin de ſes jours dans cette ivreſſe!

DORVAL.

Quelle femme!

(*Il eſt étonné. Il garde le ſilence un moment. Il dit enſuite:*)

Femme adorable & cruelle, à quoi me réduiſez-vous? Vous m'arrachez le myſtere de ma naiſſance. Sachez donc qu'à peine ai-je connu ma mere. Une jeune infortunée, trop tendre, trop ſenſible, me donna la vie, & mourut peu de temps après. Ses parens, irrités & puiſſans, avoient forcé mon pere de paſſer aux Iſles. Il y apprit la mort de

ma mere, au moment où il pouvoit se flatter de devenir son époux. Privé de cet espoir, il s'y fixa; mais il n'oublia point l'enfant qu'il avoit eu d'une femme chérie. Constance, je suis cet enfant...... Mon pere a fait plusieurs voyages en France. Je l'ai vu. J'espérois le revoir encore, mais je ne l'espere plus. Vous voyez; ma naissance est abjecte aux yeux des hommes, & ma fortune a disparu.

CONSTANCE.

La naissance nous est donnée; mais nos vertus sont à nous. Pour ces richesses toujours embarrassantes & souvent dangereuses, le Ciel, en les répandant indifféremment sur la surface de la terre, & les faisant tomber sans distinction sur le bon & sur le méchant, dicte lui-même le jugement qu'on en doit porter. Naissance, dignités, fortune, grandeurs, le méchant peut tout avoir, excepté la faveur du Ciel.

Voilà ce qu'un peu de raiſon m'avoit appris, long-temps avant qu'on m'eût confié vos ſecrets ; & il ne me reſtoit à ſavoir que le jour de mon bonheur & de ma gloire.

DORVAL.

Roſalie eſt malheureuſe. Clairville eſt au déſeſpoir.

CONSTANCE.

Je rougis du reproche. Dorval, voyez mon frere. Je reverrai Roſalie ; ſans doute, c'eſt à nous à rapprocher ces deux êtres, ſi dignes d'être unis. Si nous y réuſſiſſons, j'oſe eſpérer qu'il ne manquera plus rien à nos voeux.

SCENE IV.

DORVAL, *ſeul.*

VOilà la femme par qui Roſalie a été élevée ! Voilà les principes qu'elle a reçus !

SCENE V.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

DOrval, que deviens-je, qu'avez-vous résolu de moi ?

DORVAL.

Que vous vous attachiez plus fortement que jamais à Rosalie.

CLAIRVILLE.

Vous me le conseillez ?

DORVAL.

Je vous le conseille.

CLAIRVILLE, (*en lui sautant au cou.*)

Ah ! mon ami, vous me rendez la vie. Je vous la dois deux fois en un jour Je venois en tremblant apprendre mon sort. Combien j'ai souffert depuis que je vous ai quitté ! Jamais je n'ai si bien connu que j'étois destiné à l'aimer, toute injuste qu'elle est. Dans un instant de désespoir, on forme un

projet violent; mais l'inſtant paſſe, le projet ſe diſſipe, & la paſſion reſte.

DORVAL, (*en ſouriant.*)

Je ſavois tout cela. Mais votre peu de fortune? la médiocrité de la ſienne?

CLAIRVILLE.

L'état le plus miſérable à mes yeux, eſt de vivre ſans Roſalie. J'y ai penſé, & mon parti eſt pris. S'il eſt permis de ſupporter impatiemment l'indigence, c'eſt aux amans, aux peres de famille, à tous les hommes bienfaiſans; & il eſt toujours des voies pour en ſortir.

DORVAL.

Que ferez-vous?

CLAIRVILLE.

Je commercerai.

DORVAL.

Avec le nom que vous portez, auriez-vous ce courage?

CLAIRVILLE.

Qu'appellez-vous courage? Je n'en trouve point à cela. Avec une ame

fiere,

fiere, un caractere inflexible, il eſt trop incertain que j'obtienne de la faveur, la fortune dont j'ai beſoin. Celle qu'on fait par l'intrigue eſt prompte, mais vile ; par les armes, glorieuſe, mais lente ; par les talens, toujours difficile & médiocre. Il eſt d'autres états qui menent rapidement à la richeſſe ; mais le Commerce eſt preſque le ſeul où les grandes fortunes ſoient proportionnées au travail, à l'induſtrie & aux dangers qui les rendent honnêtes. Je commercerai, vous dis-je ; il ne me manque que des lumieres & des expédiens, & j'eſpere les trouver en vous.

DORVAL.

Vous penſez juſte. Je vois que l'amour eſt ſans préjugé. Mais ne ſongez qu'à fléchir Roſalie, & vous n'aurez point à changer d'état. Si le vaiſſeau qui portoit ſa fortune eſt tombé entre les mains des ennemis, il étoit aſſuré, & la perte n'eſt rien. La nouvelle en

eſt dans les papiers publics, & je vous conſeille de l'annoncer à Roſalie.

CLAIRVILLE.

J'y cours.

SCENE VI.

DORVAL, CHARLES, (*encore botté.*)

DORVAL. (*Il ſe promene.*)

IL ne la fléchira point..... Non.....; Mais pourquoi, ſi je veux?..... Un exemple d'honnêteté, de courage..... un dernier effort ſur moi-même..... ſur elle.....

CHARLES

(*entre & reſte de bout ſans mot dire, juſqu'à ce que ſon maître l'apperçoive. Alors il dit:*)

Monſieur, j'ai fait remettre à Roſalie.

DORVAL.

J'entends.

CHARLES.

En voilà la preuve.

(*Il donne à son maître le reçu de Rosalie.*)

DORVAL.

Il suffit.

(*Charles sort. Dorval se promene encore, & après une courte pause, il dit :*)

SCENE VII.

DORVAL, *seul.*

J'Aurai donc tout sacrifié. La fortune :
(*Il répete avec dédain.*)
la fortune ! ma passion ! la liberté.....
Mais le sacrifice de ma liberté est-il bien résolu !..... O raison ! qui peut te résister, quand tu prends l'accent enchanteur & la voix de la femme ?.... Homme petit & borné, assez simple pour imaginer que tes erreurs & ton infortune sont de quelqu'importance dans l'univers ; qu'un concours de hasards infinis préparoit de tout temps

ton malheur ; que ton attachement à un être, mene la chaîne de sa destinée : viens entendre Constance ; & reconnois la vanité de tes pensées... Ah ! si je pouvois trouver en moi la force de sens & la supériorité de lumieres avec laquelle cette femme s'emparoit de mon ame & la dominoit, je verrois Rosalie, elle m'entendroit, & Clairville seroit heureux..... Mais pourquoi n'obtiendrois-je pas sur cette ame tendre & flexible, le même ascendant que Constance a su prendre sur moi ? Depuis quand la vertu a-t-elle perdu son empire ?..... Voyons-la, parlons-lui, & espérons tout de la vérité de son caractere & du sentiment qui m'anime. C'est moi qui ai égaré ses pas innocens ; c'est moi qui l'ai plongée dans la douleur & dans l'abatsement ; c'est à moi à lui tendre la main, & à la ramener dans la voie du bonheur.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE,

(sombre, se promene ou reste immobile, sans attention pour ce que Justine lui dit.

JUSTINE.

VOtre pere échappe à mille dangers; votre fortune est réparée; vous devenez maîtresse de votre sort; & rien ne vous touche! En vérité, Mademoiselle, vous ne méritez guere le bien qui vous arrive.

ROSALIE.

..... Un lien éternel va les unir!.... Justine, André est-il instruit? Est-il parti? Revient-il?

JUSTINE.

Mademoiselle, qu'allez-vous faire ?

ROSALIE.

Ma volonté...... Non, mon pere n'entrera point dans cette maison fatale!..... Je ne serai point le témoin de leur joie.... J'échapperai du moins à des amitiés qui me tuent.

SCENE II.

ROSALIE, JUSTINE, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

(*Il arrive précipitamment; & tout en approchant de Rosalie, il se jette à ses genoux, & lui dit:*)

EH bien! cruelle, ôtez-moi donc la vie! Je sais tout. André m'a tout dit. Vous éloignez d'ici votre pere. Et de qui l'éloignez-vous ? D'un homme qui vous adore, qui quittoit sans regret

ſon pays, ſa famille, ſes amis, pour traverſer les mers, pour aller ſe jetter aux genoux de vos inflexibles parens, y mourir ou vous obtenir..... Alors Roſalie, tendre, ſenſible, fidelle, partageoit mes ennuis : aujourd'hui, c'eſt elle qui les cauſe.

ROSALIE,
(*émue & un peu déconcertée.*)

Cet André eſt un imprudent. Je ne voulois pas que vous ſuſſiez mon projet.

CLAIRVILLE.

Vous vouliez me tromper !

ROSALIE, (*vivement.*)

Je n'ai jamais trompé perſonne.

CLAIRVILLE.

Dites-moi donc pourquoi vous ne m'aimez plus ? M'ôter votre cœur, c'eſt me condamner à mourir. Vous voulez ma mort. Vous la voulez. Je le vois.

ROSALIE.

Non, Clairville. Je voudrois bien que vous fuſſiez heureux.

CLAIRVILLE.

Et vous m'abandonnez !

ROSALIE.

Mais ne pourriez-vous pas être heureux ſans moi ?

CLAIRVILLE.

Vous me percez le cœur.....

(*Il eſt toujours aux genoux de Roſalie : en diſant ces mots, il tombe la tête appuyée contre elle, & garde un moment le ſilence.*).

Vous ne deviez jamais changer !...... Vous le jurâtes !.... Inſenſé que j'étois, je vous crus..... Ah, Roſalie ! cette foi donnée & reçue chaque jour avec de nouveaux tranſports, qu'eſt-elle devenue ? Que ſont devenus vos ſermens ?.... Mon cœur, fait pour recevoir & garder éternellement l'impreſſion de vos vertus & de vos charmes, n'a rien perdu de ſes ſentimens ; il ne vous reſte rien des vôtres.... Qu'ai-je fait pour qu'ils ſe ſoient détruits ?

ROSALIE.

Rien.

CLAIRVILLE.

Et pourquoi donc ne ſont-ils plus, ni ces inſtans ſi doux, où je liſois mes ſentimens dans vos yeux?..... Où ces mains (*Il en prend une.*) daignoient eſſuyer mes larmes, ces larmes, tantôt ameres, tantôt délicieuſes, que la crainte & la tendreſſe faiſoient couler tour-à-tour.... Roſalie! ne me déſeſpérez pas...... par pitié pour vous-même. Vous ne connoiſſez pas votre cœur. Non, vous ne le connoiſſez pas. Vous ne ſavez pas tout le chagrin que vous vous préparez.

ROSALIE.

J'en ai déjà beaucoup ſouffert.

CLAIRVILLE.

Je laiſſerai au fond de votre ame une image terrible qui y entretiendra le trouble & la douleur. Votre injuſtice vous ſuivra.

ROSALIE.

Clairville ne m'effrayez pas.

(*En le regardant fixement.*)

Que voulez-vous de moi ?

CLAIRVILLE.

Vous fléchir ou mourir.

ROSALIE, (*après une pause.*)

Dorval est votre ami ?

CLAIRVILLE.

Il sait ma peine. Il la partage.

ROSALIE.

Il vous trompe.

CLAIRVILLE.

Je périssois par vos rigueurs. Ses conseils m'ont conservé. Sans Dorval, je ne serois plus.

ROSALIE.

Il vous trompe, vous dis-je ; c'est un méchant.

CLAIRVILLE.

Dorval, un méchant ! Rosalie, y pensez-vous ? Il est au monde deux êtres que je porte au fond de mon cœur ; c'est Dorval & Rosalie. Les

attaquer dans cet aſile, c'eſt me cauſer une peine mortelle. Dorval un méchant ! C'eſt Roſalie qui le dit ! Elle !.... Il ne lui reſtoit plus, pour m'accabler, que d'accuſer mon ami !

(*Dorval entre.*)

SCENE III.

ROSALIE, JUSTINE, CLAIRVILLE, DORVAL.

CLAIRVILLE.

VEnez, mon ami. Venez. Cette Roſalie, autrefois ſi ſenſible, maintenant ſi cruelle, vous accuſe ſans ſujet, & me condamne à un déſeſpoir ſans fin ; moi, qui mourrois plutôt que de lui cauſer la peine la plus légere.

(*Cela dit, il cache ſes larmes ; il s'éloigne, & va ſe mettre ſur un canapé au fond du ſallon, dans l'attitude d'un homme déſolé.*)

DORVAL,

(*montrant Clairville à Rosalie, lui dit:*)

Mademoiselle, considérez votre ouvrage & le mien. Est-ce là le sort qu'il devroit attendre de nous ? Un désespoir funeste sera donc le fruit amer de mon amitié & de votre tendresse, & nous le laisserons périr ainsi !

(*Clairville se leve, & s'en va comme un homme qui erre. Rosalie le suit des yeux ; & Dorval, après avoir un peu rêvé, continue d'un ton bas, sans regarder Rosalie :*)

S'il s'afflige, c'est du moins sans contrainte. Son ame honnête peut montrer toute sa douleur...... Et nous, honteux de nos sentimens, nous n'osons les confier à personne; nous nous les cachons..... Dorval & Rosalie, contens d'échapper aux soupçons, sont peut-être assez vils pour s'en applaudir en secret....

(*Ici il se tourne subitement vers Rosalie.*)

Ah ! Mademoiselle, sommes-nous faits pour tant d'humiliation? Voudrons-nous plus long-temps d'une vie aussi abjecte? Pour moi, je ne pourrois me souffrir parmi les hommes, s'il y avoit, sur tout l'espace qu'ils habitent, un seul endroit où j'eusse mérité le mépris.

Echappé au danger, je viens à votre secours. Il faut que je vous replace au rang où je vous ai trouvée, ou que je meure de regret.

(*Il s'arrête un peu, puis il dit :*)

Rosalie, répondez-moi. La vertu a-t-elle pour vous quelque prix? L'aimez-vous encore?

ROSALIE.

Elle m'est plus chere que la vie.

DORVAL.

Je vais donc vous parler du seul moyen de vous réconcilier avec vous, d'être digne de la société dans laquelle vous vivez, d'être appellée l'éleve & l'amie de Constance, & d'être l'objet du respect & de la tendresse de Clairville.

ROSALIE.

Parlez. Je vous écoute.

(*Rosalie s'appuie sur le dos d'un fauteuil, la tête penchée sur une main, & Dorval continue :*)

Songez, Mademoiselle, qu'une seule idée fâcheuse qui nous suit, suffit pour anéantir le bonheur, & que la conscience d'une mauvaise action est la plus fâcheuse de toutes les idées. (*Vivement & rapidement.*) Quand nous avons commis le mal, il ne nous quitte plus; il s'établit au fond de notre ame avec la honte & le remords; nous le portons avec nous, & il nous tourmente.

Si vous suivez un penchant injuste, il y a des regards qu'il faut éviter pour jamais; & ces regards sont ceux des deux personnes que nous révérons le plus sur la terre. Il faut s'éloigner, fuir devant eux, & marcher dans le monde la tête baissée.

(*Rosalie soupire.*)

Et loin de Clairville & de Constance,

où irions-nous? que deviendrions-nous? quelle feroit notre fociété?.... Etre méchant, c'eft fe condamner à vivre, à fe plaire avec les méchans; c'eft vouloir demeurer confondu dans une foule d'êtres fans principes, fans mœurs & fans caractere; vivre dans un menfonge continuel d'une vie incertaine & troublée; louer en rougiffant, la vertu qu'on a abandonnée; entendre dans la bouche des autres le blâme des actions qu'on a faites; chercher le repos dans des fyftêmes que le fouffle d'un homme de bien renverfe; fe fermer pour toujours la fource des véritables joies, des feules qui foient honnêtes, aufteres & fublimes; & fe livrer, pour fuir, à l'ennui de tous ces amufemens frivoles où le jour s'écoule dans l'oubli de foi-même, & où la vie s'échappe & fe perd..... Rofalie, je n'exagere point. Lorfque le fil du labyrinthe fe rompt, on n'eft plus maître de fon fort; on ne fait jufqu'où l'on peut s'égarer.

Vous êtes effrayée ! & vous ne connoiſſez encore qu'une partie de votre péril.

Roſalie, vous avez été ſur le point de perdre le plus grand bien qu'une femme puiſſe poſſéder ſur la terre ; un bien qu'elle doit inceſſamment demander au Ciel qui en eſt avare : un époux vertueux. Vous alliez marquer par une injuſtice le jour le plus ſolennel de votre vie, & vous condamner à rougir au ſouvenir d'un inſtant qu'on ne doit ſe rappeller qu'avec un ſentiment délicieux.... Songez qu'au pied de ces autels où vous auriez reçu mes ſermens, où j'aurois exigé les vôtres, l'idée de Clairville trahi & déſeſpéré vous auroit ſuivie. Vous euſſiez vu le regard ſévere de Conſtance attaché ſur vous. Voilà quels auroient été les témoins effrayans de notre union.... Et ce mot ſi doux à prononcer & à entendre, lorſqu'il aſſure & qu'il comble le bonheur de deux êtres dont l'innocence & la

vertu consacroient les désirs ; ce mot fatal eût scellé pour jamais notre injustice & notre malheur.... Oui, Mademoiselle, pour jamais. L'ivresse passe. On se voit tel qu'on est. On se méprise. On s'accuse, & la misere commence.

(*Il échappe ici à Rosalie quelques larmes qu'elle essuie furtivement.*

En effet, quelle confiance avoir en une femme, lorsqu'elle a pu trahir son amant? en un homme, lorsqu'il a pu tromper son ami?.... Mademoiselle, il faut que celui qui ose s'engager en des liens indissolubles, voye dans sa compagne la premiere des femmes ; & malgré elle, Rosalie ne verroit en moi que le dernier des hommes.... Cela ne peut être.... Je ne saurois trop respecter la mere de mes enfans ; & je ne saurois en être trop considéré.

Vous rougissez. Vous baissez les yeux.... Quoi donc? Seriez-vous offensée qu'il y eût dans la nature quelque

chose pour moi de plus sacré que vous? Voudriez-vous me revoir encore dans ces instans humilians & cruels, où vous me méprisiez sans doute, où je me haïssois, où je craignois de vous rencontrer, où vous trembliez de m'entendre, & où nos ames flottantes entre le vice & la vertu, étoient déchirées?

Que nous avons été malheureux, Mademoiselle! Mais mon malheur a cessé au moment où j'ai commencé d'être juste. J'ai remporté sur moi la victoire la plus difficile, mais la plus entiere. Je suis rentré dans mon caractere. Rosalie ne m'est plus redoutable; & je pourrois sans crainte lui avouer tout le désordre qu'elle avoit jeté dans mon ame, lorsque, dans le plus grand trouble de sentimens & d'idées qu'aucun mortel ait jamais éprouvé, je répondois.... Mais un événement imprévu, l'erreur de Constance, la vôtre, mes efforts m'ont affranchi.... Je suis libre....

(*A ces mots, Rosalie paroît accablée. Dorval, qui s'en apperçoit, se tourne vers elle; & la regardant d'un air plus doux, il continue:*)

Mais qu'ai-je exécuté que Rosalie ne le puisse mille fois plus facilement? Son cœur est fait pour sentir, son esprit pour penser, sa bouche pour annoncer tout ce qui est honnête. Si j'avois différé d'un instant, j'aurois entendu de Rosalie tout ce qu'elle vient d'entendre de moi. Je l'aurois écoutée. Je l'aurois regardée comme une divinité bienfaisante qui me tendoit la main, & qui rassuroit mes pas chancelans. A sa voix, la vertu se seroit allumée dans mon cœur.

ROSALIE (*d'une voix tremblante.*)

Dorval!....

DORVAL (*avec humanité.*)

Rosalie!

ROSALIE.

Que faut-il que je fasse?

DORVAL.

Nous avons placé l'estime de nous-mêmes à un haut prix.

ROSALIE.

Eſt-ce mon déſeſpoir que vous voulez ?

DORVAL.

Non, mais il eſt des occaſions où il n'y a qu'une action forte qui nous releve.

ROSALIE.

Je vous entends. Vous êtes mon ami... Oui, j'en aurai le courage.... Je brûle de voir Conſtance.... Je ſais enfin où le bonheur m'attend.

DORVAL.

Ah! Roſalie, je vous reconnois. C'eſt vous, mais plus belle, plus touchante à mes yeux que jamais! Vous voilà digne de l'amitié de Conſtance, de la tendreſſe de Clairville, & de toute mon eſtime; car j'oſe à préſent me nommer.

SCENE IV.

ROSALIE, JUSTINE, DORVAL, CONSTANCE.

ROSALIE

(*court au devant de Constance.*)

VEnez, Constance ! Venez recevoir, de la main de votre pupille, le ſeul mortel qui ſoit digne de vous.

CONSTANCE.

Et vous, Mademoiſelle, courez embraſſez votre pere. Le voilà.

SCENE V. & DERNIERE.

ROSALIE, JUSTINE, DORVAL, CONSTANCE, *le vieux* LYSIMOND, *tenu sous les bras par* CLAIRVILLE *& par* ANDRÉ, CHARLES, SYLVESTRE, *toute la maison.*

ROSALIE.

MON pere!

DORVAL.

Ciel! que vois-je? C'est Lysimond! C'est mon pere!

LYSIMOND.

Oui, mon fils. Oui, c'est moi. (*A Dorval & à Rosalie.*) Approchez, mes enfans, que je vous embrasse.... Ah, ma fille! Ah, mon fils!.... (*Il les regarde.*) Du moins je les ai vus..... (*Dorval & Rosalie sont étonnés. Lysimond s'en apperçoit.*) Mon fils, voilà ta sœur.... Ma fille, voilà ton frere....

ROSALIE.

Mon frere!

DORVAL.

Ma sœur!

ROSALIE.

Dorval!

DORVAL.

Rosalie!

(*Ces mots se disent avec toute la vîtesse de la surprise, & se font entendre presque au même instant.*)

LYSIMOND. (*Il est assis.*)

Oui, mes enfans, vous saurez tout.... Approchez, que je vous embrasse encore.... (*Il leve ses mains au Ciel.*) Que le Ciel, qui me rend à vous, qui vous rend à moi, vous bénisse.... qu'il nous bénisse tous..... (*à Clairville.*) Clairville; (*à Constance.*) Madame, pardonnez à un pere qui retrouve ses enfans. Je les croyois perdus pour moi.... Je me suis dit cent fois: Je ne les reverrai jamais. Ils ne me reverront plus. Peut-être, hélas! ils s'ignoreront toujours!... Quand je partis, ma chere

Rosalie, mon espérance la plus douce étoit de te montrer un fils digne de moi, un frere digne de toute ta tendresse, qui te servît d'appui quand je ne serai plus.... &, mon enfant, ce sera bientôt.... Mais, mes enfans, pourquoi ne vois-je point encore sur vos visages ces transports que je m'étois promis ?.... Mon âge, mes infirmités, ma mort prochaine vous affligent.... Ah! mes enfans, j'ai tant travaillé, tant souffert!.... Dorval, Rosalie! (*En disant ces mots, le vieillard tient ses bras étendus vers ses enfans, qu'il regarde alternativement, & qu'il invite à se reconnoître.*)

(*Dorval & Rosalie se regardent, tombent dans les bras l'un de l'autre, & vont ensemble embrasser les genoux de leur pere en s'écriant :*)

DORVAL, ROSALIE.

Ah, mon pere!

LYSIMOND.

LYSIMOND,

(leur imposant ses mains, & levant les yeux au Ciel, dit :)

O Ciel ! je te rends graces ! mes enfans se sont vus ; ils s'aimeront, je l'espere, & je mourrai content.... Clairville, Rosalie vous étoit chere.... Rosalie, tu aimois Clairville. Tu l'aimes toujours. Approchez que je vous unisse.

(Clairville, sans oser approcher, se contente de tendre les bras à Rosalie, avec tout le mouvement du désir & de la passion. Il attend. Rosalie le regarde un instant & s'avance. Clairville se précipite, & Lysimond les unit.)

ROSALIE *(en interrogation.)*

Mon pere ?....

LYSIMOND.

Mon enfant ?....

ROSALIE.

Constance.... Dorval.... ils sont dignes l'un de l'autre.

LYSIMOND, (*à Constance & à Dorval.*)

Je t'entends. Venez, mes chers enfans. Venez. Vous doublez mon bonheur.

(*Constance & Dorval s'approchent gravement de Lysimond. Le bon vieillard prend la main de Constance, la baise, & lui présente celle de son fils, que Constance reçoit.*)

LYSIMOND,

(*pleurant & s'essuyant les yeux avec la main, dit :*)

Celles-ci sont de joie, & ce seront les dernieres.... Je vous laisse une grande fortune. Jouissez-en comme je l'ai acquise. Ma richesse ne coûta jamais rien à ma probité. Mes enfans, vous la pourrez posséder sans remords.... Rosalie, tu regardes ton frere, & tes yeux baignés de larmes reviennent sur moi.... Mon enfant, tu sauras tout ; je

te l'ai déjà dit.... Epargne cet aveu à ton pere, à un frere sensible & délicat.... Le Ciel, qui a trempé d'amertume toute ma vie, ne m'a réservé de purs que ces derniers instans. Cher enfant, laisse m'en jouir.... Tout est arrangé entre vous.... Ma fille, voilà l'état de mes biens....

ROSALIE.

Mon pere!....

LYSIMOND.

Prends, mon enfant. J'ai vécu. Il est temps que vous viviez, & que je cesse; demain, si le Ciel le veut, ce sera sans regret.... Tiens, mon fils, c'est le précis de mes dernieres volontés. Tu les respecteras. Sur-tout n'oubliez pas André. C'est à lui que je devrai la satisfaction de mourir au milieu de vous. Rosalie, je me ressouviendrai d'André, lorsque ta main me fermera les yeux.... Vous verrez, mes enfans, que je n'ai consulté que ma tendresse, & que je vous

aimois tous deux également. La perte que j'ai faite est peu de chose. Vous la supporterez en commun.

ROSALIE.

Qu'entends-je, mon pere ?.... on m'a remis....

(*Elle présente à son pere le porte-feuille envoyé par Dorval.*)

LYSIMOND.

On t'a remis ?.... Voyons.... (*Il ouvre le porte-feuille, il examine ce qu'il contient, & dit :*) Dorval, tu peux seul éclaircir ce mystere. Ces effets t'appartenoient. Parle, dis-nous comment ils se trouvent entre les mains de ta sœur.

CLAIRVILLE (*vivement.*)

J'ai tout compris. Il exposa sa vie pour moi. Il me sacrifioit sa fortune.

ROSALIE (*à Clairville.*) (*Ces mots se disent avec beaucoup de*

Sa passion !

CONSTANCE (*à Clairville.*)

Sa liberté !

CLAIRVILLE.

Ah, mon ami !

(*Il l'embrasse.*)

(*vîtesse, & sont presque entendus en même tems.*)

ROSALIE,

(*en se jetant dans le sein de son frere, & baissant la vue.*)

Mon frere !....

DORVAL (*en souriant.*)

J'étois un insensé. Vous étiez un enfant.

LYSIMOND.

Mon fils, que te veulent-ils ? Il faut que tu leur aies donné quelque grand sujet d'admiration & de joie, que je ne comprends pas, que ton pere ne peut partager.

DORVAL.

Mon pere, la joie de vous revoir nous a tous transportés.

LYSIMOND.

Puisse le Ciel, qui bénit les enfans par les peres, & les peres par les enfans, vous en accorder qui vous ressemblent, & qui vous rendent la tendresse que vous avez pour moi.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

DE LA POÉSIE DRAMATIQUE.

J'AI promis de dire pourquoi je n'entendis pas la derniere scène ; & le voici. Lysimond n'étoit plus. On avoit engagé un de ses amis, qui étoit à peu-près de son âge ; & qui avoit sa taille, sa voix, & ses cheveux blancs, à le remplacer dans la Piece.

Ce vieillard entra dans le sallon, comme Lysimond y étoit entré la premiere fois ; tenu sous les bras par Clairville & par André, couvert des habits que son ami avoit apportés des prisons. Mais à peine y parut-il, que, ce moment de l'action remettant sous les yeux de toute la famille un homme qu'elle venoit de perdre, & qui lui avoit été si respectable & si cher, personne ne put retenir ses larmes. Dorval pleuroit. Constance & Clairville pleuroient. Rosalie étouf-

soit ses sanglots, & détournoit ses regards. Le vieillard qui représentoit Lysimond se troubla, & se mit à pleurer aussi. La douleur, passant des maîtres aux domestiques, devint générale, & la piece ne finit pas.

Lorsque tout le monde fut retiré, je sortis de mon coin, & je m'en retournai comme j'étois venu. Chemin faisant, j'essuyois mes yeux, & je me disois pour me consoler, car j'avois l'ame triste: « Il faut que je sois » bien bon de m'affliger ainsi! Tout ceci » n'est qu'une comédie. Dorval en a pris le » sujet dans sa tête. Il l'a dialogué à sa fan» taisie; & l'on s'amusoit aujourd'hui à la » représenter ».

Cependant quelques circonstances m'embarrassoient. L'histoire de Dorval étoit connue dans le pays. La représentation en étoit si vraie, qu'oubliant en plusieurs endroits que j'étois spectateur, & spectateur ignoré, j'avois été sur le point de sortir de ma place, & d'ajouter un personnage réel à la scene. Et puis, comment arranger avec mes idées ce qui venoit de se passer? Si cette piece étoit une comédie comme une autre, pourquoi n'avoient-ils pu jouer la derniere scene?

Quelle étoit la cause de la douleur profonde dont ils avoient été pénétrés à la vue du vieillard qui faisoit Lysimond?

Quelques jours après j'allai remercier Dorval de la soirée délicieuse & cruelle que je devois à sa complaisance....

« Vous avez donc été content de cela?...»

J'aime à dire la vérité. Cet homme aimoit à l'entendre, & je lui répondis que le jeu des acteurs m'en avoit tellement imposé, qu'il m'étoit impossible de prononcer sur le reste; d'ailleurs, que, n'ayant point entendu la derniere scene, j'ignorois le dénouement; mais que, s'il vouloit me communiquer l'ouvrage, je lui en dirois mon sentiment....

« Votre sentiment! & n'en fais-je pas à
» présent ce que j'en veux savoir? Une
» piece est moins faite pour être lue, que
» pour être représentée: la représentation
» de celle-ci vous a plu; il ne m'en faut pas
» davantage. Cependant la voilà. Lisez-la,
» & nous en parlerons.

Je pris l'ouvrage de Dorval. Je le lus à tête reposée, & nous en parlâmes le lendemain & les deux jours suivans.

Voici nos entretiens. Mais quelle diffé-

rence entre ce que Dorval me difoit, & ce que j'écris !.... Ce font peut-être les mêmes idées; mais le génie de l'homme n'y eft plus.... C'eft en vain que je cherche en moi l'impreffion que le fpectacle de la nature & la préfence de Dorval y faifoient. Je ne la retrouve point. Je ne vois plus Dorval. Je ne l'entends plus. Je fuis feul, parmi la pouffiere des livres & dans l'ombre d'un cabinet.... Et j'écris des lignes foibles, triftes & froides.

DORVAL ET MOI.

PREMIER ENTRETIEN.

CE jour, Dorval avoit tenté, sans succès, de terminer une affaire qui divisoit depuis long-temps deux familles du voisinage, & qui pouvoit ruiner l'une & l'autre. Il en étoit chagrin, & je vis que la disposition de son ame alloit répandre une teinte obscure sur notre entretien. Cependant je lui dis :

« Je vous ai lu. Mais je suis bien trompé, » ou vous ne vous êtes pas attaché à répon- » dre scrupuleusement aux intentions de M. » votre pere. Il vous avoit recommandé, ce » me semble, de rendre les choses comme » elles s'étoient passées, & j'en ai remarqué » plusieurs qui ont un caractere de fiction » qui n'en impose qu'au théâtre, où l'on » diroit qu'il y a une illusion & des applau- » dissemens de convention.

» D'abord vous vous êtes asservi à la loi » des unités. Cependant il est incroyable

» qu'en tant d'événemens se soient passés dans
» un même lieu, qu'ils n'aient occupé qu'un
» intervalle de vingt-quatre heures, &
» qu'ils se soient succédés dans votre histoi-
» re, comme ils se sont enchaînés dans vo-
» tre ouvrage.

Vous avez raison. Mais si le fait a duré quinze jours, croyez-vous qu'il fallût accorder la même durée à la représentation? Si les événemens en ont été séparés par d'autres, qu'il étoit à propos de rendre cette confusion? & s'ils se sont passés en différens endroits de la maison, que je devois aussi les répandre sur le même espace?

Les loix des trois unités sont difficiles à observer, mais elles sont sensées.

Dans la société les affaires ne durent que par de petits incidens qui donneroient de la vérité à un roman, mais qui ôteroient tout l'intérêt à un ouvrage dramatique. Notre attention s'y partage sur une infinité d'objets différens; mais au théâtre, où l'on ne représente que des instans particuliers de la vie réelle, il faut que nous soyons tout entiers à la même chose.

J'aime mieux qu'une piece soit simple, qui

chargée d'incidens. Cependant je regarde plus à leur liaison qu'à leur multiplicité. Je suis moins disposé à croire deux événemens que le hasard a rendu successifs ou simultanés, qu'un grand nombre qui, rapprochés de l'expérience journaliere, la regle invariable des vraisemblances dramatiques, me paroîtroient s'attirer les uns les autres par des liaisons nécessaires.

L'art d'intriguer consiste à lier les événemens, de maniere que le spectateur sensé y apperçoive toujours une raison qui le satisfasse. La raison doit être d'autant plus forte, que les événemens sont plus singuliers. Mais il n'en faut pas juger par rapport à soi. Celui qui agit & celui qui regarde, sont deux êtres très-différens.

Je serois fâché d'avoir pris quelque licence contraire à ces principes généraux de l'unité de temps & de l'unité d'action. Et je pense qu'on ne peut être trop sévere sur l'unité de lieu. Sans cette unité, la conduite d'une piece est presque toujours embarrassée, louche. Ah! si nous avions des théâtres où la décoration changeât toutes les fois que le lieu de la scene doit changer!

« Et quel si grand avantage y trouveriez-vous ? »

Le spectateur suivroit sans peine tout le mouvement d'une piece ; la représentation en deviendroit plus variée, plus intéressante & plus claire. La décoration ne peut changer, que la scene ne reste vuide. La scene ne peut rester vuide qu'à la fin d'un acte. Ainsi toutes les fois que deux incidens feroient changer la décoration, ils se passeroient dans deux actes différens. On ne verra point une assemblée de Sénateurs succéder à une assemblée de conjurés, à moins que la scene ne fût assez étendue pour qu'on y distinguât des espaces fort différens. Mais sur de petits théâtres, tels que les nôtres, que doit penser un homme raisonnable, lorsqu'il entend des courtisans, qui savent si bien que les murs ont des oreilles, conspirer contre leur souverain dans l'endroit même où il vient de les consulter sur l'affaire la plus importante, sur l'abdication de l'empire ? Puisque les personnages demeurent, il suppose apparemment que c'est le lieu qui s'en va.

31 Au reste, sur ces conventions théâtrales, voici ce que je pense. C'est que celui qui

ignorera la raison poétique, ignorant aussi le fondement de la regle, ne saura ni l'abandonner, ni la suivre à propos. Il aura pour elle trop de respect ou trop de mépris; deux écueils opposés, mais également dangereux. L'un réduit à rien les observations & l'expérience des siecles passés, & ramene l'art à son enfance. L'autre l'arrête tout court où il est, & l'empêche d'aller en avant.

Ce fut dans l'appartement de Rosalie, que je m'entretins avec elle, lorsque je détruisis dans son cœur le penchant injuste que je lui avois inspiré, & que je fis renaître sa tendresse pour Clairville. Je me promenois avec Constance dans cette grande allée, sous les vieux maronniers que vous voyez, lorsque je demeurai convaincu qu'elle étoit la seule femme qu'il y eût au monde pour moi; pour moi! qui m'étois proposé dans ce moment de lui faire entendre que je n'étois point l'époux qui lui convenoit. Au premier bruit de l'arrivée de mon pere, nous descendîmes, nous accourûmes tous, & la derniere scene se passa en autant d'endroits différens, que cet honnête vieillard fit de pauses, depuis la porte d'entrée jusques dans ce sallon.

Je les vois encore, ces endroits.... Si j'ai renfermé toute l'action dans un lieu; c'est que je le pouvois sans gêner la conduite de la piece & sans ôter de la vraisemblance aux événemens.

« Voilà qui est à merveille. Mais en disposant des lieux, du temps & de l'ordre » des événemens, vous n'auriez pas dû en » imaginer qui ne sont ni dans nos mœurs, » ni dans votre caractere.

Je ne crois pas l'avoir fait.

« Vous me persuaderez donc que vous » avez eu, avec votre valet, la seconde » scene du premier acte? Quoi! lorsque » vous lui dites, *ma chaise, des chevaux*, il » ne partit pas! Il ne vous obéit pas! Il » vous fit des remontrances que vous écoutâtes tranquillement! Le sévere Dorval, » cet homme renfermé même avec son ami » Clairville, s'est entretenu familiérement » avec son valet Charles! Cela n'est ni vraisemblable, ni vrai.

Il faut en convenir. Je me dis à moi-même à-peu-près ce que j'ai mis dans la bouche de Charles. Mais ce Charles est un bon domestique, qui m'est attaché. Dans l'occasion

il feroit pour moi tout ce qu'André a fait pour mon pere. Il a été témoin de la chose, j'ai vu si peu d'inconvénient à l'introduire un moment dans la piece, & cela lui a fait tant de plaisir !.... Parce qu'ils sont nos valets, ont-ils cessé d'être des hommes ?.... S'ils nous servent, il en est un autre que nous servons.

« Mais, si vous composiez pour le théâ-
» tre ?

Je laisserois-là ma morale, & je me garderois bien de rendre importans sur la scene, des êtres qui sont nuls dans la société. Les Daves ont été les pivots de la Comédie ancienne, parce qu'ils étoient en effet les moteurs de tous les troubles domestiques. Sont-ce les mœurs qu'on avoit il y a deux mille ans, ou les nôtres, qu'il faut imiter ? Nos valets de comédie sont toujours plaisans, preuve certaine qu'ils sont froids. Si le Poëte les laisse dans l'antichambre, où ils doivent être, l'action, se passant entre les principaux personnages, en sera plus intéressante & plus forte. Moliere, qui savoit si bien en tirer parti, les a exclus du Tartuffe & du Misanthrope. Ces intrigues de valets

& de soubrettes, dont on coupe l'action principale, sont un moyen sûr d'anéantir l'intérêt. L'action théâtrale ne se repose point; & mêler deux intrigues, c'est les arrêter alternativement l'une & l'autre.

« Si j'osois, je vous demanderois grace » pour les soubrettes. Il me semble que les » jeunes personnes, toujours contraintes » dans leur conduite & dans leurs discours, » n'ont que ces femmes à qui elles puissent » ouvrir leur ame, confier des sentimens » qui la pressent, & que l'usage, la bien- » séance, la crainte & les préjugés y tien- » nent renfermés.

Qu'elles restent donc sur la scène, jusqu'à ce que notre éducation devienne meilleure, & que les peres & meres soient les confidens de leurs enfans.... Qu'avez-vous encore observé ?

« La déclaration de Constance... »

Eh bien?

« Les femmes n'en font gueres... »

D'accord. Mais supposez qu'une femme ait l'ame, l'élévation & le caractere de Constance, qu'elle ait su choisir un honnête homme, & vous verrez qu'elle avouera ses

ſentimens ſans conſéquence. Conſtance m'embarraſſa.... beaucoup... je la plaignis; & l'en reſpectai davantage.

« Cela eſt bien étonnant! Vous étiez » occupé d'un d'un autre côté.... »

Et ajoutez que je n'étois pas un fat.

« On trouvera dans cette déclaration » quelques endroits peu ménagés.... Les » femmes s'attacheront à donner du ridicule » à ce caractere.

Quelles femmes, s'il vous plaît? des femmes perdues qui avouent un ſentiment honteux toutes les fois quelles ont dit, *je vous aime*. Ce n'eſt pas là Conſtance; & l'on ſeroit à plaindre dans la ſociété, s'il n'y avoit aucune femme qui lui reſſemblât.

« Mais ce ton eſt bien extraordinaire au » théâtre!... »

Et laiſſez-là les tréteaux. Rentrez dans le ſallon, & convenez que le diſcours de Conſtance ne vous offenſa pas quand vous l'entendites là.

« Non. »

C'eſt aſſez. Cependant il faut tout vous dire. Lorſque l'ouvrage fut achevé, je le communiquai à tous les perſonnages, afin

que chacun ajoutât à ſon rôle, en retranchât, & ſe peignît encore plus au vrai. Mais il arriva une choſe à laquelle je ne m'attendois gueres, & qui eſt cependant bien naturelle. C'eſt que, plus à leur état préſent qu'à leur ſituation paſſée, ici ils adoucirent l'expreſſion; là, ils pallierent un ſentiment; ailleurs, ils préparerent un incident. Roſalie voulut paroître moins coupable aux yeux de Clairville; Clairville, ſe montrer encore plus paſſionné pour Roſalie; Conſtance, marquer un peu plus de tendreſſe à un homme qui eſt maintenant ſon époux; & la vérité des caracteres en a ſouffert en quelques endroits. La déclaration de Conſtance eſt un de ces endroits. Je vois que les autres n'échapperont pas à la fineſſe de votre goût.

Ce diſcours de Dorval m'obligea d'autant plus, qu'il eſt peu dans ſon caractere de louer. Pour y répondre, je relevai une minutie que j'aurois négligé ſans cela.

« Et le thé de la même ſcene, lui dis-je ».

Je vous entends. Cela n'eſt pas de ce pays. J'en conviens. Mais j'ai voyagé longtemps en Hollande. J'ai beaucoup vécu avec

des étrangers. J'ai pris d'eux cet usage, & c'est moi que j'ai peint.

« Mais au théâtre » !

Ce n'est pas là ; c'est dans le sallon qu'il faut juger mon ouvrage.... Cependant ne passez aucun des endroits où vous croirez qu'il peche contre l'usage du théâtre....Je serai bien aise d'examiner si c'est moi qui ai tort ou l'usage.

Tandis que Dorval parloit, je cherchois les coups de crayon que j'avois donnés à la marge de son manuscrit, par-tout où j'avois trouvé quelque chose à reprendre. J'apperçus une de ces marques vers le commencement de la seconde scene du second acte, & je lui dis :

« Lorsque vous vîtes Rosalie, selon la » parole que vous en aviez donnée à votre » ami, ou elle étoit instruite de votre départ, » ou elle l'ignoroit. Si c'est le premier, pour- » quoi n'en dit-elle rien à Justine ? Est-il na- » turel qu'il ne lui échappe pas un mot sur » un événement qui doit l'occuper toute en- » tiere ? Elle pleure ; mais ses larmes coulent » sur elle. Sa douleur est celle d'une ame » délicate, qui s'avoue des sentimens qu'elle

» l'état des personnages, est un coup de
» théâtre. Une disposition de ces person-
» nages sur la scene, si naturelle & si
» vraie, que, rendue fidellement par un
» peintre, elle me plairoit sur la toile, est
» un tableau.

A-peu-près.

« Je gagerois presque que, dans la qua-
» trieme scene du second acte, il n'y a pas
» un mot qui ne soit vrai. Elle m'a désolé
» dans le sallon, & j'ai pris un plaisir infini
» à la lire. Le beau tableau! car c'en est
» un, ce me semble; que le malheureux
» Clairville renversé sur le sein de son
» ami, comme dans le seul asyle qui lui
» reste.....

Vous pensez bien à sa peine. Mais vous oubliez la mienne. Que ce moment fut cruel pour moi!

« Je le sais. Je le sais. Je me souviens que,
» tandis qu'il exhaloit sa plainte & sa dou-
» leur, vous versiez des larmes sur lui. Ce
» ne sont pas là de ces circonstances qui
» s'oublient.

Convenez que ce tableau n'auroit point eu lieu sur la scene; que les deux amis n'au-roient

roient osé se regarder en face, tourner le dos au spectateur, se groupper, se séparer, se rejoindre; & que toute leur action auroit été bien compassée, bien empesée, bien maniérée, & bien froide.

« Je le crois ».

Est-il possible qu'on ne sentira point que l'effet du malheur est de rapprocher les hommes, & qu'il est ridicule, sur-tout dans les momens de tumulte, lorsque les passions sont portées à l'excès, & que l'action est la plus agitée, de se tenir en rond, séparés, à une certaine distance les uns des autres, & dans un ordre symétrique?

Il faut que l'action théâtrale soit bien imparfaite encore, puisqu'on ne voit sur la scene presqu'aucune situation dont on pût faire une composition supportable en peinture. Quoi donc! la vérité y est-elle moins essentielle que sur la toile? Seroit-ce une regle qu'il faut s'éloigner de la chose, à mesure que l'art en est plus voisin, & mettre moins de vraisemblance dans une scene vivante où les hommes mêmes agissent, que dans une scene colorée où l'on ne voit, pour ainsi dire, que leurs ombres?

Je penſe, pour moi, que ſi un ouvrage dramatique étoit bien fait & bien repréſenté, la ſcene offriroit au ſpectateur autant de tableaux réels, qu'il y auroit dans l'action de momens favorables au peintre.

« Mais la décence! La décence »!

Je n'entends répéter que ce mot. La maîtreſſe de Barnevelt entre échevelée dans la priſon de ſon amant. Les deux amis s'embraſſent & tombent à terre. Philoctete ſe rouloit autrefois à l'entrée de ſa caverne. Il y faiſoit entendre les cris inarticulés de la douleur. Ces cris formoient un vers peu nombreux. Mais les entrailles du ſpectateur en étoient déchirées. Avons-nous plus de délicateſſe & plus de génie que les Athéniens?.... Quoi donc! pourroit-il y avoir rien de trop véhément dans l'action d'une mere dont on immole la fille? Qu'elle coure ſur la ſcene comme une femme furieuſe ou troublée: qu'elle rempliſſe de cris ſon palais: que le déſordre ait paſſé juſques dans ſes vêtemens; ces choſes conviennent à ſon déſeſpoir. Si la mere d'Iphigénie ſe montroit un moment Reine d'Argos & femme du Général des Grecs, elle ne me paroîtroit

que la derniere des créatures. La véritable dignité, celle qui me frappe, qui me renverse ; c'est le tableau de l'amour maternel dans toute sa vérité.

En feuilletant le manuscrit, j'apperçus un petit coup de crayon que j'avois passé. Il étoit à l'endroit de la scene seconde du second acte, où Rosalie dit de l'objet qui l'a séduite, qu'*elle croyoit y reconnoître la vérité de toutes les chimeres de perfection qu'elle s'étoit faites*. Cette réflexion m'avoit semblé un peu forte pour un enfant ; & *les chimeres de perfection* s'écarter de son ton ingénu. J'en fis l'observation à Dorval. Il me renvoya pour toute réponse au manuscrit. Je le considérai avec attention ; je vis que ces mots avoient été ajoutés après-coup de la main même de Rosalie, & je passai à d'autres choses.

« Vous n'aimez pas les coups de théâtre, » lui dis-je » ?

Non.

« En voici pourtant un, & des mieux » arrangés ».

Je le sais, & je vous l'ai cité.

« C'est la base de toute votre intrigue ».

J'en conviens.

« Et c'est une mauvaise chose ».

Sans doute.

« Pourquoi donc l'avoir employée » ?

C'est que ce n'est pas une fiction, mais un fait. Il seroit à souhaiter pour le bien de l'ouvrage, que la chose fût arrivée tout autrement.

« Rosalie vous déclare sa passion. Elle » apprend qu'elle est aimée. Elle n'espere » plus ; elle n'ose plus vous revoir. Elle » vous écrit. »

Cela est naturel.

« Vous lui répondez ».

Il le falloit.

« Clairville a promis à sa sœur que vous » ne partiriez point sans l'avoir vue. Elle » vous aime. Elle vous l'a dit. Vous con- » noissez ses sentimens ».

Elle doit chercher à connoître les miens.

« Son frere va la trouver chez une amie, » où des bruits fâcheux qui se sont répandus » sur la fortune de Rosalie & sur le retour » de son pere, l'ont appellée. On y savoit » votre départ. On en est surpris. On vous » accuse d'avoir inspiré de la tendresse à sa

» sœur, & d'en avoir pris pour sa maî-
» tresse ».

La chose est vraie.

« Mais Clairville n'en croit rien. Il vous » défend avec vivacité. Il se fait une affaire. » On vous appelle à son secours, tandis » que vous répondez à la lettre de Rosalie. » Vous laissez votre réponse sur la table ».

Vous en eussiez fait autant, je pense.

« Vous volez au secours de votre ami. » Constance arrive. Elle se croit attendue. » Elle se voit laissée. Elle ne comprend rien » à ce procédé. Elle apperçoit la lettre que » vous écriviez à Rosalie. Elle la lit, & la » prend pour elle ».

Toute autre s'y seroit trompée.

« Sans doute; elle n'a aucun soupçon de » votre passion pour Rosalie, ni de la pas- » sion de Rosalie pour vous; la lettre ré- » pond à une déclaration, & elle en a fait » une ».

Ajoutez que Constance a appris de son frere le secret de ma naissance, & que la lettre est d'un homme qui croiroit manquer à Clairville, s'il prétendoit à la personne dont il est épris. Ainsi Constance croit &

doit se croire aimée ; & de-là tous les embarras où vous m'avez vu.

« Que trouvez-vous donc à redire à cela ?
» Il n'y a rien qui soit faux ».

Ni rien qui soit assez vraisemblable. Ne voyez-vous pas qu'il faut des siecles pour combiner un si grand nombre de circonstances ? Que les Artistes se félicitent tant qu'ils voudront du talent d'arranger de pareilles rencontres. J'y trouverai de l'invention, mais sans goût véritable. Plus la marche d'une piece est simple, plus elle est belle. Un Poëte qui auroit imaginé ce coup de théâtre, & la situation du cinquieme acte, où m'approchant de Rosalie, je lui montre Clairville au fond du sallon, sur un canapé, dans l'attitude d'un homme au désespoir, auroit bien peu de sens, s'il préféroit le coup de théâtre au tableau. L'un est presque un enfantillage ; l'autre est un trait de génie. J'en parle sans partialité. Je n'ai inventé ni l'un, ni l'autre. Le coup de théâtre est un fait ; le tableau, une circonstance heureuse que le hasard fit naître, & dont je sus profiter.

« Mais lorsque vous sûtes la méprise de
» Constance, que n'en avertissiez-vous Ro-

» falie ? L'expédient étoit fimple, & il re-
» médioit à tout ».

Oh! pour le coup, vous voilà bien loin du théâtre, & vous examinez mon ouvrage avec une févérité à laquelle je ne connois pas de piece qui réfiftât. Vous m'obligeriez de m'en citer une qui allât jufqu'au troifieme acte, fi chacun y faifoit à la rigueur ce qu'il doit faire. Mais cette réponfe, qui feroit bonne pour un artifte, ne l'eft pas pour moi. Il s'agit ici d'un fait, & non d'une fiction. Ce n'eft point à un Auteur que vous demandez raifon d'un incident, c'eft à Dorval que vous demandez compte de fa conduite.

Je n'inftruifis point Rofalie de l'erreur de Conftance & de la fienne, parce qu'elle répondoit à mes vues. Réfolu de tout facrifier à l'honnêteté, je regardai ce contre-temps, qui me féparoit de Rofalie, comme un événement qui m'éloignoit du danger. Je ne voulois point que Rofalie prît une fauffe opinion de mon caractere; mais il m'importoit bien davantage de ne manquer ni à moi-même, ni à mon ami. Je fouffrois à le tromper, à tromper Conftance; mais il le falloit.

« Je le ſens. A qui écriviez-vous, ſi ce » n'étoit pas à Conſtance » ?

D'ailleurs, il ſe paſſa ſi peu de temps entre ce moment & l'arrivée de mon pere; & Roſalie vivoit ſi renfermée ! Il n'étoit pas queſtion de lui écrire. Il eſt fort incertain qu'elle eût voulu recevoir ma lettre ; & il eſt sûr qu'une lettre qui l'auroit convaincue de mon innocence, ſans lui ouvrir les yeux ſur l'injuſtice de nos ſentimens, n'auroit fait qu'augmenter le mal.

« Cependant vous entendez de la bouche » de Clairville mille mots qui vous déchi- » rent. Conſtance lui remet votre lettre. Ce » n'eſt pas aſſez de cacher le penchant réel » que vous avez ; il faut en ſimuler un que » vous n'avez pas. On arrange votre ma- » riage avec Conſtance, ſans que vous puiſ- » ſiez vous y oppoſer. On annonce cette » agréable nouvelle à Roſalie, ſans que » vous puiſſiez la nier. Elle ſe meurt à vos » yeux. Et ſon amant traité avec une du- » reté incroyable, tombe dans un état tout » voiſin du déſeſpoir ».

C'eſt la vérité ; mais que pouvois-je à tout cela ?

« A propos de cette scene de désespoir ; » elle est singuliere. J'en avois été vive- » ment affecté dans le sallon. Jugez com- » bien je fus surpris à la lecture, d'y trou- » ver des gestes & point de discours ».

Voici une anecdote que je me garderois bien de vous dire, si j'attachois quelque mérite à cet ouvrage, & si je m'estimois beaucoup de l'avoir fait. C'est qu'arrivé, à cet endroit de notre histoire & de la piece, & ne trouvant en moi aucune impression profonde, sans la moindre idée de discours, je me rappellai quelques scenes de comédie, d'après lesquelles je fis de Clairville un désespéré très-disert. Mais lui, parcourant son rôle légérement, me dit : *Mon frere, voilà qui ne vaut rien. Il n'y a pas un seul mot de vérité dans toute cette rhétorique.* Je le sais. Mais voyez, & tâchez de faire mieux. *Je n'aurai pas de peine. Il ne s'agit que de se remettre dans la situation, & que de s'écouter.* Ce fut apparemment ce qu'il fit. Le lendemain il m'apporta la scene que vous connoissez, telle qu'elle est, mot pour mot. Je la lus & relus plusieurs fois. J'y reconnus le ton de la nature ; & demain, si vous

voulez, je vous dirai quelques réflexions qu'elle m'a ſuggérées ſur les paſſions, leur accent, la déclamation, & la pantomime. Je vous reconduirai ce ſoir juſqu'au pied de la colline qui coupe en deux la diſtance de nos demeures, nous y marquerons le lieu de notre rendez-vous.

Chemin faiſant, Dorval obſervoit les phénomenes de la nature qui ſuivent le coucher du ſoleil ; & il diſoit : Voyez comme les ombres s'affoibliſſent à meſure que l'ombre univerſelle ſe fortifie.... Ces larges bandes de pourpre nous promettent une belle journée.... Voilà toute la région du Ciel oppoſée au ſoleil couchant, qui commence à ſe teindre de violet.... On n'entend plus dans la forêt que quelques oiſeaux dont le ramage tardif égaie encore le crépuſcule.... Le bruit des eaux courantes, qui commence à ſe ſéparer du bruit général, nous annonce que les travaux ont ceſſé en pluſieurs endroits „ & qu'il ſe fait tard.

Cependant nous arrivâmes au pied de la colline. Nous y marquâmes le lieu de notre rendez-vous, & nous nous ſéparâmes.

SECOND ENTRETIEN.

LE lendemain je me rendis au pied de la colline. L'endroit étoit solitaire & sauvage. On avoit en perspective quelques hameaux répandus dans la plaine ; au-delà une chaîne de montagnes inégales & déchirées qui terminoient en partie l'horison. On étoit à l'ombre des chênes, & l'on entendoit le bruit sourd d'une eau souterraine qui couloit aux environs. C'étoit la saison où la terre est couverte des biens qu'elle accorde au travail & à la sueur des hommes. Dorval étoit arrivé le premier. J'approchai de lui sans qu'il m'apperçût. Il s'étoit abandonné au spectacle de la nature. Il avoit la poitrine élevée : il respiroit avec force. Ses yeux, attentifs, se portoient sur tous les objets. Je suivois sur son visage, les impressions diverses qu'il en éprouvoit ; & je commençois à partager son transport, lorsque je m'écriai, presque sans le vouloir : « Il est sous le charme ».

Il m'entendit, & me répondit d'une voix altérée. Il est vrai. C'est ici qu'on voit la

nature. Voici le séjour sacré de l'enthousiasme. Un homme a-t-il reçu du génie : il quitte la ville & ses habitans. Il aime, selon l'attrait de son cœur, à mêler ses pleurs au cristal d'une fontaine ; à porter des fleurs sur un tombeau ; à fouler d'un pied léger l'herbe tendre de la prairie ; à traverser à pas lents des campagnes fertiles ; à contempler les travaux des hommes ; à fuir au fond des forêts : il aime leur horreur secrette ; il erre ; il cherche un antre qui l'inspire. Qui est-ce qui mêle sa voix au torrent qui tombe de la montagne ? Qui est-ce qui sent le sublime d'un lieu désert ? Qui est-ce qui s'écoute dans le silence de la solitude ? C'est lui. Notre Poëte habite sur les bords d'un lac. Il promene sa vue sur les eaux, & son génie s'étend. C'est-là qu'il est saisi de cet esprit tantôt tranquille, & tantôt violent, qui souleve son ame ou qui l'appaise à son gré.... O Nature, tout ce qui est bien est renfermé dans ton sein ! Tu es la source féconde de toutes vérités !.... Il n'y a dans ce monde que la vertu & la vérité qui soient dignes de m'occuper.... L'enthousiasme naît d'un objet de la nature. Si l'esprit

l'a vu ſous des aſpects frappans & divers, il en eſt occupé, agité, tourmenté. L'imagination s'échauffe. La paſſion s'émeut. On eſt ſucceſſivement étonné, attendri, indigné, courroucé. Sans l'enthouſiaſme, ou l'idée véritable ne ſe préſente point, ou, ſi par haſard on la rencontre, on ne peut la pourſuivre.... Le Poëte ſent le moment de l'enthouſiaſme. C'eſt après qu'il a médité. Il s'annonce en lui par un frémiſſement qui part de ſa poitrine, & qui paſſe d'une maniere délicieuſe & rapide juſqu'aux extrémités de ſon corps. Bientôt ce n'eſt plus un frémiſſement: c'eſt une chaleur forte & permanente qui l'embraſe, qui le fait haleter; qui le conſume, qui le tue; mais qui donne l'ame, la vie à tout ce qu'il touche. Si cette chaleur s'accroiſſoit encore, les ſpectres ſe multiplieroient devant lui: ſa paſſion s'éleveroit preſqu'au degré de la fureur: il ne connoîtroit de ſoulagement qu'à verſer au dehors un torrent d'idées qui ſe preſſent, ſe heurtent & ſe chaſſent.

Dorval éprouvoit à l'inſtant l'état qu'il peignoit. Je ne lui répondis point. Il ſe fit entre nous un ſilence pendant lequel je vis

qu'il ſe tranquilliſoit. Bientôt il me demanda, comme un homme qui ſortiroit d'un ſommeil profond : Qu'ai-je dit ? Qu'avois-à vous dire ? Je ne m'en ſouviens plus.

« Quelques idées que la ſcene de Clair-
» ville déſeſpéré vous avoit ſuggérées ſur
» les paſſions, leur accent, la déclamation,
» la pantomime ».

La premiere, c'eſt qu'il ne faut point donner d'eſprit à ſes perſonnages, mais ſavoir les placer dans des circonſtances qui leur en donnent....

Dorval ſentit à la rapidité avec laquelle il venoit de prononcer ces mots, qu'il reſtoit encore de l'agitation dans ſon ame : il s'arrêta ; & pour laiſſer le temps au calme de renaître, ou plutôt pour oppoſer à ſon trouble une émotion plus violente, mais paſſagere, il me raconta ce qui ſuit :

Une payſane du village que vous voyez entre ces deux montagnes, & dont les maiſons élevent leurs faites au-deſſus des arbres, envoya ſon mari chez ſes parens, qui demeurent dans un hameau voiſin. Ce malheureux y fut tué par un de ſes beaux-freres. Le lendemain, j'allai dans la maiſon où l'accident

étoit arrivé: j'y vis un tableau, & j'y entendis un discours que je n'ai point oublié. Le mort étoit étendu sur un lit; ses jambes nues pendoient hors du lit; sa femme échevelée étoit à terre; elle tenoit les pieds de son mari, & elle disoit en fondant en larmes, & avec une action qui en arrachoit à tout le monde: « Hélas! quand je t'envoyai » ici, je ne pensois pas que ces pieds te » menoient à la mort ». Croyez-vous qu'une femme d'un autre rang auroit été plus pathétique? Non. La même situation lui eût inspiré le même discours; son ame eût été celle du moment; & ce qu'il faut que l'artiste trouve, c'est ce que tout le monde diroit en pareil cas; ce que personne n'entendra, sans le reconnoître aussi-tôt en soi.

Les grands intérêts, les grandes passions: voilà la source des grands discours, des discours vrais. Presque tous les hommes parlent bien en mourant.

Ce que j'aime dans la scene de Clairville, c'est qu'il n'y a précisément que ce que la passion inspire, quand elle est extrême. La passion s'attache à une idée principale: elle

ſe taît; & elle revient à cette idée, preſque toujours par exclamation.

La pantomime, ſi négligée parmi nous, eſt employée dans cette ſcene, & vous avez éprouvé vous-même avec quel ſuccès!

Nous parlons trop dans nos drames, & conſéquemment nos acteurs n'y jouent pas aſſez. Nous avons perdu un art dont les anciens connoiſſoient bien les reſſources. Le pantomime jouoit autrefois toutes les conditions, les Rois, les Héros, les Tyrans, les riches, les pauvres, les habitans des villes, ceux de la campagne, choiſiſſant dans chaque état ce qui lui eſt propre, dans chaque action ce qu'elle a de frappant. Le Philoſophe Timocrate, qui aſſiſtoit un jour à ce ſpectacle, d'où la ſévérité de ſon caractere l'avoit toujours éloigné, diſoit: *Quali ſpectaculo me philoſophiæ verecundia privavit?* « Timocrate avoit une mauvaiſe honte; & » elle a privé le Philoſophe d'un grand plai» ſir ». Le cynique Démétrius en attribuoit tout l'effet aux inſtrumens, aux voix, & à la décoration, en préſence d'un pantomime qui lui répondit: « Regarde-moi jouer ſeul, » & dis, après cela, de mon art tout ce que

tu voudras ». Les flûtes se taisent : le pantomime joue ; & le Philosophe transporté, s'écrie : *Je ne te vois pas seulement : je t'entends. Tu me parles des mains.*

Quel effet cet art, joint au discours, ne produiroit-il pas ? Pourquoi avons-nous séparé ce que la nature a joint ? A tout moment, le geste ne répond-il pas au discours ? Je ne l'ai jamais si bien senti qu'en écrivant cet ouvrage. Je cherchois ce que j'avois dit, ce qu'on m'avoit répondu ; & ne trouvant que des mouvemens, j'écrivois le nom du personnage, & au-dessous son action. Je dis à Rosalie, Acte II. Scene II. *S'il étoit arrivé que votre cœur surpris.... fût entraîné par un penchant.... dont votre raison vous fit un crime.... J'ai connu cet état cruel.... Que je vous plaindrois !*

Elle me répond.... *Plaignez-moi donc....* Je la plains, mais c'est par le geste de commisération ; & je ne pense pas qu'un homme qui sent eût fait autre chose. Mais combien d'autres circonstances où le silence est forcé ! Votre conseil exposeroit-il celui qui le demande à perdre la vie, s'il le suit ; l'honneur, s'il ne le suit pas : vous ne serez ni cruel,

ni vil. Vous marquerez votre perplexité par le geſte, & vous laiſſerez l'homme ſe déterminer.

Ce que je vis encore dans cette ſcene, c'eſt qu'il y a des endroits qu'il faudroit preſque abandonner à l'acteur. C'eſt à lui à diſpoſer de la ſcene écrite, à répéter certains mots, à revenir ſur certaines idées, à en retrancher quelques-unes, & à en ajouter d'autres. Dans les *cantabilé*, le muſicien laiſſe à un grand chanteur un libre exercice de ſon goût & de ſon talent. Il ſe contente de lui marquer les intervalles principaux d'un beau chant. Le Poëte en devroit faire autant, quand il connoît bien ſon acteur. Qu'eſt-ce qui nous affecte dans le ſpectacle de l'homme animé de quelque grande paſſion? Sont-ce ſes diſcours? Quelquefois. Mais ce qui émeut toujours, ce ſont des cris, des mots inarticulés, des voix rompues, quelques monoſyllabes qui s'échappent par intervalles; je ne ſais quel murmure dans la gorge, entre les dents. La violence du ſentiment coupant la reſpiration & portant le trouble dans l'eſprit, les ſyllabes des mots ſe ſéparent, l'homme paſſe d'une idée à une

autre. Il commence une multitude de discours. Il n'en finit aucun ; & à l'exception de quelque sentiment qu'il rend dans le premier accès & auxquels il revient sans cesse, le reste n'est qu'une suite de bruits foibles & confus, de sons expirans, d'accens étouffés que l'acteur connoît mieux que le Poëte. La voix, le ton, le geste, l'action ; voilà ce qui appartient à l'acteur : & c'est ce qui nous frappe, sur-tout dans le spectacle des grandes passions. C'est l'acteur qui donne au discours tout ce qu'il a d'énergie. C'est lui qui porte aux oreilles la force & la vérité de l'accent.

« J'ai pensé quelquefois que les discours » des amans bien épris, n'étoient pas des » choses à dire, mais des choses à entendre. » Car, me disois-je, ce n'est pas l'expres- » sion, *je vous aime*, qui a triomphé des » rigueurs d'une prude, des projets d'une » coquette, de la vertu d'une femme sensi- » ble : c'est le tremblement de voix avec » lequel il fut prononcé ; les larmes, les re- » gards qui l'accompagnerent. Cette idée » revient à la vôtre ».

C'est la même. Un ramage opposé à ces

vraies voix de la paſſion, c'eſt ce que nous appellons des *tirades*. Rien n'eſt plus applaudi, & de plus mauvais goût. Dans une repréſentation dramatique, il ne s'agit non plus du ſpectateur, que s'il n'exiſtoit pas. Y a-t-il quelque choſe qui s'adreſſe à lui: l'auteur eſt ſorti de ſon ſujet; l'acteur entraîné hors de ſon rôle. Ils deſcendent tous les deux du théâtre. Je les vois dans le parterre; & tant que dure la tirade, l'action eſt ſuſpendue pour moi, & la ſcene reſte vuide.

Il y a dans la compoſition d'une piece dramatique, une unité de diſcours qui correſpond à une unité d'accent dans la déclamation. Ce ſont deux ſyſtêmes qui varient, je ne dis pas de la comédie à la tragédie; mais d'une comédie, ou d'une tragédie, à une autre. S'il en étoit autrement, il y auroit un vice, ou dans le poëme, ou dans la repréſentation. Les perſonnages n'auroient pas entr'eux la liaiſon, la convenance à laquelle ils doivent être aſſujettis, même dans les contraſtes. On ſentiroit dans la déclamation des diſſonances qui bleſſeroient; on reconnoîtroit dans le poëme un être qui ne

feroit pas fait pour la fociété dans laquelle on l'auroit introduit.

C'eft à l'acteur à fentir cette unité d'accent. Voilà le travail de toute fa vie. Si ce tact lui manque, fon jeu fera tantôt foible, tantôt outré, rarement jufte, bon par endroits, mauvais dans l'enfemble.

Si la fureur d'être applaudi s'empare d'un acteur, il exagere. Le vice de fon action fe répand fur l'action d'un autre ; il n'y a plus d'unité dans la déclamation de fon rôle : il n'y en a plus dans la déclamation de la piece. Je ne vois bientôt fur la fcene qu'une affemblée tumultueufe où chacun prend le ton qui lui plaît ; l'ennui s'empare de moi, mes mains fe portent à mes oreilles, & je m'en fuis.

Je voudrois bien vous parler de l'accent propre à chaque paffion. Mais cet accent fe modifie en tant de manieres ; c'eft un fujet fi fugitif & fi délicat, que je n'en connois aucun qui faffe mieux fentir l'indigence de toutes les langues qui exiftent & qui ont exifté. On a une idée jufte de la chofe ; elle eft préfente à la mémoire. Cherche-t-on l'expreffion : on ne la trouve point. On combine les mots de grave & d'aigu, de

prompt & de lent, de doux & de fort; mais le réseau, toujours trop lâche, ne retient rien. Qui est-ce qui pourroit décrire la déclamation de ces deux vers ?

> Les a-t-on vu souvent se parler, se chercher ?
> Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher ?

C'est un mélange de curiosité, d'inquiétude, de douleur, d'amour & de honte, que le plus mauvais tableau me peindroit mieux que le meilleur discours.

« C'est une raison de plus pour écrire la » pantomime ».

Sans doute. L'intonation & le geste se déterminent réciproquement.

« Mais l'intonation ne peut se noter, & » il est facile d'écrire le geste ».

Dorval fit une pause en cet endroit; en- ensuite il dit :

Heureusement une actrice d'un jugement borné, d'une pénétration commune, mais d'une grande sensibilité, saisit sans peine une situation d'ame, & trouve, sans y penser, l'accent qui convient à plusieurs sentimens différens qui se fondent ensemble; & qui constituent cette situation que toute la sagacité du Philosophe n'analyseroit pas.

Les Poëtes, les Acteurs, les Muſiciens, les Peintres, les Chanteurs du premier ordre, les grands Danſeurs, les Amans tendres, les vrais Dévots, toute cette troupe enthouſiaſte & paſſionnée ſent vivement, & réfléchit peu.

Ce n'eſt pas le précepte; c'eſt autre choſe de plus immédiat, de plus intime, de plus obſcur & de plus certain, qui les guide & qui les éclaire. Je ne peux vous dire quel cas je fais d'un grand acteur, d'une grande actrice. Combien je ſerois vain de ce talent, ſi je l'avois! Iſolé ſur la ſurface de la terre, maître de mon ſort, libre de préjugés, j'ai voulu une fois être comédien; & qu'on me réponde du ſuccès de Quinault Dufreſne, & je le ſuis demain. Il n'y a que la médiocrité qui donne du dégoût au théâtre; & dans quelqu'état que ce ſoit, que les mauvaiſes mœurs qui déshonorent. Au deſſous de Racine & de Corneille, c'eſt Baron, la Deſmares, la de Seine, que je vois; au-deſſous de Moliere & de Regnard, Quinault l'aîné, & ſa ſœur.

J'étois chagrin quand j'allois aux ſpectacles, & que je comparois l'utilité des théâ-

tres, avec le peu de ſoin qu'on prend à former les troupes. Alors je m'écriois : « *Ah!* » *mes amis, ſi nous allons jamais à Lampe-* » *douſe* (*) *fonder loin de la terre, au milieu*

(*) La Lampedouſe eſt une petite île déſerte de la mer d'Afrique, ſituée à une diſtance preſque égale de la côte de Tunis & de l'île de Malte. La Pêche y eſt excellente. Elle eſt couverte d'oliviers ſauvages. Le terrein en ſeroit fertile. Le froment & la vigne y réuſſiroient : cependant elle n'a jamais été habitée que par un Marabou & par un mauvais Prêtre. Le Marabou, qui avoit enlevé la fille du Bey d'Alger, s'y étoit réfugié avec ſa maîtreſſe, & ils y accompliſſoient l'œuvre de leur ſalut. Le Prêtre, appellé frere Clément, a paſſé dix ans à la Lampedouſe, & y vivoit encore il n'y a pas long-temps. Il avoit des beſtiaux, il cultivoit la terre ; il renfermoit ſa proviſion dans un ſouterrain ; & il alloit vendre le reſte ſur les côtes voiſines, où il ſe livroit au plaiſir tant que ſon argent duroit. Il y a dans l'île une petite Egliſe diviſée en deux chapelles, que les Mahométans réverent comme les lieux de la ſépulture du ſaint Marabou & de ſa maîtreſſe. Frere Clément avoit conſacré l'une à Mahomet, & l'autre à la ſainte Vierge. Voyoit-il arriver un vaiſſeau chrétien : il allumoit la lampe de la Vierge. Si le vaiſſeau étoit mahométan, vîte il ſouffloit la lampe de la Vierge, & il allumoit pour Mahomet.

» *des*

» *des flots de la mer, un petit peuple d'heu-*
» *reux! Ce seront là nos Prédicateurs, & nous*
» *les choisirons sans doute selon l'importance*
» *de leur ministere. Tous les peuples ont leurs*
» *sabbaths, & nous avons aussi les nôtres.*
» *Dans ces jours solennels, on représentera*
» *une belle tragédie, qui apprenne aux hommes*
» *à redouter les passions; une bonne comédie*
» *qui les instruise de leurs devoirs, & qui leur*
» *en inspire le goût* ».

« Dorval, j'espere qu'on n'y verra pas la
» laideur jouer le rôle de la beauté ».

Je le pense. Quoi donc! n'y a-t-il pas dans un ouvrage dramatique assez de suppositions singulieres auxquelles il faut que je me prête, sans éloigner encore l'illusion par celles qui contredisent & choquent mes sens?

« A vous dire vrai, j'ai quelquefois re-
» gretté les masques des anciens; & j'au-
» rois, je crois, supporté plus patiemment
» les éloges donnés à un beau masque,
» qu'à un visage déplaisant ».

Et le contraste des mœurs de la piece, avec celles de la personne, vous a-t-il moins choqué?

« Quelquefois le spectateur n'a pu s'em-

» pêcher d'en rire, & l'actrice d'en rou-
» gir » ?

Non, je ne connois point d'état qui demandât des formes plus exquises, ni des mœurs plus honnêtes que le Théâtre.

« Mais nos sots préjugés ne nous permettent pas d'être bien difficiles ».

Mais me voilà bien loin de ma piece. Où en étions-nous ?

« A la scene d'André ».

Je vous demande grace pour cette scene. J'aime cette scene, parce qu'elle est d'une impartialité tout-à-fait honnête & cruelle.

« Mais elle coupe la marche de la piece, » & ralentit l'intérêt ».

Je ne la lirai jamais sans plaisir. Puissent nos ennemis la connoître, en faire cas, & ne la relire jamais sans peine. Que je serois heureux, si l'occasion de peindre un malheur domestique avoit encore été pour moi celle de repousser l'injure d'un peuple jaloux, d'une maniere à laquelle ma nation pût se reconnoître, & qui ne laissât pas même à la nation ennemie la liberté de s'en offenser.

« La scene est pathétique, mais longue ».

Elle eût été & plus pathétique, & plus longue, si j'en avois voulu croire André *Monsieur*, me dit-il après en avoir pris lecture, *voilà qui est fort bien; mais il y a un petit défaut: c'est que cela n'est pas tout-à-fait dans la vérité. Vous dites par exemple, qu'arrivé dans le port ennemi, lorsqu'on me sépara de mon maître, je l'appellai plusieurs fois,* mon maître, mon cher maître; *qu'il me regarda fixement, laissa tomber ses bras, se retourna, & suivit, sans parler, ceux qui l'environnoient.*

Ce n'est pas cela. Il falloit dire que, quand je l'eus appellé, mon maître, mon cher maître, *il m'entendit, se retourna, me regarda fixement; que ses mains se porterent d'elles-mêmes à ses poches; & que n'y trouvant rien, (car l'Anglois avide n'y avoit rien laissé,) il laissa tomber ses bras tristement; que sa tête s'inclina vers moi d'un mouvement de compassion froide; qu'il se retourna & suivit sans parler ceux qui l'environnoient. Voilà le fait.*

Ailleurs vous passez de votre autorité une des choses qui marquent le plus la bonté de feu Monsieur votre pere. Cela est fort mal. Dans la prison, lorsqu'il sentit ses bras nuds mouillés

de mes larmes, il me dit: « Tu pleures, An-
» dré ! Pardonne, mon ami. C'eſt moi qui
» t'ai entraîné ici. Je le ſais. Tu es tombé
» dans le malheur à ma ſuite ».... *Voilà-t-il pas que vous pleurez vous-même ! Cela étoit donc bon à mettre.*

Dans un autre endroit, vous faites encore pis. Lorſqu'il m'eut dit: Mon enfant, prends courage, tu ſortiras d'ici. Pour moi, je ſens à ma foibleſſe qu'il faut que j'y meure. *Je m'abandonnai à toute ma douleur, & je fis retentir le cachot de mes cris. Alors votre pere me dit:* « André, ceſſe ta plainte. Reſpecte
» la volonté du Ciel & le malheur de ceux
» qui ſont à tes côtés, & qui ſouffrent en
» ſilence ».... *Et où eſt-ce que cela eſt?*

Et l'endroit du Correſpondant? Vous l'avez ſi bien brouillé, que je n'y entends plus rien. Votre pere me dit, comme vous l'avez rapporté, que cet homme avoit agi, & que ma préſence auprès de lui étoit ſans doute le premier de ſes bons offices. Mais il ajouta: « Oh ! mon en-
» fant, quand Dieu ne m'auroit accordé que
» la conſolation de t'avoir dans ces momens
» cruels, combien n'aurois-je pas de graces
» à lui rendre » ! *Je ne trouve rien de cela*

dans votre papier. Monſieur, eſt-ce qu'il eſt défendu de prononcer ſur la ſcene le nom de Dieu, ce nom ſaint que votre pere avoit ſi ſouvent à la bouche? ..... Je ne crois pas, André .... *Eſt-ce que vous avez appréhendé qu'on sût que votre pere étoit chrétien?* .... Nullement, André. La morale du chrétien eſt ſi belle! Mais pourquoi cette queſtion?... *Entre nous, on dit* .... Quoi? .... *que vous êtes .... un peu .... eſprit fort; &, ſur les endroits que vous avez retranchés, j'en croirois quelque choſe* .... André, je ſerois obligé d'en être d'autant meilleur citoyen, & plus honnête-homme ..... *Monſieur, vous êtes bon; mais n'allez pas vous imaginer que vous valiez Monſieur votre pere. Cela viendra peut-être un jour* .... André, eſt-ce là tout? .... *J'aurois bien encore un mot à vous dire; mais je n'oſe*.... Vous pouvez parler.... *Puiſque vous me le permettez, vous êtes un peu bref ſur les bons procédés de l'Anglois qui vint à notre ſecours. Monſieur, il y a d'honnêtes gens partout* ..... *Mais vous êtes bien changé de ce que vous avez été, ſi ce qu'on dit encore de vous eſt vrai* ..... Et, qu'eſt-ce qu'on dit encore? ... *Que vous avez été fou de ces gens-*

là .... André !.... *que vous regardiez leur pays comme l'asile de la liberté, la patrie de la vertu, de l'invention, de l'originalité ....* André !.... *A présent, cela vous ennuie; eh bien! n'en parlons plus. Vous avez dit que le Correspondant, voyant Monsieur votre pere tout nud, se dépouilla & le couvrit de ses vêtemens: cela est fort bien. Mais il ne falloit pas oublier qu'un de ses gens en fit autant pour moi. Ce silence, Monsieur, retomberoit sur mon compte, & me donneroit un air d'ingratitude, que je ne veux point avoir absolument.*

Vous voyez qu'André n'étoit pas tout-à-fait de votre avis. Il vouloit la scene comme elle s'est passée. Vous la voulez comme il convient à l'ouvrage; & c'est moi seul qui ai tort, de vous avoir mécontentés tous les deux.

« *Qui le faisoit mourir dans le fond d'un » cachot sur les haillons de son valet!* est un » mot dur ».

C'est un mot d'humeur. Il échappe à un mélancolique qui a pratiqué la vertu toute sa vie, qui n'a pas encore eu un moment de bonheur, & à qui l'on raconte les infortunes d'un homme de bien.

« Ajoutez que cet homme de bien eſt
» peut-être ſon pere, & que ces infortu-
» nes détruiſent les eſpérances de ſon ami,
» jettent ſa maîtreſſe dans la miſere, &
» ajoutent une amertume nouvelle à ſa ſi-
» tuation. Tout cela ſera vrai. Mais vos en-
» nemis » ?

S'ils ont jamais connoiſſance de mon ouvrage, le public ſera leur juge & le mien. On leur citera cent endroits de Corneille, de Racine, de Voltaire & de Crébillon, où le caractere & la ſituation amenent des choſes plus fortes, qui n'ont jamais ſcandaliſé perſonne. Ils reſteront ſans réponſe; & l'on verra ce qu'ils n'ont garde de déceler, que ce n'eſt point l'amour du bien qui les anime, mais la haine de l'homme qui les dévore.

« Mais qu'eſt-ce que cet André ? Je trou-
» ve qu'il parle trop bien pour un domeſ-
» tique; & je vous avoue qu'il y a dans
» ſon récit des endroits qui ne feroient pas
» indignes de vous ».

Je vous l'ai déjà dit. Rien ne rend éloquent comme le malheur. André eſt un garçon qui a eu de l'éducation, mais qui a été,

je crois, un peu libertin dans sa jeunesse. On le fit passer aux îles, où mon pere, qui se connoissoit en hommes, se l'attacha, le mit à la tête de ses affaires, & s'en trouva bien. Mais suivons vos observations. Je crois appercevoir un petit trait à côté du monologue qui termine l'acte.

« Cela est vrai ».

Qu'est-ce qu'il signifie?

« Qu'il est beau, mais d'une longueur » insupportable ».

Eh bien! raccourcissons-le. Voyons. Que voulez-vous en retrancher?

« Je n'en sais rien ».

Cependant il est long.

« Vous m'embarrasserez tant qu'il vous » plaira ; mais vous ne détruirez pas la sen- » sation ».

Peut-être.

« Vous me ferez grand plaisir ».

Je vous demanderai seulement comment vous l'avez trouvé dans le sallon?

« Bien. Mais je vous demanderai à mon » tour, comment il arrive que ce qui m'a » paru court à la représentation, me paroisse » long à la lecture »?

C'eſt que je n'ai point écrit la pantomime, & que vous ne vous l'êtes point rappellée. Nous ne ſavons point encore juſqu'où la pantomime peut influer ſur la compoſition d'un ouvrage dramatique, & ſur la repréſentation.

« Cela peut être ».

Et puis, je gage que vous me voyez encore ſur la ſcène Françoiſe, au théâtre.

« Vous croyez donc que votre ouvrage » ne réuſſiroit point au théâtre » ?

Difficilement. Il faudroit ou élaguer en quelques endroits le dialogue, ou changer l'action théâtrale & la ſcene.

« Qu'appellez-vous changer la ſcene ?

En ôter tout ce qui reſſerre un lieu déjà trop étroit; avoir des décorations; pouvoir exécuter d'autres tableaux que ceux qu'on voit depuis cent ans; en un mot tranſporter au théâtre le ſallon de Clairville, comme il eſt.

« Il eſt donc bien important d'avoir une » ſcene » ?

Sans doute. Songez que le Spectacle François comporte autant de décorations que le Théâtre Lyrique; & qu'il en offriroit de

plus agréables, parce que le monde enchanté peut amuser des enfans, & qu'il n'y a que le monde réel qui plaise à la raison... Faute de scene, on n'imaginera rien. Les hommes qui auront du génie, se dégoûteront. Les Auteurs médiocres réussiront par une imitation servile. On s'attachera de plus en plus à de petites bienséances, & le goût national s'appauvrira.... Avez-vous vu la Salle de Lyon? Je ne demanderois qu'un pareil monument dans la Capitale, pour faire éclorre une multitude de poëmes, & produire peut-être quelques genres nouveaux.

« Je n'entends pas. Vous m'obligerez de « vous expliquer davantage ».

Je le veux.

Que ne puis-je rendre tout ce que Dorval me dit, & de la maniere dont il le dit? Il débuta gravement. Il s'échauffa peu-à-peu. Ses idées se presserent; & il marchoit sur la fin avec tant de rapidité, que j'avois peine à le suivre. Voici ce que j'ai retenu.

Je voudrois bien (dit-il d'abord) persuader à ces esprits timides qui ne connoissent rien au-delà de ce qui est, que, si les choses étoient autrement, ils les trouveroient éga-

lement bien ; & que, l'autorité de la raison n'étant rien devant eux en comparaison de l'autorité du temps, ils approuveroient ce qu'ils reprennent, comme il leur est souvent arrivé de reprendre ce qu'ils avoient approuvé.... Pour bien juger dans les beaux arts, il faut réunir plusieurs qualités rares.... Un grand goût suppose un grand sens, une longue expérience, une ame honnête & sensible, un esprit élevé, un tempérament un peu mélancolique, & des organes délicats...

Après un moment de silence, il ajouta : Je ne demanderois, pour changer la face du genre dramatique, qu'un théâtre très-étendu, où l'on montrât, quand le sujet d'une piece l'exigeroit, une grande place avec les édifices adjacents, tels que le péristile d'un palais, l'entrée d'un temple, différens endroits distribués de maniere que le spectateur vît toute l'action, & qu'il y en eût une partie de cachée pour les acteurs.

Telle fut, ou put être, autrefois la scène des Euménides d'Eschyle. D'un côté, c'étoit un espace sur lequel les Furies déchaînées cherchoient Oreste qui s'étoit dérobé à leur poursuite, tandis qu'elles étoient assoupies.

De l'autre, on voyoit le coupable, le front ceint d'un bandeau, embrassant les pieds de la statue de Minerve, & implorant son assistance. Ici, Oreste adresse sa plainte à la Déesse. Là, les Furies s'agitent; elles vont, elles viennent, elles courent. Enfin, une d'entr'elles s'écrie : « Voici la trace du sang » que le parricide a laissé sur ses pas.... Je le » sens.... Je le sens ».... Elle marche. Ses sœurs impitoyables la suivent : elles passent de l'endroit où elles étoient, dans l'asile d'Oreste : elles l'environnent en poussant des cris, en frémissant de rage, en secouant leurs flambeaux. Quel moment de terreur & de pitié, que celui où l'on entend la priere & les gémissemens du malheureux percer à travers les cris & les mouvemens effroyables des êtres cruels qui le cherchent ! Exécuterons-nous rien de pareil sur nos théâtres ? On n'y peut jamais montrer qu'une action, tandis que, dans la nature, il y en a presque toujours de simultanées, dont les représentations concomitantes se fortifiant réciproquement, produiroient sur nous des effets terribles. C'est alors qu'on trembleroit d'aller au spectacle, & que l'on ne

pourroit s'en empêcher ; c'est alors qu'au lieu de ces petites émotions passageres, de ces froids applaudissemens, de ces larmes rares dont le Poëte se contente, il renverseroit les esprits, il porteroit dans les ames le trouble & l'épouvante ; & que l'on verroit ces phénomenes de la tragédie ancienne, si possibles & si peu crus, se renouveller parmi nous. Ils attendent, pour se montrer, un homme de génie qui sache combiner la pantomime avec le discours ; entremêler une scene parlée avec une scene muette ; & tirer parti de la réunion des deux scenes, & surtout de l'approche ou terrible, ou comique de cette réunion, qui se feroit toujours. Après que les Euménides se sont agitées sur la scene, elles arrivent dans le sanctuaire, où le coupable s'est réfugié, & les deux scenes n'en font qu'une.

« Deux scenes alternativement muettes,
» & parlées. Je vous entends. Mais la con-
» fusion ».

Une scene muette est un tableau ; c'est une décoration animée. Au théâtre lyrique, le plaisir de voir nuit-il au plaisir d'entendre?

« Non.... Mais seroit-ce ainsi qu'il fau-

» droit entendre ce qu'on nous raconte de » ces ſpectacles anciens, où la muſique, la » déclamation & la pantomime étoient tan» tôt réunies, & tantôt ſéparées ».

Quelquefois. Mais cette diſcuſſion nous éloigneroit. Attachons-nous à notre ſujet. Voyons ce qui ſeroit poſſible aujourd'hui, & prenons un exemple domeſtique & commun.

Un pere a perdu ſon fils dans un combat ſingulier. C'eſt la nuit. Un domeſtique, témoin du combat, vient annoncer cette nouvelle. Il entre dans l'appartement du pere malheureux qui dormoit. Il ſe promene. Le bruit d'un homme qui marche, l'éveille. Il demande qui c'eſt.... C'eſt moi, Monſieur, lui répond le domeſtique d'une voix altérée... Eh bien? qu'eſt-ce qu'il y a ?... Rien... Comment; rien? .... Non, Monſieur .... Cela n'eſt pas. Tu trembles. Tu détournes la tête. Tu évites ma vue. Encore un coup, qu'eſt-ce qu'il y a ? Je veux le ſavoir. Parle. Je te l'ordonne.... Je vous dis, Monſieur, qu'il n'y a rien, lui répond encore le domeſtique, en verſant des larmes.... Ah! malheureux, s'écrie le pere, en s'élançant du lit

ſur lequel il repoſoit ; tu me trompes : il eſt arrivé quelque grand malheur.... Ma femme eſt-elle morte ?.... Non, Monſieur.... Ma fille ?.... Non, Monſieur.... C'eſt donc mon fils ?.... Le domeſtique ſe tait. Le pere entend ſon ſilence, ſe jette à terre. Il remplit ſon appartement de ſa douleur & de ſes cris. Il fait, il dit tout ce que le déſeſpoir ſuggere à un pere qui perd ſon fils, l'eſpérance unique de ſa famille.

Le même homme court chez la mere : elle dormoit auſſi. Elle ſe réveille au bruit de ſes rideaux tirés avec violence. Qu'y à-t-il ? demande-t-elle..... Madame, le malheur le plus grand. Voici le moment d'être chrétienne. Vous n'avez plus de fils..... Ah Dieu ! s'écrie cette mere affligée. Et prenant un Chriſt qui étoit à ſon chevet, elle le ſerre entre ſes bras ; elle y colle ſa bouche ; ſes yeux fondent en larmes ; & ces larmes arroſent ſon Dieu cloué ſur une croix.

Voilà le tableau de la femme pieuſe : bientôt nous verrons celui de l'épouſe tendre & de la mere déſolée. Il faut à une ame où la religion domine les mouvemens de la na-

ture, une secousse plus forte pour en arracher de veritables voix.

Cependant on avoit porté dans l'appartement du pere le cadavre de son fils; & il s'y passoit une scene de désespoir, tandis qu'il se faisoit une pantomime de pitié chez la mere.

Vous voyez comment la pantomime & la déclamation changent alternativement de lieu. Voilà ce qu'il faut substituer à nos *à parte*. Mais le moment de la réunion des scenes approche; la mere, conduite par le domestique, s'avance vers l'appartement de son époux.... Je demande ce que devient le spectateur pendant ce mouvement?.... C'est un époux; c'est un pere étendu sur le cadavre d'un fils, qui va frapper les regards d'une mere!... Mais elle a traversé l'espace qui sépare les deux scenes: des cris lamentables ont atteint son oreille; elle a vu; elle se rejette en arriere; la force l'abandonne, & elle tombe sans sentiment entre les bras de celui qui l'accompagne: bientôt sa bouche se remplira de sanglots. *Tùm veræ voces.*

Il y a peu de discours dans cette action;

mais un homme de génie, qui aura à remplir les intervalles vuides, n'y répandra que quelques monosyllabes. Il jettera ici une exclamation, là un commencement de phrase : il se permettra rarement un discours suivi, quelque court qu'il soit.

Voilà de la tragédie ; mais il faut, pour ce genre, des auteurs, des acteurs, un théâtre, & peut-être un peuple.

» Quoi ! vous voudriez, dans la tragédie, » un lit de repos, une mere, un pere endor» mis ; un crucifix, un cadavre ; deux scenes » alternativement muettes & parlantes ! Et » les bienséances ?

Ah ! bienséances cruelles ! que vous rendez les ouvrages décens & petits !... Mais, ajouta Dorval d'un sang froid qui me surprit, ce que je propose ne se peut donc plus ?

« Je ne crois pas que nous en venions » jamais là ».

Eh bien ! tout est perdu ! Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire, ont reçu les plus grands applaudissemens auxquels des hommes de génie pouvoient prétendre ; & la tragédie est arrivée parmi nous au plus haut degré de perfection.

Pendant que Dorval parloit ainſi, je faiſois une réflexion bien ſinguliere. C'eſt comment, à l'occaſion d'une aventure domeſtique qu'il avoit miſe en comédie, il étabLiſſoit des préceptes communs à tous les genres dramatiques, & étoit toujours entraîné par ſa mélancolie à ne les appliquer qu'à la tragédie.

Après un moment de ſilence, il dit :

Il y a cependant une reſſource. Il faut eſpérer que quelque jour un homme de génie ſentira l'impoſſibilité d'atteindre ceux qui l'ont précédé dans une route battue, & ſe jettera de dépit dans une autre. C'eſt le ſeul événement qui puiſſe nous affranchir de pluſieurs préjugés que la Philoſophie a vainement attaqués. Ce ne ſont plus des raiſons : c'eſt une production qu'il nous faut.

« Nous en avons une ».

Quelle ?

« Sylvie, tragédie en un acte & en » proſe ».

Je la connois. C'eſt le Jaloux, tragédie. L'ouvrage eſt d'un homme qui penſe & qui ſent.

« La ſcene s'ouvre par un tableau char-

» mant. C'eſt l'intérieur d'une chambre, » dont on ne voit que les murs. Au fond de » la chambre il y a, ſur une table, une lu- » miere, un pot à l'eau & un pain. Voilà » le ſéjour & la nourriture qu'un mari ja- » loux deſtine, pour le reſte de ſes jours, à » une femme innocente, dont il a ſoup- » çonné la vertu ».

« Imaginez à préſent cette femme en » pleurs, devant cette table; Mademoiſelle » Gauſſin ».

Et vous, jugez de l'effet des tableaux par celui que vous me citez. Il y a dans la piece d'autres détails qui m'ont plu. Elle ſuffit pour éveiller un homme de génie; mais il faut un autre ouvrage pour convertir un peuple.

En cet endroit, Dorval s'écria: « O toi » qui poſſedes toute la chaleur du génie à » un âge où il reſte à peine aux autres une » froide raiſon, que ne puis-je être, à tes » côtés, ton Euménide? Je t'agiterois ſans » relâche: tu le ferois, cet ouvrage: je te » rappellerois les larmes que nous a fait ré- » pandre la ſcene de l'Enfant Prodigue & » de ſon valet: & en diſparoiſſant d'entre

» nous, tu ne nous laisserois pas le re-
» gret d'un genre dont tu pouvois être le
» fondateur.

« Et ce genre, comment l'appellerez-
» vous » ?

La tragédie domestique & bourgeoise. Les Anglois ont le Marchand de Londres, & le Joueur, tragédies en prose. Les tragédies de Shakespear sont moitié vers, & moitié prose. Le premier Poëte qui nous fit rire avec de la prose, introduisit la prose dans la comédie. Le premier Poëte qui nous fera pleurer avec de la prose, introduira la prose dans la tragédie.

Mais dans l'art, ainsi que dans la nature, tout est enchaîné; si l'on se rapproche d'un côté de ce qui est vrai, on s'en rapprochera de beaucoup d'autres. C'est alors que nous verrons sur la scene des situations naturelles qu'une décence ennemie du génie & des grands effets a proscrites. Je ne me lasserai point de crier à nos François: La Vérité! La Nature! Les Anciens! Sophocle! Philoctete! Le Poëte l'a montré sur la scene, couché à l'entrée de sa caverne, & couvert de lambeaux déchirés. Il s'y roule; il y

éprouve une attaque de douleur ; il y crie ; il y fait entendre des voix inarticulées. La décoration étoit sauvage ; la piece marchoit sans appareil. Des habits vrais, des discours vrais, une intrigue simple & naturelle. Notre goût seroit bien dégradé, si ce spectacle ne nous affectoit pas davantage que celui d'un homme richement vêtu, apprêté dans sa parure.

« Comme s'il sortoit de sa toilette ».

Se promenant à pas comptés sur la scene, & battant nos oreilles de ce qu'Horace appelle *ampullas & sesquipedalia verba*, des sentences, des bouteilles soufflées, des mots longs d'un pied & demi.

Nous n'avons rien épargné pour corrompre le genre dramatique. Nous avons conservé des anciens l'emphase de la versification qui convenoit tant à des langues à quantité forte & à accent marqué, à des théâtres spacieux, à une déclamation notée & accompagnée d'instrumens ; & nous avons abandonné la simplicité de l'intrigue & du dialogue, & la vérité des tableaux.

Je ne voudrois pas remettre sur la scene les grands socs & les hauts cothurnes, les

habits coloſſals, les maſques, les porte-voix, quoique toutes ces choſes ne fuſſent que les parties néceſſaires d'un ſyſtême théâtral. Mais n'y avoit-il pas dans ce ſyſtême des côtés précieux? & croyez-vous qu'il fût à propos d'ajouter encore des entraves au génie, au moment où il ſe trouvoit privé d'une grande reſſource?

« Quelle reſſource »?

Le concours d'un grand nombre de ſpectateurs.

Il n'y a plus, à proprement parler, de ſpectàcles publics. Quel rapport entre nos aſſemblées au théâtre, dans les jours les plus nombreux, & celles du peuple d'Athenes ou de Rome? Les théâtres anciens recevoient juſqu'à quatre-vingt mille citoyens. La ſcene de Scaurus étoit décorée de trois cents ſoixante colonnes, & de trois mille ſtatues. On employoit à la conſtruction de ces édifices tous les moyens de faire valoir les inſtrumens & les voix. On en avoit l'idée d'un grand inſtrument. *Uti enim organa æneis laminis aut corneis, &c.... ad chordarum, ſonituum claritatem perficiuntur; ſic theatrorum per harmonicen, ad augendam vo-*

cem, ratiocinationes ab antiquis sunt constitutæ.

En cet endroit, j'interrompis Dorval, je lui dis : J'aurois une petite aventure à vous raconter sur nos salles de spectacles.

Je vous la demanderai, me répondit-il, & il continua :

Jugez de la force d'un grand concours de spectateurs, par ce que vous savez vous-même de l'action des hommes les uns sur les autres, & de la communication des passions dans les émeutes populaires. Quarante à cinquante mille hommes ne se contiennent pas par décence. Et s'il arrivoit à un grand personnage de la république de verser une larme, quel effet croyez-vous que sa douleur dût produire sur le reste des spectateurs ! Y a-t-il rien de plus pathétique que la douleur d'un homme vénérable ?

Celui qui ne sent pas augmenter sa sensation par le grand nombre de ceux qui la partagent, a quelque vice secret; il y a dans son caractere je ne sais quoi de solitaire qui me déplaît.

Mais si le concours d'un grand nombre d'hommes devoit ajouter à l'émotion du spectateur, quelle influence ne devoit-il point

avoir ſur les auteurs, ſur les acteurs? Quelle différence entre amuſer tel jour, depuis telle juſqu'à telle heure, dans un petit endroit obſcur, quelques centaines de perſonnes, ou fixer l'attention d'une nation entiere dans ſes jours ſolennels, occuper ſes édifices les plus ſomptueux, & voir ces édifices environnés & remplis d'une multitude innombrable, dont l'amuſement ou l'ennui va dépendre de notre talent!

« Vous attachez bien de l'effet à des cir- » conſtances purement locales ».

Celui qu'elles auroient ſur moi, & je crois ſentir juſte.

« Mais on diroit, à vous entendre, que » ce ſont ces circonſtances qui ont ſoutenu » & peut-être introduit la poéſie & l'em- » phaſe au théâtre ».

Je n'exige pas qu'on admette cette conjecture. Je demande qu'on l'examine. N'eſt-il pas aſſez vraiſemblable que le grand nombre de ſpectateurs auxquels il falloit ſe faire entendre, malgré le murmure confus qu'ils excitent, même dans les momens attentifs, a fait élever la voix, détacher les ſyllabes, ſoutenir la prononciation, & ſentir l'utilité

de

de la verſification? Horace dit du vers dramatique : *Vincentem ſtrepitus & natum rebus agendis.* Il eſt commode pour l'intrigue, & il ſe fait entendre à travers le bruit. Mais ne falloit-il pas que l'exagération ſe répandît en même temps, & par la même cauſe, ſur la démarche, le geſte & toutes les autres parties de l'action ? De-là vint un art qu'on appella la déclamation.

Quoi qu'il en ſoit ; que la poéſie ait fait naître la déclamation théâtrale ; que la néceſſité de cette déclamation ait introduit, ait ſoutenu ſur la ſcene la poéſie & ſon emphaſe ; ou que ce ſyſtême, formé peu-à-peu, ait duré par la convenance de ſes parties, il eſt certain que tout ce que l'action dramatique a d'énorme ſe produit & diſparoît en même temps. L'acteur laiſſe & reprend l'exagération ſur la ſcene.

Il y a une ſorte d'unité qu'on cherche ſans s'en appercevoir, & à laquelle on ſe fixe, quand on l'a trouvée. Cette unité ordonne des vêtemens, du ton, du geſte, de la contenance, depuis la chaire placée dans les temples, juſqu'aux tréteaux élevés dans les carrefours. Voyez un charlatan au coin de la

place Dauphine ; il eſt bigarré de toutes ſortes de couleurs ; ſes doigts ſont chargés de bagues ; de longues plumes rouges flottent autour de ſon chapeau ; il mene avec lui un ſinge ou un ours ; il s'éleve ſur ſes étriers ; il crie à pleine tête ; il geſticule de la maniere la plus outrée, & toutes ces choſes conviennent au lieu, à l'orateur, & à ſon auditoire. J'ai un peu étudié le ſyſtême dramatique des anciens ; j'eſpere vous en entretenir un jour ; vous expoſer ſans partialité ſa nature, ſes défauts & ſes avantages, & vous montrer que ceux qui l'ont attaqué, ne l'avoient pas conſidéré d'aſſez près.... Et l'aventure que vous aviez à me raconter ſur nos ſalles de ſpectacles ?

« La voici. J'avois un ami un peu libertin ;
» il ſe fit une affaire ſérieuſe en province ; il
» fallut ſe dérober aux ſuites qu'elle pou-
» voit avoir, en ſe réfugiant dans la capitale,
» & il vint s'établir chez moi. Un jour de
» ſpectacle, comme je cherchois à déſen-
» nuyer mon priſonnier, je lui propoſai
» d'aller au ſpectacle. (Cela eſt indifférent
» à mon hiſtoire). Mon ami accepte. Je le
» conduis. Nous arrivons ; mais à l'aſpect

» de ces gardes répandus, de ces petits gui-
» chets obſcurs qui ſervent d'entrée, & de
» ce trou fermé d'une grille de fer, par le-
» quel on diſtribue les billets, le jeune hom-
» me s'imagine qu'il eſt à la porte d'une
» maiſon de force; & que l'on a obtenu un
» ordre pour l'y renfermer. Comme il eſt
» brave, il s'arrête de pied ferme. Il met
» la main ſur la garde de ſon épée; & tour-
» nant ſur moi des yeux indignés, il s'écrie,
» d'un ton mêlé de fureur & de mépris:
» *Ah, mon ami!* Je le compris. Je le raſſu-
» rai; & vous conviendrez que ſon erreur
» n'étoit pas déplacée »....

Mais, où en ſommes-nous de notre exa-
men? Puiſque c'eſt vous qui m'égarez, vous
vous chargez ſans doute de me remettre dans
la voie.

« Nous en ſommes au quatrieme Acte, à
» votre ſcene avec Conſtance.... Je n'y
» vois qu'un coup de crayon, mais il s'é-
» tend depuis la premiere ligne juſqu'à la
» derniere »....

Qu'eſt-ce qui vous en a déplu?

« Le ton, d'abord; il me paroît au-deſſus
» d'une femme ».

D'une femme ordinaire, je le crois. Mais vous connoîtrez Constance, & peut-être alors la scene vous paroîtra-t-elle au-dessous d'elle.

« Il y a des expressions, des pensées, » qui sont moins d'elle que de vous ».

Cela doit être. Nous empruntons nos expressions, nos idées des personnes avec lesquelles nous conversons, nous vivons. Selon l'estime que nous en faisons, (& Constance m'estime beaucoup) notre ame prend des nuances plus ou moins fortes de la leur. Mon caractere a dû refléter sur le sien, & le sien sur celui de Rosalie.

» Et la longueur »?

Ah! vous voilà remonté sur la scene. Il y a long-temps que cela ne vous étoit arrivé. Vous nous voyez, Constance & moi, sur le bord d'une planche, bien droits, nous regardant de profil, & récitant alternativement la demande & la réponse. Mais est-ce ainsi que cela se passoit dans le sallon? Nous étions tantôt assis, tantôt droits. Nous marchions quelquefois. Souvent nous étions arrêtés, & nullement pressés de voir la fin d'un entretien qui nous intéressoit tous deux

également. Que ne me dit-elle point ? Que ne lui répondis-je pas ? Si vous saviez comme elle s'y prenoit, lorsque cette ame féroce se formoit à la raison, pour y faire descendre les douces illusions & le calme !

« Dorval, vos filles seront honnêtes & » décentes, vos fils seront nobles & fiers. » Tous vos enfans seront charmans ».... Je ne peux vous exprimer quel fut le prestige de ces mots, accompagnés d'un souris plein de tendresse & de dignité.

« Je vous comprends. J'entends ces mots » de la bouche de Mademoiselle Clairon, » & je la vois ».

Non, il n'y a que les femmes qui possedent cet art secret. Nous sommes des raisonneurs durs & secs.

Ne vaut-il pas mieux encore, me disoit-elle, *faire des ingrats, que de manquer à faire le bien ?*

Les parens ont pour les enfans un amour inquiet & pusillanime qui les gâte. Il en est un autre attentif & tranquille, qui les rend honnêtes ; & c'est celui-ci qui est le véritable amour de pere.

L'ennui de tout ce qui amuse la multi-

tude, est la suite du goût réel pour la vertu.

Il y a un tact moral qui s'étend à tout, & que le méchant n'a point.

L'homme le plus heureux est celui qui fait le bonheur d'un plus grand nombre d'autres.

Je voudrois être mort; est un souhait fréquent qui prouve, du moins quelquefois, qu'il y a des choses plus précieuses que la vie.

Un honnête-homme est respecté de ceux même qui ne le sont pas, fût-il dans une autre planete.

Les passions détruisent plus de préjugés que la Philosophie. Et comment le mensonge leur résisteroit-il? Elles ébranlent quelquefois la vérité.

Elle me dit un autre mot, simple à la vérité; mais si voisin de ma situation, que j'en fus effrayé.

C'est qu'*il n'y avoit point d'homme, quelqu'honnête qu'il fût, qui, dans un violent accès de passion, ne désirât au fond de son cœur les honneurs de la vertu & les avantages du vice.*

Je me rappellai bien ces idées; mais l'enchaînement ne me revint pas, & elles n'entrerent point dans la scene. Ce qu'il y en a,

& ce que je viens de vous en dire, suffit, je crois, pour vous montrer que Constance a l'habitude de penser. Aussi m'enchaîna-t-elle, sa raison dissipant, comme de la poussiere, tout ce que je lui opposois dans mon humeur.

« Je vois dans cette scene un endroit que » j'ai souligné, mais je ne sais plus à quel » propos ».

Lisez l'endroit.

« Je lus : *Rien ne captive plus fortement* » *que l'exemple de la vertu, pas même l'exem-* » *ple du vice* ».

J'entends. La maxime vous a paru fausse?

« C'est cela ».

Je pratique trop peu la vertu, me dit Dorval; mais personne n'en a une plus haute idée que moi. Je vois la vérité & la vertu comme deux grandes statues élevées sur la surface de la terre, & immobiles au milieu du ravage & des ruines de tout ce qui les environne. Ces grandes figures sont quelquefois couvertes de nuages. Alors les hommes se meuvent dans les ténebres: ce sont les temps de l'ignorance & du crime, du fanatisme & des conquêtes. Mais il vient un moment où le nuage s'entr'ouvre; alors les

hommes, prosternés, reconnoissent la vérité, & rendent hommage à la vertu. Tout passe, mais la vertu & la vérité restent.

Je définis la vertu: le goût de l'ordre dans les choses morales. Le goût de l'ordre en général, nous domine dès la plus tendre enfance. Il est plus ancien dans notre ame, me disoit Constance, qu'aucun sentiment réfléchi; & c'est ainsi qu'elle m'opposoit à moi-même. Il agit en nous, sans que nous nous en appercevions: c'est le genre de l'honnêteté & du bon goût: il nous porte au bien, tant qu'il n'est point gêné par la passion: il nous suit jusques dans nos écarts. Alors il dispose les moyens, de la maniere la plus avantageuse pour le mal. S'il pouvoit jamais être étouffé, il y auroit des hommes qui sentiroient le remords de la vertu, comme d'autres sentent le remords du vice. Lorsque je vois un scélérat capable d'une action héroïque, je demeure convaincu que les hommes de bien sont plus réellement hommes de bien, que les méchans ne sont vraiment méchans; que la bonté nous est plus indivisiblement attachée que la méchanceté; & qu'en général il reste plus de bonté dans l'ame d'un

méchant, que de méchanceté dans l'ame des bons.

« Je sens d'ailleurs qu'il ne faut pas exa-
» miner la morale d'une femme, comme les
» maximes d'un Philosophe ».

Ah ! si Constance vous entendoit !....

« Mais cette morale n'est-elle pas un peu
» forte pour le genre dramatique » ?

Horace vouloit qu'un Poëte allât puiser sa science dans les ouvrages de Socrate : *Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ.* Or, je crois qu'en un ouvrage, quel qu'il soit, l'esprit du siecle doit se remarquer. Si la morale s'épure, si le préjugé s'affoiblit, si les esprits ont une pente à la bienfaisance générale, si le goût des choses utiles s'est répandu, si le peuple s'intéresse aux opérations du ministre, il faut qu'on s'en apperçoive, même dans une comédie.

« Malgré tout ce que vous me dites, je
» persiste. Je trouve la scene fort belle &
» fort longue. Je n'en respecte pas moins
» Constance. Je suis enchanté qu'il y ait au
» monde une femme comme elle, & que ce
» soit la vôtre....

» Les coups de crayon commencent à

» s'éclaircir. En voici pourtant encore un.

» Clairville a remis son sort entre vos » mains. Il vient apprendre ce que vous avez » décidé. Le sacrifice de votre passion est » fait : celui de votre fortune est résolu: » Clairville & Rosalie redeviennent opulens » par votre générosité. Celez à votre ami » cette circonstance, je le veux ; mais pour-» quoi vous amuser à le tourmenter, en lui » montrant des obstacles qui ne subsistent » plus ? Cela amene l'éloge du Commerce ; » je le sais. Cet éloge est sensé : il étend » l'instruction & l'utilité de l'ouvrage ; mais » il allonge, & je le supprimerois : *Ambi-» tiosa recides ornamenta* ».

Je vois, me répondit Dorval, que vous êtes heureusement né. Après un violent effort, il est une sorte de délassement auquel il est impossible de se refuser, & que vous connoîtriez, si l'exercice de la vertu vous avoit été pénible. Vous n'avez jamais eu besoin de respirer.... Je jouissois de ma victoire. Je faisois sortir du cœur de mon ami les sentimens les plus honnêtes. Je le voyois toujours plus digne de ce que je venois de faire pour lui. Et cette action ne vous paroît

pas naturelle ! Reconnoissez au contraire, à ces caracteres, la différence d'un événement imaginaire, & d'un événement réel.

« Vous pouvez avoir raison. Mais, dites-
» moi, Rosalie n'auroit-elle point ajouté
» après coup cet endroit de la premiere
» scene du cinquieme acte ! *Amant qui m'é-*
» *tois autrefois si cher ! Clairville que j'estime*
» *toujours*, &c.

Vous l'avez deviné.

« Il ne me reste presque plus que des élo-
» ges à vous faire. Je ne peux vous dire
» combien je suis content de la scene troi-
» sieme du cinquieme acte. Je me disois,
» avant que de la lire : il se propose de dé-
» tacher Rosalie : c'est un projet fou qui lui
» a mal réussi avec Constance, & qui ne lui
» réussira pas mieux avec l'autre. Que lui
» dira-t-il, qui ne doive encore augmenter
» son estime & sa tendresse ? Voyons cepen-
» dant. Je lus ; & je demeurai convaincu qu'à
» la place de Rosalie, il n'y avoit point de
» femme en qui il restât quelques vestiges
» d'honnêteté, qui n'eût été détachée &
» rendue à son amant ; & je conçus qu'il n'y
» avoit rien qu'on ne pût sur le cœur hu-

» main, avec de la vérité, de l'honnêteté & » de l'éloquence.

» Mais comment est-il arrivé que votre » piece ne soit pas d'invention, & que les » moindres événemens y soient préparés » ?

L'art dramatique ne prépare les événemens, que pour les enchaîner; & il ne les enchaîne dans ses productions, que parce qu'ils le sont dans la nature. L'art imite jusqu'à la maniere subtile avec laquelle la nature nous dérobe la liaison de ses effets.

« La pantomime prépareroit, ce me semble, quelquefois d'une maniere bien natu» relle & bien déliée ».

Sans doute ; & il y en a un exemple dans la piece. Tandis qu'André nous annonçoit les malheurs arrivés à son maître, il me vint cent fois dans la pensée qu'il parloit de mon pere ; & je témoignai cette inquiétude par des mouvemens sur lesquels il eût été facile à un spectateur attentif de prendre le même soupçon.

« Dorval, je vous dis tout. J'ai remarqué » de temps en temps des expressions qui ne » sont pas d'usage au théâtre ».

Mais que perſonne n'oſeroit relever, ſi un auteur de nom les eût employées.

« D'autres qui ſont dans la bouche de tout » le monde, dans les ouvrages des meilleurs » écrivains, & qu'il ſeroit impoſſible de » changer, ſans gâter la penſée ; mais vous » ſavez que la langue du ſpectacle s'épure, » à meſure que les mœurs d'un peuple ſe » corrompent ; & que le vice ſe fait un » idiome qui s'étend peu-à-peu, & qu'il » faut connoître, parce qu'il eſt dangereux » d'employer les expreſſions dont il s'eſt » une fois emparé ».

Ce que vous dites eſt bien vu ; il ne reſte plus qu'à ſavoir où s'arrêtera cette ſorte de condeſcendance qu'il faut avoir pour le vice. Si la langue de la vertu s'appauvrit à meſure que celle du vice s'étend, bientôt on ſera réduit à ne pouvoir parler ſans dire une ſottiſe. Pour moi, je penſe qu'il y a mille occaſions où un homme feroit honneur à ſon goût & à ſes mœurs, en mépriſant cette eſpece d'invaſion du libertinage.

Je vois déja dans la ſociété que, ſi quelqu'un s'aviſe de montrer une oreille trop délicate, on en rougit pour lui. Le théâtre

françois attendra-t-il, pour suivre cet exemple, que son dictionnaire soit aussi borné que le dictionnaire du théâtre lyrique, & que le nombre des expressions honnêtes soit égal à celui des expressions musicales ?

« Voilà tout ce que j'avois à vous observer sur le détail de votre ouvrage ; quant » à la conduite, j'y trouve un défaut : peut- » être est-il inhérent au sujet : vous en juge- » rez. L'intérêt change de nature. Il est, du » premier Acte jusqu'à la fin du troisieme, » de la vertu malheureuse ; &, dans le reste » de la Piece, de la vertu victorieuse. Il » falloit, & il eût été facile d'entretenir le » tumulte, & de prolonger les épreuves & » le mal-aise de la vertu.

« Par exemple ; que tout reste comme il » est, depuis le commencement de la piece » jusqu'à la quatrieme scene du troisieme » acte. C'est le moment où Rosalie apprend » que vous épousez Constance, s'évanouit » de douleur, & dit à Clairville dans son » dépit : *Laissez-moi.... Je vous hais....* » Qu'alors Clairville conçoive des soup- » çons ; que vous preniez de l'humeur con- » tre un ami importun qui vous perce le

» cœur, sans s'en douter, & que le troi-
» sieme acte finisse.

« Voici maintenant comment j'arrange-
» rois le quatrieme. Je laisse la premiere
» scene à-peu-près comme elle est. Seule-
» ment Justine apprend à Rosalie qu'il est
» venu un émissaire de son pere, qu'il a vu
» Constance en secret, & qu'elle a tout
» lieu de croire qu'il apporte de mauvaises
» nouvelles. Après cette scene, je trans-
» porte la scene seconde du troisieme acte,
» celle où Clairville se précipite aux ge-
» noux de Rosalie & cherche à la fléchir.
» Constance vient ensuite. Elle amene An-
» dré. On l'interroge. Rosalie apprend les
» malheurs arrivés à son pere. Vous voyez
» à-peu-près la marche du reste. En irritant
» la passion de Clairville & celle de Rosalie,
» on vous eût préparé des embarras plus
» grands peut-être encore que les précé-
» dens. De temps en temps vous eussiez été
» tenté de tout avouer. A la fin, peut-être
» l'eussiez-vous fait ».

Je vous entends. Mais ce n'est plus là notre histoire. Et mon pere, qu'auroit-il dit? D'ailleurs, êtes-vous bien convaincu

que la piece y auroit gagné? En me réduisant à des extrémités terribles, vous eussiez fait d'une aventure simple, une piece fort compliquée. Je serois devenu plus théâtral.

« Et plus ordinaire, il est vrai. Mais l'ou» vrage eût été d'un succès assuré ».

Je le crois, & d'un goût fort petit. Il y avoit certainement moins de difficulté ; mais je pense qu'il y avoit encore moins de vérité & de beautés réelles à entretenir l'agitation, qu'à se soutenir dans le calme. Songez que c'est alors que les sacrifices de la vertu commencent & s'enchaînent. Voyez comme l'élévation du discours & la force des scenes succedent au pathétique de situation. Cependant au milieu de ce calme, le sort de Constance, de Clairville, de Rosâlie & le mien, demeurent incertains. On sait ce que je me propose ; mais il n'y a nulle apparence que je réussisse. En effet, je ne réussis point avec Constance, & il est bien moins vraisemblable que je sois plus heureux avec Rosalie. Quel événement assez important auroit remplacé ces deux scenes, dans le plan que vous venez de m'exposer ? Aucun.

« Il ne me reste plus qu'une question à

» vous faire. C'est sur le genre de votre ou-
» vrage. Ce n'est pas une tragédie ; ce n'est
» pas une comédie ? Qu'est-ce donc, & quel
» nom lui donner » ?

Celui qu'il vous plaira. Mais demain, si vous voulez, nous chercherons ensemble celui qui lui convient.

« Et pourquoi pas aujourd'hui » ?

Il faut que je vous quitte. J'ai fait avertir deux fermiers du voisinage, & il y a peut-être une heure qu'ils m'attendent à la maison.

« Autre procès à accommoder ».

Non. C'est une affaire un peu différente. L'un de ces fermiers a une fille ; l'autre un garçon. Ces enfans s'aiment ; mais la fille est riche ; le garçon n'a rien.

« Et vous voulez accommoder les parens,
» & rendre les enfans contens. Adieu, Dor-
» val. A demain, au même endroit ».

TROISIEME ENTRETIEN.

LE lendemain le ciel ſe troubla. Une nue qui amenoit l'orage & qui portoit le tonnerre, s'arrêta ſur la colline, & la couvrit de ténebres. A la diſtance où j'étois, les éclairs ſembloient s'allumer & s'éteindre dans ces ténebres ; la cime des chênes étoit agitée ; le bruit des vents ſe mêloit au murmure des eaux ; le tonnerre en grondant, ſe promenoit entre les arbres ; mon imagination dominée par des rapports ſecrets, me montroit, au milieu de cette ſcene obſcure, Dorval tel que je l'avois vu la veille dans les tranſports de ſon enthouſiaſme ; & je croyois entendre ſa voix harmonieuſe s'élever au-deſſus des vents & du tonnerre.

Cependant l'orage ſe diſſipa ; l'air en devint plus pur, le ciel plus ſerein ; & je ſerois allé chercher Dorval ſous les chênes, mais je penſai que la terre y ſeroit trop fraîche, & l'herbe trop molle. Si la pluie n'avoit pas duré, elle avoit été forte. Je me rendis chez lui. Il m'attendoit ; car il avoit

pensé, de son côté, que je n'irois point au rendez-vous de la veille ; & ce fut dans son jardin, sur les bords sablés d'un large canal, où il avoit coutume de se promener, qu'il acheva de me développer ses idées. Après quelques discours généraux sur les actions de la vie, & sur l'imitation qu'on en fait au théâtre, il me dit :

On distingue dans tout objet moral, un milieu & deux extrêmes. Il semble donc que toute action dramatique étant un objet moral, il devroit y avoir un genre moyen & deux genres extrêmes. Nous avons ceux-ci ; c'est la comédie & la tragédie. Mais l'homme n'est pas toujours dans la douleur ou dans la joie. Il y a donc un point qui sépare la distance du genre comique au genre tragique.

Térence a composé une piece dont voici le sujet. Un jeune homme se marie. A peine est-il marié, que des affaires l'appellent au loin. Il est absent. Il revient. Il croit appercevoir dans sa femme des preuves certaines d'infidélité : il en est au désespoir : il veut la renvoyer à ses parens. Qu'on juge de l'état du pere, de la mere & de la fille. Il y a cependant un Dave, personnnage plaisant

par lui-même. Qu'en fait le Poëte ? Il l'éloigne de la ſcene pendant les quatre premiers actes, & il ne le rappelle que pour égayer un peu ſon dénouement.

Je demande en quel genre eſt cette piece ? Dans le genre comique ? Il n'y a pas le mot pour rire. Dans le genre tragique ? La terreur, la commiſération & les autres grandes paſſions, n'y ſont point excitées. Cependant il y a de l'intérêt ; il y en aura, ſans ridicule qui faſſe rire, ſans danger qui faſſe frémir, dans toute compoſition dramatique où le ſujet ſera important, où le Poëte prendra le ton que nous avons dans les affaires ſérieuſes, & où l'action s'avancera par la perplexité & par les embarras. Or il me ſemble que ces actions étant les plus communes de la vie, le genre qui les aura pour objet doit être le plus utile & le plus étendu. J'appellerai ce genre, *le genre ſérieux.*

Ce genre établi, il n'y aura point de conditions dans la ſociété, point d'actions importantes dans la vie, qu'on ne puiſſe rapporter à quelque partie du ſyſtême dramatique.

Voulez-vous donner à ce ſyſtême toute

l'étendue possible, y comprendre la vérité & les chimeres, le monde imaginaire & le monde réel : ajoutez le burlesque au-dessous du genre comique, & le merveilleux au-dessus du genre tragique.

« Je vous entends. *Le burlesque ..... Le » genre comique .... Le genre sérieux .... Le » genre tragique .... Le merveilleux* ».

Une piece ne se renferme jamais à la rigueur dans un genre. Il n'y a point d'ouvrage dans les genres tragique ou comique, où l'on ne trouvât des morceaux qui ne seroient point déplacés dans le genre sérieux ; & il y en aura réciproquement dans celui-ci qui porteront l'empreinte de l'un & l'autre genre.

C'est l'avantage du genre sérieux, que, placé entre les deux autres, il a des ressources, soit qu'il s'éleve, soit qu'il descende. Il n'en est pas ainsi du genre comique & du genre tragique. Toutes les nuances du comique sont comprises entre ce genre même & le genre sérieux ; & toutes celles du tragique, entre le genre sérieux & la tragédie. Le burlesque & le merveilleux sont également hors de la nature ; on n'en peut

rien emprunter qui ne gâte. Les Peintres & les Poëtes ont le droit de tout oser ; mais ce droit ne s'étend pas jusqu'à la licence de fondre des especes différentes dans un même individu. Pour un homme de goût, il y a la même absurdité dans Castor élevé au rang des Dieux, & dans le Bourgeois Gentilhomme fait Mamamouchi.

Le genre comique & le genre tragique, sont les bornes réelles de la composition dramatique. Mais s'il est impossible au genre comique d'appeller à son aide le burlesque, sans se dégrader ; au genre tragique d'empiéter sur le genre merveilleux, sans perdre de sa vérité ; il s'ensuit que, placés dans les extrémités, ces genres sont les plus frappans & les plus difficiles.

C'est dans le genre sérieux que doit s'exercer d'abord tout homme de Lettres qui se sent du talent pour la scene. On apprend à un jeune éleve qu'on destine à la peinture, à dessiner le nud. Quand cette partie fondamentale de l'art lui est familiere, il peut choisir un sujet ; qu'il le prenne ou dans les conditions communes, ou dans un rang élevé ; qu'il drape ses figures à son gré,

mais qu'on reſſente toujours le nud ſous la draperie ; que celui qui aura fait une longue étude de l'homme dans l'exercice du genre ſérieux, chauſſe, ſelon ſon génie, le cothurne ou le ſoc ; qu'il jette ſur les épaules de ſon perſonnage un manteau royal ou une robe de palais ; mais que l'homme ne diſparoiſſe jamais ſous le vêtement.

Si le genre ſérieux eſt le plus facile de tous ; c'eſt en revanche le moins ſujet aux viciſſitudes des temps & des lieux. Portez le nud en quelque lieu de la terre qu'il vous plaira, il fixera l'attention, s'il eſt bien deſſiné. Si vous excellez dans le genre ſérieux, vous plairez dans tous les temps, & chez tous les peuples. Les petites nuances qu'il empruntera d'un genre collatéral ſeront trop foibles pour le déguiſer : ce ſont des bouts de draperie qui ne couvrent que quelques endroits, & qui laiſſent les grandes parties nues.

Vous voyez que la tragi-comédie ne peut être qu'un mauvais genre, parce qu'on y confond deux genres éloignés & ſéparés par une barriere naturelle ; on n'y paſſe point par des nuances imperceptibles ; on tombe à

chaque pas dans les contrastes, & l'unité disparoît.

Vous voyez que cette espece de drame où les traits les plus plaisans du genre comique sont placés à côté des traits les plus touchans du genre sérieux, & où l'on saute alternativement d'un genre à un autre, ne sera pas sans défaut aux yeux d'un critique sévere.

Mais voulez-vous être convaincu du danger qu'il y a à franchir la barriere que la nature a mise entre les genres : portez les choses à l'excès ; rapprochez deux genres fort éloignés, tels que la tragédie & le burlesque, & vous verrez alternativement un grave Sénateur jouer aux pieds d'une courtisanne le rôle du débauché le plus vil, & des factieux méditer la ruine d'une république (*).

La farce, la parade & la parodie ne sont pas des genres, mais des especes de comique ou de burlesque qui ont un objet particulier.

(*) Voyez la *Venise préservée* d'Otway ; le *Hamlet* de Shakespear, & la plupart des pieces du théâtre Anglois.

On

On a donné cent fois la poétique du genre comique & du genre tragique. Le genre sérieux a la sienne ; & cette poétique seroit aussi fort étendue ; mais je ne vous en dirai que ce qui s'est offert à mon esprit, tandis que je travaillois à ma piece.

Puisque ce genre est privé de la vigueur de coloris des genres extrêmes entre lesquels il est placé, il ne faut rien négliger de ce qui peut lui donner de la force.

Que le sujet en soit important, & l'intrigue simple, domestique & voisine de la vie réelle.

Je n'y veux point de valets. Les honnêtes gens ne les admettent point à la connoissance de leurs affaires ; & si les scenes se passent toutes entre les maîtres, elles n'en seront que plus intéressantes. Si un valet parle sur la scene, comme dans la société, il est maussade ; s'il parle autrement, il est faux.

Les nuances empruntées du genre comique sont-elles trop fortes : l'ouvrage fera rire & pleurer ; & il n'y aura plus ni unité d'intérêt, ni unité de coloris.

Le genre sérieux comporte les monologues. D'où je conclus qu'il penche plutôt

vers la tragédie, que vers la comédie : genre dans lequel ils sont rares & courts.

Il seroit dangereux d'emprunter dans une même composition des nuances du genre comique & du genre tragique. Connoissez bien la pente de votre sujet & de vos caracteres, & suivez-la.

Que votre morale soit générale & forte.

Point de personnages épisodiques ; ou si l'intrigue en exige un, qu'il ait un caractere singulier qui le releve.

Il faut s'occuper fortement de la pantomime ; laisser-là ces coups de théâtre, dont l'effet est momentané, & trouver des tableaux. Plus on voit un beau tableau, plus il plaît.

Le mouvement nuit presque toujours à la dignité. Ainsi, que votre principal personnage soit rarement le machiniste de votre piece.

Et sur-tout ressouvenez-vous qu'il n'y a point de principe général. Je n'en connois aucun de ceux que je viens d'indiquer qu'un homme de génie ne puisse enfreindre avec succès.

« Vous avez prévenu mon objection ».

Le genre comique est des especes, & le genre tragique est des individus. Je m'explique. Le héros d'une tragédie est tel ou tel homme. C'est ou Régulus, ou Brutus, ou Caton, & ce n'est point un autre. Le principal personnage d'une comédie doit au contraire représenter un grand nombre d'hommes. Si par hasard on lui donnoit une physionomie si particuliere, qu'il n'y eût dans la société qu'un seul individu qui lui ressemblât, la comédie retourneroit à son enfance, & dégénéreroit en satire.

Térence me paroît être tombé une fois dans ce défaut. Son *Héautontimorumenos* est un pere affligé du parti violent auquel il a porté son fils par un excès de sévérité dont il se punit lui-même, en se couvrant de lambeaux, se nourrissant durement, fuyant la société, chassant ses domestiques, & se condamnant à cultiver la terre de ses propres mains. On peut dire que ce pere-là n'est pas dans la nature. Une grande ville fourniroit à peine dans un siecle d'exemple d'une affliction aussi bizarre.

« Horace, qui avoit le goût d'une délicatesse singuliere, me paroît avoir apperçu

» ce défaut, & l'avoir critiqué d'une façon
» bien légere ».

Je ne me rappelle pas l'endroit.

« C'est dans la satire premiere, ou deu-
» xieme du premier livre, où il se propose
» de montrer que, pour exciter un excès,
» les fous se précipitent dans l'excès opposé.
» Fufidius, dit-il, craint de passer pour dis-
» sipateur. Savez-vous ce qu'il fait? Il prête
» à cinq pour cent par mois, & se paye d'a-
» vance. Plus un homme est obéré, plus il
» exige. Il sait par cœur les noms de tous
» les enfans de famille qui commencent à
» aller dans le monde, & qui ont des peres
» durs. Mais vous croiriez peut-être que cet
» homme dépense à proportion de son reve-
» nu. Erreur. Il est son plus cruel ennemi;
» & ce pere de la comédie, qui se punit
» de l'évasion de son fils, ne se tourmente
» pas plus méchamment. *Non se pejùs cru-*
» *ciaverit* ».

Oui. Rien n'est plus dans le caractere de cet Auteur, que d'avoir attaché deux sens à ce *méchamment*, dont l'un tombe sur Térence, & l'autre sur Fufidius.

Dans le genre sérieux, les caracteres seront

ſouvent auſſi généraux que dans le genre comique ; mais ils ſeront toujours moins individuels que dans le genre tragique.

On dit quelquefois : il eſt arrivé une aventure fort plaiſante à la cour, un événement fort tragique à la ville. D'où il s'enſuit que la comédie & la tragédie ſont de tous les états ; avec cette différence, que la douleur & les larmes ſont encore plus ſouvent ſous les toits des ſujets, que l'enjouement & la gaieté dans les palais des rois. C'eſt moins le ſujet qui rend une piece comique, ſérieuſe ou tragique, que le ton, les paſſions, les caracteres & l'intérêt. Les effets de l'amour, de la jalouſie, du jeu, du déréglement, de l'ambition, de la haine, de l'envie peuvent faire rire, réfléchir ou trembler. Un jaloux qui prend des meſures pour s'aſſurer de ſon déshonneur, eſt ridicule ; un homme d'honneur qui le ſoupçonne & qui aime, en eſt affligé ; un furieux qui le ſait, peut commettre un crime. Un joueur portera chez un uſurier le portrait d'une maîtreſſe ; un autre joueur embarraſſera ſa fortune, la renverſera, plongera une femme & des enfans dans la miſere, & tombera dans le

désespoir. Que vous dirai-je de plus? La piece dont nous nous sommes entretenus a presque été faite dans les trois genres.

« Comment »!

Oui.

« La chose est singuliere »!

Clairville est d'un caractere honnête, mais impétueux & léger. Au comble de ses vœux, possesseur tranquille de Rosalie, il oublia ses peines passées; il ne vit plus dans notre histoire qu'une aventure commune; il en fit des plaisanteries; il alla même jusqu'à parodier le troisieme acte de la piece. Son ouvrage étoit excellent: il avoit exposé mes embarras sous un jour tout-à-fait comique. J'en ris; mais je fus secrettement offensé du ridicule que Clairville jetoit sur une des actions les plus importantes de notre vie; car enfin il y eut un moment qui pouvoit lui coûter, à lui, sa fortune & sa maîtresse; à Rosalie, l'innocence & la droiture de son cœur; à Constance, le repos; à moi la probité, & peut-être la vie. Je me vengeai de Clairville, en mettant en tragédie les trois derniers actes de la piece; & je puis vous assurer que

je le fis pleurer plus long-temps qu'il ne m'avoit fait rire.

« Et pourroit-on voir ces morceaux » ?

Non. Ce n'eſt point un refus. Mais Clairville a brûlé ſon acte, & il ne me reſte que le canevas des miens.

« Et ce canevas » ?

Vous l'allez voir, ſi vous me le demandez. Mais faites-y réflexion. Vous avez l'ame ſenſible ? vous m'aimez ; & cette lecture pourra vous laiſſer des impreſſions dont vous aurez de la peine à vous diſtraire.

« Donnez le canevas tragique ; Dorval, » donnez ».

Dorval tira de ſa poche quelques feuilles volantes qu'il me tendit en détournant la tête, comme s'il eût craint d'y jeter les yeux, & voici ce qu'elles contenoient.

Roſalie, inſtruite au troiſieme acte du mariage de Dorval & de Conſtance, & perſuadée que ce Dorval eſt un ami perfide, un homme ſans foi, prend un parti violent : c'eſt de tout révéler. Elle voit Dorval, elle le traite avec le dernier mépris.

Dorval. Je ne ſuis point un ami perfide ;

un homme ſans foi : je ſuis Dorval ; je ſuis un malheureux.

Roſalie. Dis un miſérable.... Ne m'a-t-il pas laiſſé croire qu'il m'aimoit ?

Dorval. Je vous aimois, & je vous aime encore.

Roſalie. Il m'aimoit ! Il m'aime ! Il épouſe Conſtance ! Il en a donné ſa parole à ſon frere ; & cette union ſe conſomme aujourd'hui !.... Allez, eſprit pervers ; éloignez-vous. Permettez à l'innocence d'habiter un ſéjour d'où vous l'avez bannie ; la paix & la vertu rentreront ici, quand vous en ſortirez. Fuyez. La honte & les remords, qui ne manquent jamais d'atteindre le méchant, vous attendent à cette porte.

Dorval. On m'accable ! On me chaſſe ! Je ſuis un ſcélérat ! O vertu ! Voilà donc ta derniere récompenſe !

Roſalie. Il s'étoit promis ſans doute que je me tairois.... Non, non.... tout ſe ſaura.... Conſtance aura pitié de mon inexpérience, de ma jeuneſſe.... elle trouvera mon excuſe & mon pardon dans ſon cœur.... O Clairville ! combien il faudra que je t'aime, pour expier mon injuſtice & réparer les maux que

je t'ai faits !.... Mais le moment approche où le méchant ſera connu.

Dorval. Jeune imprudente, arrêtez ; ou vous allez devenir coupable du ſeul crime que j'aurai jamais commis, ſi c'en eſt un que de jeter loin de ſoi un fardeau qu'on ne peut plus porter.... Encore un mot, & je croirai que la vertu n'eſt qu'un fantôme vain ; que la vie n'eſt qu'un préſent fatal du ſort ; que le bonheur n'eſt nulle part ; que le repos eſt ſous la tombe ; & j'aurai vécu.

Roſalie s'eſt éloignée : elle ne l'entend plus. Dorval ſe voit mépriſé de la ſeule femme qu'il aime & qu'il ait jamais aimée ; expoſé à la haine de Conſtance, à l'indignation de Clairville, ſur le point de perdre les ſeuls êtres qui l'attachoient au monde, & de retomber dans la ſolitude de l'univers.... Où ira-t-il ?.... à qui s'adreſſera-t-il ?.... qui aimera-t-il ?.... de qui ſera-t-il aimé ?.... Le déſeſpoir s'empare de ſon ame ; il ſent le dégoût de la vie ; il incline vers la mort. C'eſt le ſujet d'un monologue qui finit le troiſieme acte. Dès la fin de cet acte, il ne parle plus à ſes domeſtiques : il leur commande de la main, & ils obéiſſent.

Rosalie exécute son projet au commencement du quatrieme. Quelle est la surprise de Constance & de son frere! Ils n'osent voir Dorval, ni Dorval aucun d'eux. Ils s'évitent tous. Ils se fuient; & Dorval se trouve tout-à-coup, & naturellement, dans cet abandon qu'il redoutoit. Son destin s'accomplit. Il s'en apperçoit; & le voilà résolu d'aller à la mort qui l'entraîne. Charles, son valet, est le seul être dans l'univers qui lui demeure. Charles démêle la funeste pensée de son maître; il répand sa terreur dans toute la maison; il court à Clairville, à Constance, à Rosalie. Il parle. Ils sont consternés. A l'instant, les intérêts particuliers disparoissent. On cherche à se rapprocher de Dorval, mais il est trop tard. Dorval n'aime plus, ne hait plus personne, ne parle plus, ne voit plus, n'entend plus. Son ame, comme abrutie, n'est capable d'aucun sentiment. Il lutte un peu contre cet état ténébreux; mais c'est foiblement, par élans courts, sans force & sans effet. Le voilà tel qu'il est au commencement du cinquieme acte.

Cet acte s'ouvre par Dorval seul, qui se promene sur la scene, sans rien dire. On

voit dans son vêtement, son geste, son silence, le projet de quitter la vie. Clairville entre, il le conjure de vivre; il se jette à ses genoux; il les embrasse; il le presse par les raisons les plus honnêtes & les plus tendres d'accepter Rosalie; il n'en est que plus cruel. Cette scene avance le sort de Dorval. Clairville n'en arrache que quelques monosyllabes : le reste de l'action de Dorval est muette.

Constance arrive, elle joint ses efforts à ceux de son frere : elle dit à Dorval ce qu'elle pense de plus pathétique sur la résignation aux événemens; sur la puissance de l'Être suprême, puissance à laquelle c'est un crime de se soustraire; sur les offres de Clairville, &c.... Pendant que Constance parle elle a un des bras de Dorval entre les siens; & son ami le tient embrassé par le milieu du corps, comme s'il craignoit qu'il ne lui échappât. Mais Dorval, tout en lui-même, ne sent point son ami qui le tient embrassé, n'entend point Constance qui lui parle. Seulement il se renverse quelquefois sur eux pour pleurer; mais les larmes se refusent. Alors il se retire; il pousse des soupirs profonds;

il fait quelques geſtes lents & terribles ; on voit ſur ſes levres des mouvemens d'un ris paſſager plus effrayans que ſes ſoupirs & ſes geſtes.

Roſalie vient : Conſtance & Clairville ſe retirent. Cette ſcene eſt celle de la timidité, de la naïveté, des larmes, de la douleur & du repentir. Roſalie voit tout le mal qu'elle a fait ; elle en eſt déſolée. Preſſée entre l'amour qu'elle reſſent, l'intérêt qu'elle prend à Dorval, le reſpect qu'elle doit à Conſtance, & les ſentimens qu'elle ne peut refuſer à Clairville ; combien elle dit de choſes touchantes ! Dorval paroît d'abord ni ne la voir, ni ne l'écouter. Roſalie pouſſe des cris, lui prend les mains, l'arrête, & il vient un moment où Dorval fixe ſur elle des yeux égarés : ſes regards ſont ceux d'un homme qui ſortiroit d'un ſommeil léthargique. Cet effort le briſe ; il tombe dans un fauteuil comme un homme frappé : Roſalie ſe retire en pouſſant des ſanglots, ſe déſolant, s'arrachant les cheveux.

Dorval reſte un moment dans cet état de mort ; Charles eſt debout devant lui, ſans rien dire.... ſes yeux ſont à demi-fermés ;

ses longs cheveux pendent sur le derriere du fauteuil ; il a la bouche entr'ouverte, la respiration haute, & la poitrine haletante. Cette agonie passe peu-à-peu ; il en revient par un soupir long & douloureux, par une voix plaintive. Il s'appuie la tête sur ses mains, & les coudes sur ses genoux ; il se leve avec peine ; il erre à pas lents ; il rencontre Charles ; il le prend par les bras, le regarde un moment, tire sa bourse & sa montre, les lui donne avec un papier cacheté sans adresse, & lui fait signe de sortir. Charles se jette à ses pieds, & se colle le visage contre terre. Dorval l'y laisse, & continue d'errer. En errant, ses pieds rencontrent Charles étendu par terre. Il se détourne.... Alors Charles se leve subitement, laisse la bourse & la montre à terre, & court appeller du secours.

Dorval le suit lentement..... Il s'appuie sans dessein contre la porte.... il y voit un verrouil.... il le regarde.... le ferme.... tire son épée.... en appuie le pommeau contre la terre.... en dirige la pointe vers sa poitrine.... se penche le corps sur le côté..... leve les yeux au Ciel.... les ramene sur lui....

demeure ainſi quelque temps.... pouſſe un profond ſoupir, & ſe laiſſe tomber.

Charles arrive; il trouve la porte fermée; il appelle; on vient; on force la porte; on trouve Dorval baigné dans ſon ſang & mort. Charles rentre en pouſſant des cris: les autres domeſtiques reſtent autour du cadavre. Conſtance arrive; frappée de ce ſpectacle, elle crie, elle court égarée ſur la ſcene, ſans trop ſavoir ce qu'elle dit, ce qu'elle fait, où elle va. On enleve le cadavre de Dorval. Cependant Conſtance tournée vers le lieu de la ſcene ſanglante, eſt immobile dans un fauteuil, le viſage couvert de ſes mains.

Arrivent Clairville & Roſalie. Ils trouvent Conſtance dans cette ſituation; ils l'interrogent; elle ſe taît: ils l'interrogent encore; pour toute réponſe, elle découvre ſon viſage, détourne la tête & leur montre de la main l'endroit teint du ſang de Dorval.

Alors ce ne ſont plus que des cris, des pleurs, du ſilence & des cris.

Charles donne à Conſtance le paquet cacheté: c'eſt la vie & les dernieres volontés de Dorval. Mais à peine en a-t-elle lu les premieres lignes, que Clairville ſort comme

un furieux ; Constance le suit. Justine & les domestiques emportent Rosalie, qui se trouve mal, & la piece finit.

« Ah ! m'écriai-je, ou je n'y entends rien, » ou voilà de la tragédie ! A la vérité, ce » n'est plus l'épreuve de la vertu ; c'est son » désespoir. Peut-être y auroit-il du danger » à montrer l'homme de bien réduit à cette » extrémité funeste ; mais on n'en sent pas » moins la force de la pantomime seule, & » de la pantomime réunie au discours. Voilà » les beautés que nous perdons faute de » scene & faute de hardiesse, en imitant ser- » vilement nos prédécesseurs, & laissant la » nature & la vérité ..... Mais Dorval ne » parle point ..... Mais peut-il y avoir de » discours qui frappent autant que son action » & son silence ..... Qu'on lui fasse dire » quelques mots par intervalles ; cela se » peut. Mais il ne faut pas oublier qu'il est » rare que celui qui parle beaucoup se tue.

Je me levai. J'allai trouver Dorval. Il erroit parmi les arbres, & il me paroissoit absorbé dans ses pensées. Je crus qu'il étoit à propos de garder son papier, & il ne me le redemanda pas.

es convaincu, me dit-il, que ce
tragédie, & qu'il y ait entre la
la comédie un genre intermé-
donc deux branches du genre
qui ſont encore incultes, & qui
que des hommes. Faites des
ns le genre ſérieux. Faites des
meſtiques, & ſoyez sûr qu'il y
udiſſemens & une immortalité
nt réſervés. Sur-tout négligez
théâtre; cherchez des tableaux;
vous de la vie réelle; & ayez
ſpace qui permette l'exercice de
e dans toute ſon étendue.....
n'y a plus de grandes paſſions
émouvoir; qu'il eſt impoſſible
les ſentimens élevés d'une ma-
& frappante. Cela peut être
édie, telle que les Grecs, les
s François, les Italiens, les An-
s les peuples de la terre l'ont
Mais la tragédie domeſtique aura
tion, un autre ton, & un ſublime
propre. Je le ſens, ce ſublime;
ces mots d'un pere qui diſoit à
le nourriſſoit dans ſa vieilleſſe;

Mon fils, n
la vie, & l
Un autre per
vers la vérité.
que vous ne voul
par ces pieds que je
quand vous étiez au
« *Mais* cette trag
» t-elle » ?

Je vous le demande
de tous. C'*eſt le table*
vous environnent. Quo
pas l'effet *que produir*
ſcene réelle, des habits
proportionnés *aux action*
ples, des dangers dont *il*
vous n'*ayez tremblé* pour
amis, pour vous-même*?*
de fortune, *la* crainte de
ſuites de la miſere, *une pa*
l'homme à ſa ruine, de ſa
poir, du déſeſpoir *à une mo*
ſont pas des événemens *ra*
croyez qu'ils *ne vous affecter*
tant que la mort fabuleuſe d'un
ſacrifice d'un *enfant* aux autel

Mon fils, nous sommes quittes. Je t'ai donné la vie, & tu me l'as rendue; & dans ceux-ci d'un autre pere qui disoit au sien : *Dites toujours la vérité. Ne promettez rien à personne, que vous ne vouliez tenir. Je vous en conjure par ces pieds que je réchauffois dans mes mains, quand vous étiez au berceau.*

« Mais cette tragédie nous intéressera-» t-elle » ?

Je vous le demande. Elle est plus voisine de nous. C'est le tableau des malheurs qui nous environnent. Quoi! vous ne concevez pas l'effet que produiroient sur vous une scene réelle, des habits vrais, des discours proportionnés aux actions, des actions simples, des dangers dont il est impossible que vous n'ayez tremblé pour vos parens, vos amis, pour vous-même ? Un renversement de fortune, la crainte de l'ignominie, les suites de la misere, une passion qui conduit l'homme à sa ruine, de sa ruine au désespoir, du désespoir à une mort violente, ne sont pas des événemens rares ; & vous croyez qu'ils ne vous affecteroient pas autant que la mort fabuleuse d'un tyran, ou le sacrifice d'un enfant aux autels des Dieux

d'Athenes ou de Rome!... Mais vous êtes distrait.... Vous rêvez.... Vous ne m'écoutez pas....

« Votre ébauche tragique m'obsede....
» Je vous vois errer sur la scene.... détour-
» ner vos pieds de votre valet prosterné....
» fermer le verrouil... tirer votre épée...
» L'idée de cette pantomime me fait fré-
» mir.... Je ne crois pas qu'on en soutînt
» le spectacle; & toute cette action est peut-
» être de celles qu'il faut mettre en récit.
» Voyez ».

Je crois qu'il ne faut ni réciter, ni montrer au spectateur un fait sans vraisemblance; & qu'entre les actions vraisemblables, il est facile de distinguer celles qu'il faut exposer aux yeux, & renvoyer derriere la scene. Il faut que j'applique mes idées à la tragédie connue; je ne peux tirer mes exemples d'un genre qui n'existe pas encore parmi nous.

Lorsqu'une action est simple, je crois qu'il faut plutôt la représenter, que la réciter. La vue de Mahomet tenant un poignard levé sur le sein d'Irene, incertain entre l'ambition qui le presse d'enfoncer, & la passion qui retient son bras, est un tableau frappant. La

commisération qui nous substitue toujours à la place du malheureux, & jamais du méchant, agitera mon ame ; ce ne sera pas sur le sein d'Irene, c'est sur le mien que je verrai le poignard suspendu & vacillant.... Cette action est trop simple, pour être mal imitée. Mais si l'action se complique, si les incidens se multiplient, il s'en rencontrera facilement quelques-unes qui me rappelleront que je suis dans un parterre, que tous ces personnages sont des comédiens, & que ce n'est point un fait qui se passe. Le récit, au contraire, me transportera au-delà de la scene ; j'en suivrai toutes les circonstances ; mon imagination les réalisera comme je les ai vues dans la nature. Rien ne se démentira. Le Poëte aura dit :

> Entre les deux partis Chalcas s'est avancé,
> L'air farouche, l'air sombre, & le poil hérissé,
> Terrible, & plein du Dieu qui l'agitoit sans doute.....

Ou,

> ... Les ronces dégouttantes
> Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes....

Où est l'acteur qui me montrera Chalcas tel qu'il est dans ce vers ? Grandval s'avan-

cera d'un pas noble & fier entre les deux partis ; il aura l'air sombre, peut-être même l'œil farouche ; je reconnoîtrai à son action, à son geste, la présence intérieure d'un démon qui le tourmente. Mais quelque terrible qu'il soit, ses cheveux ne se hérisseront point sur sa tête : l'imitation dramatique ne va pas jusques-là.

Il en sera de même de la plupart des autres images qui animent ce récit. L'air obscurci de traits ; une armée en tumulte ; la terre arrosée de sang ; une jeune Princesse le poignard enfoncé dans le sein ; les vents déchaînés ; le tonnerre retentissant au haut des airs ; le ciel allumé d'éclairs ; la mer qui écume & mugit : le Poëte a peint toutes ces choses ; l'imitation les voit ; l'art ne les imite point.

Mais il y a plus : un goût dominant de l'ordre, dont je vous ai déjà entretenu, nous contraint à mettre de la proportion entre les êtres. Si quelque circonstance nous est donnée au-dessus de la nature commune, elle agrandit le reste dans notre pensée. Le poëte n'a rien dit de la stature de Chalcas ; mais je la vois ; je la proportionne à son action,

L'exagération intellectuelle s'échappe de là, & se répand sur tout ce qui approche de cet objet. La scene réelle eût été petite, foible, mesquine, fausse ou manquée ; elle devient grande, forte, vraie, & même énorme dans le récit. Au théâtre, elle eût été fort au-dessous de la nature : je l'imagine un peu au-delà. C'est ainsi que, dans l'épopée, les hommes poétiques deviennent un peu plus grands que les hommes vrais.

Voilà les principes ; appliquez-les vous-même à l'action de mon esquisse. L'action n'est-elle pas simple ?

« Elle l'est ».

Y a-t-il quelque circonstance qu'on n'en puisse imiter sur la scene ?

« Aucune ».

L'effet en sera-t-il terrible ?

« Que trop, peut-être. Qui sait si nous » irions chercher au théâtre des impressions » aussi fortes ? On veut être attendri, tou» ché, effrayé ; mais jusqu'à un certain » point ».

Pour juger sainement, expliquons-nous. Quel est l'objet d'une composition dramatique ?

« C'eſt, je crois, d'inſpirer aux hommes » l'amour de la vertu, l'horreur du vice »....

Ainſi, dire qu'il ne faut les émouvoir que juſqu'à un certain point, c'eſt prétendre qu'il ne faut pas qu'ils ſortent d'un ſpectacle trop épris de la vertu, trop éloignés du vice. Il n'y auroit point de poétique pour un peuple qui ſeroit auſſi puſillanime. Que ſeroit-ce que le goût? & que l'art deviendroit-il, ſi l'on ſe refuſoit à ſon énergie, & ſi l'on poſoit des barrieres arbitraires à ſes effets?

« Il me reſteroit encore quelques queſtions » à vous faire ſur la nature du tragique do» meſtique & bourgeois, comme vous l'ap» pellez; mais j'entrevois vos réponſes. Si » je vous demandois pourquoi, dans l'exem» ple que vous m'en avez donné, il n'y a » point de ſcenes alternativement muettes » & parlées: vous me répondriez ſans doute » que tous les ſujets ne comportent pas ce » genre de beautés »?

Cela eſt vrai.

« Mais quels ſeront les ſujets de ce comi» que ſérieux, que vous regardez comme » une branche nouvelle du genre dramati-

» que? Il n'y a, dans la nature humaine, » qu'une douzaine, tout au plus, de carac- » teres vraiment comiques, & marqués de » grands traits ».

Je le penſe.

« Les petites différences qui ſe remarquent » dans les caracteres des hommes, ne peu- » vent être maniées auſſi heureuſement que » les caracteres tranchés ».

Je le penſe. Mais ſavez-vous ce qui s'enſuit de là?.... Que ce ne ſont plus, à proprement parler, les caracteres qu'il faut mettre ſur la ſcene, mais les conditions. Juſqu'à préſent, dans la comédie, le caractere a été l'objet principal, & la condition n'a été que l'acceſſoire: il faut que la condition devienne aujourd'hui l'objet principal, & que le caractere ne ſoit que l'acceſſoire. C'eſt du caractere qu'on tiroit toute l'intrigue. On cherchoit en général les circonſtances qui le faiſoient ſortir, & l'on enchaînoit ces circonſtances: c'eſt la condition, ſes devoirs, ſes avantages, ſes embarras qui doivent ſervir de baſe à l'ouvrage. Il me ſemble que cette ſource eſt plus féconde, plus étendue & plus utile que celle des caracteres. Pour peu

que le caractere fût chargé, un spectateur pourroit se dire à lui-même, ce n'est pas moi; mais il ne peut se cacher que l'état qu'on joue devant lui ne soit le sien; il ne peut méconnoître ses devoirs : il faut absolument qu'il s'applique ce qu'il entend.

« Il me semble qu'on a déjà traité plu- » sieurs de ces sujets ».

Cela n'est pas. Ne vous y trompez point.

« N'avons-nous pas des financiers, dans » nos pieces » ?

Sans doute, il y en a; mais le Financier n'est pas fait.

« On auroit de la peine à en citer une sans » un pere de famille ».

J'en conviens, mais le pere de famille n'est pas fait. En un mot, je vous demanderai si les devoirs des conditions, leurs avantages, leurs inconvéniens, leurs dangers ont été mis sur la scene? Si c'est la base de l'intrigue & de la morale de nos pieces? Ensuite, si ces devoirs, ces avantages, ces inconvéniens, ces dangers ne nous montrent pas tous les jours les hommes dans des situations très-embarrassantes?

« Ainsi vous voudriez qu'on jouât l'hom- » me

» me de lettres, le philosophe, le commer-
» çant, le juge, l'avocat, le politique, le
» citoyen, le magistrat, le financier, le
» grand seigneur, l'intendant.

Ajoutez à cela toutes les relations, le pere de famille, l'époux, la sœur, les freres. Le pere de famille! Quel sujet dans un siecle tel que le nôtre, où il ne paroît pas qu'on ait la moindre idée de ce que c'est qu'un pere de famille!

Songez qu'il se forme tous les jours des conditions nouvelles. Songez que rien, peut-être, ne nous est moins connu que les conditions, & ne doit nous intéresser davantage. Nous avons chacun notre état dans la société, mais nous avons affaire à des hommes de tous les états.

Les conditions! Combien de détails importans, d'actions publiques & domestiques, de vérités inconnues, de situations nouvelles à tirer de ce fond! Et les conditions n'ont-elles pas entr'elles les mêmes contrastes que les caracteres? & le Poëte ne pourra-t-il pas les opposer?

Mais ces sujets n'appartiennent pas seulement au genre sérieux: ils deviendront co-

miques ou tragiques, selon le génie de l'homme qui s'en saisira.

Telle est encore la vicissitude des ridicules & des vices, que je crois qu'on pourroit faire un Misanthrope nouveau tous les cinquante ans. Et n'en est-il pas ainsi de beaucoup d'autres caracteres ?

» Ces idées ne me déplaisent pas. Me » voilà tout disposé à entendre la premiere » comédie dans le genre sérieux, ou la pre- » miere tragédie bourgeoise qu'on représen- » tera. J'aime qu'on étende la sphere de nos » plaisirs. J'accepte les ressources que vous » nous offrez ; mais laissez-nous encore » celles que nous avons. Je vous avoue » que le genre merveilleux me tient à cœur : » je souffre à le voir confondu avec le genre » burlesque, & chassé du systême de la na- » ture & du genre dramatique. Quinault » mis à côté de Scarron & de Dassouci ! Ah ! » Dorval ; Quinault » !

Personne ne lit Quinault avec plus de plaisir que moi. C'est un Poëte plein de graces, qui est toujours tendre & facile, & souvent élevé. J'espere vous montrer un jour jusqu'où je porte la connoissance & l'es-

time des talens de cet homme unique, & quel parti on auroit pu tirer de ses tragédies, telles qu'elles sont. Mais il s'agit de son genre, que je trouve mauvais. Vous m'abandonnez, je crois, le monde burlesque. Et le monde enchanté, vous est-il mieux connu ? A quoi en comparez-vous les peintures, si elles n'ont aucun modele subsistant dans la nature ?

Le genre burlesque & le genre merveilleux n'ont point de poétique & n'en peuvent avoir. Si l'on hasarde sur la scene lyrique un trait nouveau, c'est une absurdité qui ne se soutient que par des liaisons plus ou moins éloignées avec une absurdité ancienne. Le nom & les talens de l'auteur y font aussi quelque chose. Moliere allume des chandelles tout autour de la tête du Bourgeois Gentilhomme : c'est une extravagance qui n'a pas de bon sens ; on en convient, & l'on en rit. Un autre imagine des hommes qui deviennent petits à mesure qu'ils font des sottises : il y a dans cette fiction une allégorie sensée ; & il est sifflé. Angélique se rend invisible à son amant par le pouvoir d'un anneau qui ne la cache à aucun des

ſpectateurs, & cette machine ridicule ne choque perſonne. Qu'on mette un poignard dans la main d'un méchant qui en frappe ſes ennemis, & qui ne bleſſe que lui-même : c'eſt aſſez le ſort de la méchanceté ; & rien n'eſt plus incertain que le ſuccès de ce poignard merveilleux.

Je ne vois dans toutes ces inventions dramatiques que des contes ſemblables à ceux dont on berce les enfans. Croit-on qu'à force de les embellir, ils prendront aſſez de vraiſemblance pour intéreſſer des hommes ſenſés ? L'héroïne de la barbe bleue eſt au haut d'une tour. Elle entend au pied de cette tour, la voix terrible de ſon tyran. Elle va périr, ſi ſon libérateur ne paroît. Sa ſœur eſt à ſes côtés : ſes regards cherchent au loin ce libérateur. Croit-on que cette ſituation ne ſoit pas auſſi belle qu'aucune du théâtre lyrique ; & que la queſtion, *Ma ſœur, ne voyez-vous rien venir ?* ſoit ſans pathétique ? Pourquoi donc n'attendrit-elle pas un homme ſenſé, comme elle fait pleurer les petits enfans ? C'eſt qu'il y a une barbe bleue qui détruit ſon effet.

« Et vous penſez qu'il n'y a aucun ouvrage

» dans le genre, soit burlesque, soit mer-
» veilleux, où l'on ne rencontre quelques
» poils de cette barbe »?

Je le crois. Mais je n'aime pas votre expression; elle est burlesque, & le burlesque me déplaît par-tout.

« Je vais tâcher de réparer cette faute par
» quelque observation plus grave. Les Dieux
» du théâtre lyrique ne sont-ils pas les mê-
» mes que ceux de l'épopée? Et pourquoi,
» je vous prie, Vénus n'auroit-elle pas aussi
» bonne grace à se désoler sur la scene de la
» mort d'Adonis, qu'à pousser des cris dans
» l'Iliade de l'égratignure qu'elle a reçue de
» la lance de Diomede; ou qu'à soupirer en
» voyant l'endroit de sa belle main blanche,
» où la peau meurtrie commençoit à noircir?
» N'est-ce pas dans le poëme d'Homere un
» tableau charmant, que celui de cette Déesse en pleurs, renversée sur le sein de sa
» mere Dioné? Pourquoi ce tableau plairoit-
» il moins dans une composition lyrique »?

Un plus habile que moi vous répondra que les embellissemens de l'épopée convenables aux Grecs, aux Romains, aux Italiens du quinzieme & du seizieme siecle,

ſont proſcrits parmi les François, & que les Dieux de la Fable, les oracles, les héros invulnérables, les aventures romaneſques, ne ſont plus de ſaiſon.

Et j'ajouterai qu'il y a bien de la différence entre peindre à mon imagination, & mettre en action ſous mes yeux. On fait adopter à mon imagination tout ce qu'on veut; il ne s'agit que de s'en emparer. Il n'en eſt pas ainſi de mes ſens. Rappellez-vous les principes que j'établiſſois tout-à-l'heure ſur les choſes, même vraiſemblables, qu'il convenoit tantôt de montrer, tantôt de dérober au ſpectateur. Les mêmes diſtinctions que je faiſois, s'appliquent plus ſévérement encore au genre merveilleux. En un mot, ſi ce ſyſtême ne peut avoir la vérité qui convient à l'épopée, comment pourroit-il nous intéreſſer ſur la ſcene?

Pour rendre pathétiques les conditions élevées, il faut donner de la force aux ſituations. Il n'y a que ce moyen d'arracher de ces ames froides & contraintes l'accent de la nature, ſans lequel les grands effets ne ſe produiſent point. Cet accent s'affoiblit à

mesure que les conditions s'élevent. Ecoutez Agamemnon.

> Encor si je pouvois, libre dans mon malheur,
> Par des larmes au moins soulager ma douleur !
> Triste destin des Rois, Esclaves que nous sommes,
> Et des rigueurs du sort, & des discours des hommes !
> Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,
> Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

Les Dieux doivent-ils se respecter moins que les Rois? Si Agamemnon, dont on va immoler la fille, craint de manquer à la dignité de son rang, quelle sera la situation qui fera descendre Jupiter du sien?

« Mais la tragédie ancienne est pleine de » Dieux; & c'est Hercule qui dénoue cette » fameuse tragédie de Philoctete, à laquelle » vous prétendez qu'il n'y a pas un mot à » ajouter, ni à retrancher ».

Ceux qui se livrerent les premiers à une étude suivie de la nature humaine, s'attacherent d'abord à distinguer les passions, à les reconnoître, & à les caractériser. Un homme en conçut les idées abstraites, & ce fut un Philosophe. Un autre donna du corps & du mouvement à l'idée, & ce fut un

Poëte. Un troisieme tailla le marbre à cette ressemblance, & ce fut un Statuaire. Un quatrieme fit prosterner le Statuaire au pied de son ouvrage, & ce fut un Prêtre. Les Dieux du paganisme ont été faits à la ressemblance de l'homme. Qu'est-ce que les Dieux d'Homere, d'Eschyle, d'Euripide, & de Sophocle ? Les vices des hommes, leurs vertus, & les grands phénomenes de la nature personifiés. Voilà la véritable théogonie. Voilà le coup d'œil sous lequel il faut voir Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Vénus, les Parques, l'Amour & les Furies.

Lorsqu'un Païen étoit agité de remords ; il pensoit réellement qu'une Furie travailloit au dedans de lui-même, & quel trouble ne devoit-il donc pas éprouver à l'aspect de ce fantôme parcourant la scene, une torche à la main, la tête hérissée de serpens, & présentant aux yeux du coupable des mains teintes de sang ! Mais nous qui connoissons la vanité de toutes ces superstitions ! Nous !

« Eh bien ! il n'y a qu'à substituer nos » Diables aux Euménides ».

Il y a trop peu de foi sur la terre.... Et puis, nos Diables sont d'une figure si gothi-

que.... de si mauvais goût.... Est-il étonnant que ce soit Hercule qui dénoue le Philoctete de Sophocle? Toute l'intrigue de la piece est fondée sur ses fleches; & cet Hercule avoit dans les temples une statue, au pied de laquelle le peuple se prosternoit tous les jours.

Mais savez-vous quelle fut la suite de l'union de la superstition nationale & de la poésie? C'est que le Poëte ne put donner à ses héros des caracteres tranchés. Il eût doublé les êtres. Il auroit montré la même passion sous la forme d'un Dieu & sous celle d'un homme.

Voilà la raison pour laquelle les héros d'Homere sont presque des personnages historiques.

Mais lorsque la Religion Chrétienne eut chassé des esprits la croyance des Dieux du paganisme, & contraint l'artiste à chercher d'autres sources d'illusion, le systême poétique changea; les hommes prirent la place des Dieux, & on leur donna un caractere plus un.

Mais l'unité de caractere un peu rigou-

» reuſement priſe, n'eſt-elle pas une chi-
» mere » ?

Sans doute.

« On abandonna donc la vérité » ?

Point du tout. Rappellez-vous qu'il ne s'agit ſur la ſcene que d'une ſeule action, que d'une circonſtance de la vie, que d'un intervalle très-court, pendant lequel il eſt vraiſemblable qu'un homme a conſervé ſon caractere.

« Et dans l'épopée, qui embraſſe une
» grande partie de la vie, une multitude pro-
» digieuſe d'événemens différens, des ſitua-
» tions de toute eſpece, comment faudra-t-il
» peindre les hommes » ?

Il me ſemble qu'il y a bien de l'avantage à rendre les hommes tels qu'ils ſont. Ce qu'ils devroient être, eſt une choſe trop ſyſtématique & trop vague pour ſervir de baſe à un art d'imitation. Il n'y a rien de ſi rare qu'un homme tout-à-fait méchant, ſi ce n'eſt peut-être un homme tout-à-fait bon. Lorſque Thétis trempa ſon fils dans le Styx, il en ſortit ſemblable à Therſite par le talon : Thétis eſt l'image de la Nature.

Ici Dorval s'arrêta. Puis il reprit. Il n'y a

de beautés durables, que celles qui sont fondées sur des rapports avec les êtres de la nature. Si l'on imaginoit les êtres dans une vicissitude rapide, toute peinture ne représentant qu'un instant qui fuit, toute imitation seroit superflue. Les beautés ont dans les arts le même fondement que les vérités dans la Philosophie. Qu'est-ce que la vérité? La conformité de nos jugemens avec les êtres. Qu'est-ce que la beauté d'imitation? La conformité de l'image avec la chose.

Je crains bien que ni les Poëtes, ni les Musiciens, ni les Décorateurs, ni les Danseurs, n'ayent pas encore une idée véritable de leur théâtre. Si le genre lyrique est mauvais, c'est le plus mauvais de tous les genres; s'il est bon, c'est le meilleur. Mais peut-il être bon, si l'on ne s'y propose pour l'imitation de la nature, & de la nature la plus forte? A quoi bon mettre en poësie, ce qui ne valoit pas la peine d'être conçu? En chant, ce qui ne valoit pas la peine d'être récité? Plus on dépense sur un fonds, plus il importe qu'il soit bon. N'est-ce pas prostituer la philosophie, la poësie, la musique, la peinture, la danse, que de les occuper d'une absurdité à

Chacun de ces arts en particulier a pour but l'imitation de la nature ; & pour employer leur magie réunie, on fait choix d'une fable ! Et l'illusion n'est-elle pas déjà assez éloignée ? Et qu'a de commun avec la métamorphose, ou le sortilege, l'ordre universel des choses, qui doit toujours servir de base à la raison poétique ? Des hommes de génie ont ramené de nos jours la philosophie du monde intelligible dans le monde réel. Ne s'en trouvera-t-il point un qui rende le même service à la poésie lyrique, & qui la fasse descendre, des régions enchantées, sur la terre que nous habitons ?

Alors on ne dira plus d'un poëme lyrique, que c'est un ouvrage choquant ; dans le sujet, qui est hors de la nature ; dans les principaux personnages, qui sont imaginaires ; dans la conduite, qui n'observe souvent ni unité de temps, ni unité de lieu, ni unité d'action ; & où tous les arts d'imitation semblent n'avoir été réunis, que pour affoiblir l'expression des uns par les autres.

Un sage étoit autrefois un philosophe, un poëte, un musicien : ces talens ont dégénéré en se séparant. La sphere de la philo-

ſophie s'eſt reſſerrée ; les idées ont manqué à la poéſie ; la force & l'énergie au chant ; & la ſageſſe, privée de ces organes, ne s'eſt plus fait entendre aux peuples avec le même charme. Un grand Muſicien & un grand Poëte lyrique répareroient tout le mal.

Voilà donc encore une carriere à remplir. Qu'il ſe montre cet homme de génie, qui doit placer la véritable tragédie, la véritable comédie ſur le théâtre lyrique. Qu'il s'écrie, comme le Prophete du peuple Hébreu dans ſon enthouſiaſme ! *Adducite mihi pſaltem* ; qu'on m'amene un muſicien : & il le fera naître.

Le genre lyrique d'un peuple voiſin a des défauts ſans doute ; mais beaucoup moins qu'on ne penſe. Si le chanteur s'aſſujettiſſoit à n'imiter, à la cadence, que l'accent inarticulé de la paſſion dans les airs de ſentiment, ou que les principaux phénomenes de la nature dans les airs qui font tableau, & que le Poëte ſût que ſon ariette doit être la péroraiſon de ſa ſcene, la réforme ſeroit bien avancée.

« Et que deviendroient nos ballets » ?

La danſe ? La danſe attend encore un

homme de génie ; elle eſt mauvaiſe par-tout, parce qu'on ſoupçonne à peine que c'eſt un genre d'imitation. La danſe eſt à la pantomime, comme la poéſie eſt à la proſe, ou plutôt comme la déclamation naturelle eſt au chant ; c'eſt une pantomime meſurée.

Je voudrois bien qu'on me dît ce que ſignifient toutes ces danſes, telles que le menuet, le paſſe-pied, le rigaudon, l'allemande, la ſarabande, où l'on ſuit un chemin tracé ? Cet homme ſe déploie avec une grace infinie. Il ne fait aucun mouvement où je n'apperçoive de la facilité, de la douceur & de la nobleſſe ; mais qu'eſt-ce qu'il imite ? Ce n'eſt pas là ſavoir chanter, c'eſt ſavoir ſolfier.

Une danſe eſt un poëme : ce poëme devroit donc avoir ſa repréſentation ſéparée. C'eſt une imitation par les mouvemens, qui ſuppoſe le concours du Poëte, du Peintre, du Muſicien & du Pantomime. Elle a ſon ſujet. Ce ſujet peut être diſtribué par actes & par ſcenes. La ſcene a ſon récitatif, libre ou obligé, & ſon ariette.

« Je vous avoue que je ne vous entends qu'à moitié, & que je ne vous entendrois

» point du tout, ſans une feuille volante qui » parut il y a quelques années. L'auteur, » mécontent du ballet qui termine le Devin » du Village, en propoſoit un autre; & je » me trompe fort, ou ſes idées ne ſont pas » éloignées des vôtres ».

Cela peut être.

Un exemple acheveroit de m'éclaircir ».

Un exemple? Oui. On peut en imaginer un, & je vais y rêver.

Nous fîmes quelques tours d'allée ſans mot dire. Dorval rêvoit à ſon exemple de la danſe, & moi je repaſſois dans mon eſprit quelques-unes de ſes idées. Voici, à-peu-près, l'exemple qu'il me donna. Il eſt commun, me dit-il; mais j'y appliquerai mes idées auſſi facilement que s'il étoit plus voiſin de la nature & plus piquant.

SUJET.

Un petit payſan & une jeune payſanne reviennent des champs ſur le ſoir. Ils ſe rencontrent dans un boſquet voiſin de leur hameau; & ils ſe propoſent de répéter une danſe qu'ils doivent exécuter enſemble le Dimanche prochain ſous le grand orme.

ACTE PREMIER.

Scene I. Leur premier mouvement eſt d'une ſurpriſe agréable. Ils ſe témoignent cette ſurpriſe par une *pantomime.*

Ils s'approchent. Ils ſe ſaluent. Le petit payſan propoſe à la jeune payſanne de répéter leur leçon. Elle lui répond qu'il eſt tard, qu'elle craint d'être grondée. Il la preſſe. Elle accepte. Ils poſent à terre les inſtrumens de leurs travaux. Voilà un *récitatif.* Les pas marchés & la pantomime non meſurée ſont le récitatif de la danſe. Ils répetent leur danſe. Ils ſe recordent le geſte & les pas ; ils ſe reprennent ; ils recommencent ; ils font mieux ; ils s'approuvent ; ils ſe trompent ; ils ſe dépitent ; c'eſt un récitatif qui peut être coupé d'une *ariette* de dépit ; c'eſt à l'orcheſtre à parler ; c'eſt à lui à rendre les diſcours, à imiter les actions. Le Poëte a dicté à l'orcheſtre ce qu'il doit dire ; le Muſicien l'a écrit ; le Peintre a imaginé les tableaux ; c'eſt au pantomime à former les pas & les geſtes. D'où vous concevez facilement que, ſi la danſe n'eſt pas écrite comme un poëme ; ſi le Poëte a mal fait le diſcours ; s'il n'a pas ſu

trouver des tableaux agréables ; si le danseur ne sait pas jouer ; si l'orchestre ne sait pas parler, tout est perdu.

Scene II. Tandis qu'ils sont occupés à s'instruire, on entend des sons effrayans ; nos enfans en sont troublés ; ils s'arrêtent ; ils écoutent. Le bruit cesse ; ils se rassurent ; ils continuent ; ils sont interrompus & troublés derechef par les mêmes sons. C'est un *récitatif* mêlé d'un peu de *chant.* Il est suivi d'une pantomime de la jeune paysanne qui veut se sauver, & du jeune paysan qui la retient. Il dit ses raisons ; elle ne veut pas l'entendre ; & il se fait entr'eux un *duo* fort vif.

Ce *duo* a été précédé d'un bout de récitatif composé de petits gestes du visage, du corps & des mains de ces enfans, qui se montroient l'endroit d'où le bruit est venu.

La jeune paysanne s'est laissé persuader ; & ils étoient en fort bon train de répéter leur danse, lorsque deux paysans plus âgés, déguisés d'une maniere effrayante & comique, s'avançent à pas lents.

Scene III. Ces paysans déguisés exécutent, au bruit d'une symphonie sourde, toute l'ac-

tion qui peut épouvanter des enfans. Leur approche est un *récitatif*; leur discours, un *duo*. Les enfans s'effrayent; ils tremblent de tous leurs membres: leur effroi augmente à mesure que les spectres approchent. Alors ils font tous leurs efforts pour s'échapper; ils sont retenus, poursuivis; & les paysans déguisés, & les enfans effrayés forment un *quatuor* fort vif, qui finit par l'évasion des enfans.

Scene IV. Alors les spectres ôtent leurs masques; ils se mettent à rire. Ils font toute la pantomime qui convient à des scélérats enchantés du tour qu'ils ont joué; ils s'en félicitent par un *duo*, & ils se retirent.

ACTE SECOND.

Scene I. Le petit paysan & la jeune paysanne avoient laissé sur la scene leur panetiere & leur houlette; ils viennent les reprendre. Le paysan le premier. Il montre d'abord le bout du nez; il fait un pas en avant; il recule; il écoute; il examine; il avance un peu plus; il recule encore. Il s'enhardit peu-à-peu; il va à droite & à gauche; il ne craint plus: ce monologue est un *récitatif obligé*.

Scene II. La jeune payſanne arrive ; mais elle ſe tient éloignée. Le payſan a beau l'inviter, elle ne veut point approcher. Il ſe jette à ſes genoux ; il veut lui baiſer la main. *Et les eſprits?* lui dit-elle. « Ils n'y ſont plus ; » ils n'y ſont plus ». C'eſt encore du *récitatif.* Mais il eſt ſuivi d'un *duo*, dans lequel le petit payſan lui marque ſon déſir de la maniere la plus paſſionnée ; & la jeune payſanne ſe laiſſe engager peu-à-peu à rentrer ſur la ſcene, & à reprendre. Ce *duo* eſt interrompu par des mouvemens de frayeur. Il ne ſe fait point de bruit ; mais ils croient en entendre. Ils s'arrêtent ; ils écoutent ; ils ſe raſſurent, & continuent le *duo.*

Mais pour cette fois-ci, ce n'eſt point une erreur. Les ſons effrayans ont recommencé ; la jeune payſanne a couru à ſa panetiere & à ſa houlette ; le petit payſan en a fait autant.

Ils veulent s'enfuir.

Scene III. Mais ils ſont inveſtis par une foule de fantômes qui leur coupent chemin de tous côtés. Ils ſe meuvent entre ces fantômes ; ils cherchent une échappée ; ils n'en

trouvent point. Et vous concevez bien que c'eſt un *chœur* que cela.

Au moment où leur conſternation eſt la plus grande, les fantômes ôtent leurs maſques, & laiſſent voir au petit payſan & à la jeune payſanne des viſages amis. La naïveté de leur étonnement forme un tableau très-agréable. Ils prennent chacun un maſque ; ils le conſiderent ; ils le comparent au viſage. La jeune payſanne a un maſque hideux d'homme ; le petit payſan, un maſque hideux de femme. Ils mettent ces maſques ; ils ſe regardent ; ils ſe font des mines ; & ce récitatif eſt ſuivi du *chœur* général. Le petit payſan & la petite payſanne ſe font, au travers de ce *chœur*, mille niches enfantines, & la piece finit avec le chœur.

« J'ai entendu parler d'un ſpectacle dans » ce genre, comme de la choſe la plus par- » faite qu'on pût imaginer ».

Vous voulez dire la troupe de Nicolini ?

« Préciſément ».

Je ne l'ai jamais vue. Eh bien ! croyez-vous encore que le ſiecle paſſé n'a plus rien laiſſé à faire à celui-ci ?

La tragédie domestique & bourgeoise à créer.

Le genre sérieux à perfectionner.

Les conditions de l'homme à substituer aux caracteres, peut-être dans tous les genres.

La pantomime à lier étroitement avec l'action dramatique.

La scene à changer, & les tableaux à substituer aux coups de théâtre. Source nouvelle d'invention pour le Poëte, & d'étude pour le Comédien. Car, que sert au Poëte d'imaginer des tableaux, si le Comédien demeure attaché à sa disposition symétrique, & à son action compassée?

La tragédie réelle à introduire sur le théâtre lyrique.

Enfin, la danse à réduire sous la forme d'un véritable poëme, à écrire, & à séparer de tout autre art d'imitation.

« Quelle tragédie voudriez-vous établir » sur la scene lyrique »?

L'ancienne.

« Pourquoi pas la tragédie domestique »?

C'est que la tragédie, & en général toute composition destinée pour la scene lyrique,

doit être mesurée ; & que la tragédie domestique me semble exclure la versification.

« Mais croyez-vous que ce genre fournit » au Musicien toute la ressource convenable » à son art ? Chaque art a ses avantages. Il » semble qu'il en soit d'eux comme des sens. » Les sens ne sont tous qu'un toucher ; tous » les arts, qu'une imitation. Mais chaque » sens touche, & chaque art imite d'une ma- » niere qui lui est propre ».

Il y a en musique deux styles ; l'un simple, & l'autre figuré. Qu'auriez-vous à dire, si je vous montre, sans sortir de mes poëtes dramatiques, des morceaux sur lesquels le Musicien peut déployer, à son choix, toute l'énergie de l'un, ou toute la richesse de l'autre ? Quand je dis *le musicien*, j'entends l'homme qui a le génie de son art ; c'est un autre que celui qui ne sait qu'enfiler des modulations & des notes.

« Dorval, un de ces morceaux, s'il vous » plaît » ?

Très-volontiers. On dit que Lulli même avoit remarqué celui que je vais vous citer. Ce qui prouveroit peut-être qu'il n'a manqué à cet artiste que des poëmes d'un autre

genre, & qu'il se sentoit un génie capable des plus grandes choses.

Clytemnestre, à qui l'on vient d'arracher sa fille pour l'immoler, voit le couteau du sacrificateur levé sur son sein, son sang qui coule, un prêtre qui consulte les Dieux dans son cœur palpitant; troublée de ces images, elle s'écrie:

..... O mere infortunée!
De festons odieux ma fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux par son pere ap-
prêtés.
Chalcas va dans son sang.... Barbares, arrêtez;
C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre.
J'entends gronder la foudre & sens trembler la
terre.
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ses
coups.

Je ne connois ni dans Quinault, ni dans aucun poëte, de vers plus lyriques, ni de situation plus propre à l'imitation musicale. L'état de Clytemnestre doit arracher de ses entrailles le cri de la nature; & le musicien le portera à mes oreilles, dans toutes ses nuances.

S'il compose ce morceau dans le style simple, il se remplira de la douleur, du déses-

poir de Clytemnestre ; il ne commencera à travailler que quand il se sentira pressé par les images terribles qui obsédoient Clytemnestre. Le beau sujet pour un récitatif obligé, que les premiers vers ! Comme on en peut couper les différentes phrases par une ritournelle plaintive !.... *O Ciel !.... O mere infortunée !*.... premier jour pour la ritournelle.... *De festons odieux ma fille couronnée*.... second jour.... *Tend la gorge aux couteaux par son pere apprêtés*.... troisieme jour.... *Par son pere !* quatrieme jour.... *Chalcas va dans son sang*... cinquieme jour... Quels caracteres ne peut-on pas donner à cette symphonie ?.... Il me semble que je l'entends.... Elle me peint la plainte.... la douleur.... l'effroi.... l'horreur..... la fureur....

L'air commence à *Barbares, arrêtez*. Que le Musicien me déclame ce *Barbares*, cet *arrêtez*, en tant de manieres qu'il voudra ; il sera d'une stérilité bien surprenante, si ces mots ne sont pas pour lui une source inépuisable de mélodies....

Vivement. *Barbares ; barbares, arrêtez ; arrêtez.... c'est le pur sang du Dieu qui lance le*

le tonnerre.... c'est le sang.... c'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre.... Ce Dieu vous voit.... vous entend.... vous menace, barbares... arrêtez.... J'entends gronder la foudre... je sens trembler la terre.... arrêtez.... Un Dieu, un Dieu vengeur fait retentir ses coups.... arrêtez, barbares.... Mais rien ne les arrête.... Ah, ma fille!.... ah mere infortunée!.... Je la vois.... je vois couler son sang.... elle meurt.... ah, barbares! ô ciel!.... Quelle variété de sentimens & d'images!

Qu'on abandonne ces vers à Mademoiselle Duménil; voilà, ou je me trompe fort, le désordre qu'elle y répandra; voilà les sentimens qui se succéderont dans son ame. Voilà ce que son génie lui suggérera, & c'est sa déclamation que le Musicien doit imaginer & écrire. Qu'on en fasse l'expérience, & l'on verra la nature ramener l'Actrice & le Musicien sur les mêmes idées.

Mais le Musicien prend-il le style figuré? autre déclamation; autres idées; autre mélodie. Il fera exécuter par la voix, ce que l'autre a réservé pour l'instrument. Il fera gronder la foudre; il la lancera; il la fera tomber en éclats; il me montrera Clytem-

nestre effrayant les meurtriers de sa fille, par l'image du Dieu dont ils vont répandre le sang. Il portera cette image à mon imagination déjà ébranlée par le pathétique de la poésie & de la situation, avec le plus de force qu'il lui sera possible. Le premier s'étoit entiérement occupé des accens de Clytemnestre, celui-ci s'occupe un peu de son expression. Ce n'est plus la mere d'Iphigénie que j'entends; c'est la foudre qui gronde; c'est la terre qui tremble; c'est l'air qui retentit de bruits effrayans.

Un troisieme tentera la réunion des avantages des deux styles; il saisira le cri de la nature, lorsqu'il se produit violemment & inarticulé, & il en fera la base de sa mélodie. C'est sur les cordes de cette mélodie, qu'il fera gronder la foudre, & qu'il lancera le tonnerre. Il entreprendra peut-être de montrer le Dieu vengeur; mais il fera sortir, à travers les différens traits de cette peinture, les cris d'une mere éplorée.

Mais quelque prodigieux génie que puisse avoir cet artiste, il n'atteindra point un de ces buts, sans s'écarter de l'autre; tout ce qu'il accordera à ces tableaux sera perdu

pour le pathétique : le tout produira plus d'effet ſur les oreilles, moins ſur l'ame. Ce compoſiteur ſera plus admiré des artiſtes, moins des gens de goût.

Et ne croyez pas que ce ſoit ces mots paraſites du ſtyle lyrique, *lancer.... gronder... trembler....* qui faſſent le pathétique de ce morceau ? c'eſt la paſſion dont il eſt animé. Et ſi le Muſicien, négligeant le cri de la paſſion, s'amuſoit à combiner des ſons, à la faveur de ces mots, le Poëte lui auroit tendu un cruel piege. Eſt-ce ſur les idées, *lance, gronde, tremble,* ou ſur celles-ci, *barbares.... arrêtez.... c'eſt le ſang.... c'eſt le pur ſang d'un Dieu.... d'un Dieu vengeur....* que la véritable déclamation appuiera ?....

Mais voici un autre morceau dans lequel ce Muſicien ne montrera pas moins de génie, s'il en a ; & où il n'y a ni *lance*, ni *victoire*, ni *tonnerre*, ni *vol*, ni *gloire*, ni aucune de ces expreſſions qui feront le tourment d'un Poëte, tant qu'elles feront l'unique & pauvre reſſource du Muſicien.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

Un Prêtre environné d'une foule cruelle. . . .
Portera ſur ma fille.... (ſur ma fille !) une main criminelle !...

Déchirera son sein !.... & d'un œil curieux....
Dans son cœur palpitant.... consultera les Dieux !....
Et moi qui l'amenai, triomphante... adorée !...
Je m'en retournerai..... seule.... & désespérée !...
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semés.

AIR.

Non, je ne l'aurai point amenée au supplice....
Ou vous verrez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux, qu'impitoyable pere,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mere.

Non, je ne l'aurai point amenée au supplice.... Non.... ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher.... Non.... barbare époux.... impitoyable pere.... venez la ravir à sa mere.... venez, si vous l'osez.... Voilà les idées principales qui occupoient l'ame de Clytemnestre, & qui occuperont le génie du Musicien.

Voilà mes idées : je vous les communique d'autant plus volontiers, que, si elles ne sont jamais d'une utilité bien réelle, il est impossible qu'elles nuisent ; s'il est vrai, comme le prétend un des premiers hommes

de la nation, que presque tous les genres de Littérature soient épuisés, & qu'il ne reste plus rien de grand à exécuter, même pour un homme de génie.

C'est aux autres à décider si cette espece de poétique, que vous m'avez arrachée, contient quelques vues solides, ou n'est qu'un tissu de chimeres. J'en croirois volontiers M. de Voltaire ; mais ce seroit à la condition qu'il appuieroit ses jugemens de quelques raisons qui nous éclairassent. S'il y avoit sur la terre une autorité infaillible, que je reconnusse, ce seroit la sienne.

« On peut, si vous voulez, lui communiquer vos idées ».

J'y consens. L'éloge d'un homme habile & sincere peut me plaire ; sa critique, quelque amere qu'elle soit, ne peut m'affliger. J'ai commencé, il y a long-temps à chercher mon bonheur dans un objet qui fût plus solide, & qui dépendît plus de moi que la gloire littéraire. Dorval mourra content, s'il peut mériter qu'on dise de lui, quand il ne sera plus : « *Son pere, qui étoit si honnête-homme, ne fut pourtant pas plus honnête-homme que lui* ».

« Mais si vous regardiez le bon ou le mau-
» vais succès d'un ouvrage, presque d'un
» œil indifférent, quelle répugnance pour-
» riez-vous avoir à publier le vôtre » ?

Aucune. Il y en a déjà tant de copies! Constance n'en a refusé à personne. Cependant je ne voudrois pas qu'on présentât ma piece aux Comédiens.

« Pourquoi » ?

Il est incertain qu'elle fût acceptée. Il l'est beaucoup plus encore qu'elle réussît. Une piece qui tombe ne se lit guere. En voulant étendre l'utilité de celle-ci, on risqueroit de l'en priver tout-à-fait.

« Voyez cependant.... Il est un grand
» Prince qui connoît toute l'importance du
» genre dramatique, & qui s'intéresse aux
» progrès du goût national (*). On pour-
» roit le solliciter.... obtenir....

Je le crois: mais réservons sa protection pour le *Pere de Famille* : il ne nous la refusera pas sans doute, lui qui a montré avec tant de courage combien il l'étoit.... Ce sujet me tourmente, & je sens qu'il faudra

(*) Monseigneur le Duc d'Orléans.

que tôt ou tard je me délivre de cette fantaisie ; car c'en est une comme il en vient à tout le monde qui vit dans la solitude.... Le beau sujet, que le Pere de famille.... C'est la vocation générale de tous les hommes.... Nos enfans sont la source de nos plus grands plaisirs & de nos plus grandes peines.... Ce sujet tiendra mes yeux sans cesse attachés sur mon pere.... Mon pere!... J'acheverai de peindre le bon Lysimond.... Je m'instruirai moi-même.... Si j'ai des enfans, je ne serai pas fâché d'avoir pris avec eux des engagemens.

« Et dans quel genre, le Pere de famille ».

J'y ai pensé ; & il me semble que la pente de ce sujet n'est pas la même que celle du Fils naturel. Le Fils naturel a des nuances de la tragédie ; le Pere de famille prendra une teinte comique.

« Seriez-vous assez avancé pour savoir cela » ?

Oui.... Retournez à Paris.... Publiez le septieme volume de l'Encyclopédie... Venez vous reposer ici.... & comptez que le Pere de famille ne se fera point, ou qu'il sera fait avant la fin de vos vacances.... Mais, à

propos, on dit que vous partez bientôt?

« Après-demain ».

Comment, après-demain ?

» Oui ».

Cela est un peu brusque.... Cependant arrangez-vous comme il vous plaira.... il faut absolument que vous fassiez connoissance avec Constance, Clairville & Rosalie.... seriez-vous homme à venir ce soir demander à souper à Clairville ?

Dorval vit que je consentois, & nous reprîmes aussi-tôt le chemin de la maison. Quel accueil ne fit-on pas à un homme présenté par Dorval? En un mot, je fus de la famille. On parla devant & après le souper, Gouvernement, Religion, Politique, Belles-Lettres, Philosophie; mais quelle que fût la diversité des sujets, je reconnus toujours le caractere que Dorval avoit donné à chacun de ses personnages. Il avoit le ton de la mélancolie; Constance, le ton de la raison; Rosalie, celui de l'ingénuité; Clairville, celui de la passion; moi, celui de la bonne-hommie.

OBSERVATIONS
SUR LE PERE DE FAMILLE
TIRÉES
DE L'OBSEVATEUR LITTÉRAIRE.

L'AUTEUR a bien choisi le moment où sa Piece devoit commencer. Il eût été difficile d'en imaginer un plus intéressant. C'est un pere qui vient d'apprendre que son fils sort toutes les nuits ; qu'il a corrompu les domestiques ; qu'il s'est emparé des portes de sa maison ; & que la régularité de conduite, qu'il croit voir en lui depuis quelque temps, n'est peut-être que la dissimulation. Il prend le parti de passer la nuit, & de l'attendre. Mais il n'est pas naturel qu'un Pere de Famille, chéri des siens, soit abandonné seul, & toute une nuit, à sa douleur. Le *Commandeur* son beau-frere, *Cécile* sa fille, & *Germeuil* son ami & son commensal, lui font compagnie. Il ne manque sur la scene de personnages importans, que celui qui y arrête tous les autres, & qu'on y attend. Mais,

tandis que le *Pere de Famille* eſt tout à ſon inquiétude, & ſe promene la tête baiſſée, les bras croiſés & l'air penſif, comment les autres rempliront-ils une longue nuit? *Germeuil* eſt aſſis dans un fauteuil, & lit. Le *Commandeur* & ſa niece font une partie de trictrac; c'eſt le tableau par lequel s'ouvre la ſcene.

Le ſilence, qui regne dans ce tableau, doit déterminer le ſpectateur à répandre ſes regards ſur les mouvemens des perſonnages. En voyant *Germeuil* placé derriere le *Commandeur*, les yeux attachés ſur *Cécile*, qui devient l'objet de ſon attention la plus tendre, dans les momens où elle eſt toute à ſon jeu, & où il n'en peut être apperçu; il n'eſt pas difficile de ſoupçonner qu'elle en eſt aimée. En regardant le *Commandeur* s'agiter ſur ſa chaiſe, s'inquiéter de ce qui ſe paſſe derriere lui, & toujours prêt à gronder, il n'eſt pas difficile de préſumer qu'il connoît la paſſion de *Germeuil* pour *Cécile*, & qu'il la déſapprouve. Il eſt certain qu'on appercevroit toute cette pantomime dans la ſociété, & que c'eſt ainſi qu'on l'interpréteroit. Si le peuple eſt moins attentif au Théâtre, moins clairvoyant, c'eſt à un Poëte,

ami de la nature & de la vérité, à le corriger de ce défaut. Cette premiere ſcene eſt courte ; il ne s'y dit, il ne s'y fait rien qui ne ſoit relatif à une partie de triĉtrac. Cependant le ton, les propos & les mouvemens jettent déjà des indices de la ſituation d'ame, des intérêts & des caraĉteres des perſonnages.

La partie finie, le *Commandeur*, *Germeuil* & *Cécile* s'approchent du *Pere de Famille*, & lui conſeillent d'aller prendre un peu de repos. Du repos ! il n'en eſt plus pour lui. Il les remercie, & les renvoie ; d'abord le *Commandeur*, qui ne s'en va pas ſans ſe peindre par les reproches les plus durs & les plus déplacés ſur la mauvaiſe éducation qu'il prétend que le *Pere de Famille* a donnée à ſes enfans : enſuite *Cécile*, qui ne ſort pas ſans avoir montré la tendreſſe qu'elle a pour ſon pere, ſoit en arrêtant les reproches du *Commandeur*, ſoit en le tranquilliſant ſur ſon fils qui n'eſt plus un enfant. Juſqu'ici, *Germeuil* n'a pas dit un mot. Il alloit ſortir avec *Cécile* ; mais il eſt l'ami de *Saint-Albin* ; le *Pere de Famille* le croit, & doit le croire inſtruit de la conduite de ſon fils. Il l'arrête ; & avant

que d'entrer en conversation avec lui, il fait une chose qui me paroît bien dans la vérité, & qui marque une grande bonté. Il regarde aller sa fille ; il remarque qu'elle est changée ; que ses charges s'effacent ; qu'elle n'a plus sa vivacité, sa gaieté ; qu'elle souffre. Il y a là aussi beaucoup d'art ; car c'est ainsi que le Poëte annonce la passion secrette de *Cécile* pour *Germeuil*, & l'ignorance où est *le Pere de Famille* sur cette passion. Celui-ci se plaint ensuite du despotisme que le *Commandeur* exerce dans sa maison ; du trouble que l'humeur de cet homme a jeté dans sa famille. Il lui fait payer bien cher l'immense fortune que ses enfans en attendent. Après cette espece de monologue, il interroge *Germeuil* sur son fils ; il le conjure de l'éclairer ; il lui expose la cause de ses alarmes. Un fils qui joue la régularité le jour ; qui s'absente toutes les nuits ! Cette scene est simple, naturelle. Ce sont deux amis qui s'entretiennent : on y connoît l'état de *Germeuil* ; on y pressent son caractere droit, ferme & un peu renfermé. Son discours est laconique. Celui du *Pere de Famille* est d'un homme tendre, d'un pere alarmé. *Germeuil*

ne sait rien de la conduite de *Saint-Albin.*

M. d'*Orbesson* entend du bruit ; il imagine que ce peut être son fils ; il renvoie *Germeuil*, & il reste seul. Cette scene n'est qu'un monologue de quelques lignes ; mais on y voit ce que c'est que le cœur d'un pere, lorsqu'il est alarmé sur les mœurs, sur le caractere & sur la conduite de son fils. Il cherche du repos, & n'en trouve point. Il se promene ; il s'assied ; il ne sait que devenir. Il a les idées les plus sinistres ; & il semble fuir devant ces idées qui le poursuivent.

Tandis qu'il erre, accablé de tristesse, arrive un inconnu, vêtu comme un homme du peuple, le chapeau renfoncé sur les yeux, & qui paroît plongé dans la douleur. Le *Pere de Famille* le saisit par le bras, lui demande qui il est ; releve le chapeau de cet inconnu, & reconnoît que c'est son fils. Toute cette action est bien théâtrale, & je ne doute pas, Monsieur, qu'elle ne fît le plus grand effet à la représentation. Imaginez-vous l'effroi d'un pere déja allarmé, lorsqu'il retrouve son enfant sous un travestissement aussi extraordinaire, après une longue suite d'absences nocturnes. Quelle situation ! qu'elle est forte !

qu'elle eſt pathétique ! A l'aſpect de ſon fils ainſi déguiſé, le *Pere de Famille* s'écrie : *C'eſt lui.... c'eſt lui.... J'ai trop vécu.* Le fils, tout à ſa douleur, s'écrie auſſi de ſon côté : *Elle pleure ; elle ſoupire ; elle ſonge à s'éloigner ; je ſuis perdu.* Après un moment de trouble, d'*Orbeſſon* oſe preſſer ſon fils. *Saint-Albin*, frappé des preſſentimens de ſon pere, touché de ſon état, n'ayant ſur ſa propre peine d'eſpérance que dans la bonté de ſon pere, ſe jette à ſes pieds, & lui avoue tout le myſtere de ſa conduite. Ce récit, Monſieur, n'eſt pas un morceau dont on puiſſe donner l'extrait ; il faut le lire, & le lire en entier. C'eſt la peinture des tranſports de l'amour les plus violens. C'eſt un enchaînement de tableaux & de ſentimens de toute eſpece. C'eſt là qu'on voit ce que le libertin le plus déterminé peut devenir à l'aſpect d'une jeune perſonne, belle, innocente & malheureuſe ; ce que la paſſion, quand elle eſt extrême, fait entreprendre ; quelle puiſſance & quelle dignité la vertu conſerve dans l'indigence. On ne ſuit pas cette ſcene, ſans ſe ſentir étonné, attendri, agité. C'eſt l'effet du pathétique des idées, de la force

de l'expreſſion, & de la délicateſſe des images. Mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'en même temps qu'on eſt occupé de la paſſion de *Saint-Albin*, on éprouve le deſir le plus vif de connoître cette paſſion. Vous avez vu tout le détail de la petite manœuvre de l'amant de *Sophie*, pour avoir accès auprès d'elle. C'eſt une peinture tout-à-fait délicate & vraie. L'Auteur a ſu, ſans ſe refroidir, fondre dans cette ſcene & les événemens qui ont précédé, & ceux qui doivent ſuivre. *Saint-Albin* jouiſſoit du plaiſir de voir ſouvent ſa chere *Sophie*, lorſque tout-à-coup ſes eſpérances ſont renverſées par la réſolution que *Sophie* paroît avoir priſe de s'en retourner dans ſa Province. Il en eſt déſeſpéré; & c'eſt dans cet état qu'il rencontre ſon pere, qui a paſſé la nuit à l'attendre. Ce dernier fait à ſon fils les remontrances convenables ſur ſa paſſion, ſes deſſeins, ſa conduite, ſon déguiſement. Il l'interroge ſur cette fille : l'hiſtoire de *Sophie* commence à ſe développer : il promet à ſon fils de la voir, & l'envoie ſe repoſer.

« De l'honnêteté, de la vertu, de l'indi-
» gence, des charmes, tout ce qui enchaîne

» les ames bien nées.... O pere malheu-
» reux ! ô fils plus malheureux encore! qui
» eſt-ce qui te dégagera de là » ? Tandis que
le *Pere de Famille* eſt à ces réflexions, le
Commandeur qui, en ſortant de la ſcene,
avoit ordonné à ſon domeſtique de l'inſtruire
du retour de ſon neveu, entre en robe-de-
chambre & en bonnet de nuit; & ſoupçon-
nant ce qui eſt, & gardant toujours ſon
caractere méchant, il dit à ſon beau-frere :
« Voilà votre fils embarqué dans une aven-
» ture qui va vous cauſer bien du chagrin,
» n'eſt-ce pas ? Mais je viens vous avertir
» que votre fille & ce *Germeuil*, que vous
» gardez ici malgré moi, ne vous en laiſ-
» ſeront pas manquer ». *D'Orbeſſon*, peu
attentif à ce que lui dit le *Commandeur*, l'en-
traîne hors de la ſcene, & le premier Acte
finit.

Ceux qui aiment la vérité, & qui déſi-
rent que l'action dramatique ſe rapproche
de plus en plus de la vie domeſtique, ſeront
charmés des premieres ſcenes de cet Acte.
Ceux qui ont du goût, & qui aiment qu'un
ouvrage commence par des choſes légeres,
d'où le Poëte s'avance à de plus importantes,

appliqueront à ce début ce vers d'*Horace* :

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat.

Les uns & les autres remarqueront comment, dans les circonstances les plus minutieuses de la conduite, les caracteres se décelent. Plus on sera familier avec *Térence*, plus on aura de plaisir à lire la scene du *Pere de Famille* & de *Germeuil* ; elle me paroît être tout-à-fait dans son genre. Quant à celle où le pere reconnoît son fils dans l'inconnu, je la crois fort supérieure au récit d'*André* dans le *Fils Naturel* : cependant il n'y a eu sur ce récit qu'une voix, c'est celle de l'admiration ; & je dirai sur cet Acte en général, qu'il marche avec tant de chaleur, & qu'il débute par une situation si forte, qu'on craint que le Poëte ne puisse pas se soutenir ; mais cette crainte fera son éloge, s'il se soutient : c'est, Monsieur, ce que nous allons examiner.

Le second Acte présente, en commençant, un nouveau tableau qui n'est ni moins vrai, ni moins varié, ni moins agréable que celui qui ouvre la piece : c'est l'audience du matin du *Pere de Famille*. L'Auteur a rassemblé sur

la scene dix à douze personnes de différens états. C'est là que le *Pere de Famille* se montre homme juste, homme bienfaisant, homme attentif & chef d'une maison. Il y a beaucoup d'art dans cette scene. L'Auteur, qui s'étoit proposé d'y fondre l'état de *Sophie*, noie cette circonstance dans un grand nombre d'autres qui ne tiennent point au fond, & dérobe son dénouement, qu'on auroit deviné sans cette adresse. On y voit encore avec quelle célérité un homme de tête expédie plusieurs affaires en peu de temps. Toute cette assemblée est dissipée en un instant, & le *Pere de Famille* reste seul avec sa fille, qu'il tâche de pressentir sur ses sentimens. *Cécile*, qui ne s'imagine pas que son pere l'ait destinée à *Germeuil*, homme sans fortune, ni que le *Commandeur* consentît jamais à ce mariage, cache le fond de son cœur à son pere. Celui-ci, qui n'a point remarqué dans sa fille de goût de préférence pour *Germeuil*, (car elle est trop bien née pour s'être avancée auprès d'un homme qu'elle ne peut espérer pour époux, n'ose le lui proposer) : en sorte que le *Pere de Famille* & *Cécile* tournent l'un autour de l'autre. *Cécile* propose d'abord

à ſon pere d'entrer dans un Couvent, ce qui ne convient point au *Pere de Famille*, qui lui montre avec force les inconvéniens de cet état : « Je reſpecte la vocation religieuſe, » mais ce n'eſt pas la vôtre. La nature, en » vous accordant les qualités ſociales, ne » vous deſtina point à l'inutilité.... *Cécile*, » vous ſoupirez..... Ah! ſi ce deſſein te » venoit de quelque cauſe ſecrette, tu ne » ſais pas le ſort que tu te préparerois! Tu » n'as pas entendu les gémiſſemens des in- » fortunées dont tu irois augmenter le nom- » bre. Ils percent la nuit & le ſilence de » leurs priſons; c'eſt alors, mon enfant, que » les larmes coulent amérement & ſans té- » moin, que les couches ſolitaires en ſont » arroſées... Mademoiſelle, ne me parlez » jamais de Couvent. Je n'aurai point donné » la vie à un enfant, je ne l'aurai point » élevé, je n'aurai point travaillé ſans relâ- » che à aſſurer ſon bonheur, pour le laiſſer » deſcendre dans un tombeau, & avec lui, » mes eſpérances & celles de la ſociété » trompées. Et qui la repeuplera de ci- » toyens vertueux, ſi les femmes les plus » dignes d'être des meres de famille s'y » refuſent?

Cécile demande ensuite à garder le célibat; état contraire à la nature, sur lequel son pere l'éclaire, l'effraie. « *Cécile*, la nature a ses » vues; & si vous regardez bien, vous ver- » rez sa vengeance sur tous ceux qui les ont » trompées; les hommes punis du célibat » par le vice, les femmes par le mépris & » par l'ennui... Vous connoissez les différens » états; dites-moi, en est-il un plus triste & » moins considéré que celui d'une fille âgée? » Mon enfant, passé trente ans, on suppose » quelques défauts de corps ou d'esprit à » celle qui n'a trouvé personne qui fût tenté » de supporter avec elle les peines de la vie. » Que cela soit ou non, l'âge avance, les » charmes passent, les hommes s'éloignent, » la mauvaise humeur prend; on perd ses » parens, ses connoissances, ses amis. Une » fille surannée n'a plus autour d'elle que » des indifférens qui la négligent, ou des » ames intéressées qui comptent ses jours. » Elle le sent; elle s'en afflige; elle vit sans » qu'on la console, & meurt sans qu'on la » pleure.

Ces deux tableaux conduisent le *Pere de Famille* à examiner la condition du mariage,

dont il parle avec enthousiasme; & cela est dans son caractere. « C'est un état que la » nature impose; c'est la vocation de tout » ce qui respire... Si le mariage expose à des » peines cruelles, c'est aussi la source des » plaisirs les plus doux. Où sont les exem- » ples de l'intérêt pur & sincere, de la ten- » dresse réelle, de la confiance intime, des » secours continus, des satisfactions réci- » proques, des chagrins partagés, des sou- » pirs entendus, des larmes confondues, si » ce n'est dans le mariage? Qu'est-ce que » l'homme de bien préfere à sa femme? » Qu'y a-t-il au monde qu'un pere aime » plus que son enfant? O lien sacré des » époux, si je pense à vous, mon ame s'é- » chauffe & s'éleve! O noms tendres de fils » & de filles, je ne vous prononçai jamais » sans tressaillir, sans être touché! rien n'est » plus doux à mon oreille, rien n'est plus » intéressant à mon cœur, &c. » Cette scene est une des plus belles de la Piece, par la variété des peintures, la vérité de la morale, la force & la simplicité du dialogue, & la position embarrassante de deux person- nes qui ont au fond du cœur la même idée,

à qui elle vient à tout moment ſur le bord des levres, & qui n'oſent ſe l'avouer. *Cécile* s'y montre tendre, timide, ſenſée & circonſpecte; le *Pere de Famille* inſtruit des devoirs de la vie, ferme, pacifique; & finit par être déſolé. Il a deux enfans, un fils qui s'eſt embarqué dans une paſſion inſenſée, & une fille qui ſe refuſe à tout état.

On annonce deux femmes: *Cécile* ſort. Une de ces deux femmes eſt *Sophie*, & l'autre Madame *Hébert*, ſa bonne. Le *Pere de Famille*, qui les avoit appellées chez lui dans l'entr'acte, dit, en voyant *Sophie*: il ne m'a point trompé. Quelle modeſtie, quels charmes, quelle douceur! *Sophie* eſt bien éloignée de ſoupçonner qu'elle eſt dans la maiſon & en préſence du pere de ſon amant, qu'elle croit un ouvrier. Quel ſujet de ſcene! Quelle ſcené auſſi que celle-ci, Monſieur! Jugez quel tableau elle formeroit au théâtre! On verroit, dans une ſalle décorée comme les nôtres, ſur le devant une jeune inconnue, aſſiſe à côté d'un homme reſpectable, les yeux baiſſés, les mains croiſées, la contenance modeſte & timide, interrogée & répondant de ſon pere, de ſa mere, de

ſon état & de ſon pays ; tandis que, ſur le fond, une bonne vieille ourleroit une toile groſſiere qu'elle auroit attachée avec une épingle ſur ſon genou : voilà la ſcene dont il s'agit. Il eſt impoſſible d'en lire une ligne ſans pleurer. C'eſt de la part du *Pere de Famille* l'expreſſion la plus pure de la bonté ; de la part de la jeune *Sophie*, l'expreſſion la plus touchante de l'innocence, de la candeur, de la ſimplicité & de l'infortune. M. d'*Orbeſſon* ne peut s'empêcher de s'intéreſſer à cette enfant ; & il faudroit avoir le cœur bien dur pour ſe refuſer à la pitié. De queſtions en queſtions, il en vient à celles-ci : « Qu'eſt-ce qu'un jeune homme dont on » m'a parlé, qui s'appelle *Sergi*, & qui de- » meure à côté de vous » ? Madame *Hébert* s'écrie du fond de la ſalle : « Ah ? Monſieur, » c'eſt le garçon le plus honnête ! SOPHIE : » C'eſt un malheureux qui gagne ſon pain » comme nous, & qui a uni ſa miſere à la » nôtre. LE PERE DE FAMILLE. Eſt-ce là » tout ce que vous en ſavez ? SOPHIE. Oui, » Monſieur. LE PERE DE FAMILL. Eh bien ! » Mademoiſelle, ce malheureux-là !... So- » PHIE. Vous le connoiſſez ? LE PERE DE

» FAMILLE. Si je le connois ! ..... C'eſt » mon fils ».

Imaginez-vous ce que devient cette pauvre fille à ce mot : *C'eſt mon fils*. Ce jeune homme qui vit à côté d'elle, qu'elle a regardé comme un homme du peuple, qu'elle aime, dont elle eſt aimée, eſt le fils d'un homme opulent & puiſſant. Toutes ces idées ſe préſentent à elle ; elle s'abandonne à la douleur la plus tendre & la plus touchante. Le *Pere de Famille* la raſſure, la conſole, lui offre du ſecours ; mais il en exige le ſacrifice de ſa paſſion ; il faut qu'elle annonce elle-même ce ſacrifice à ſon amant. Dans le déſordre où elle eſt, elle ne peut ſe refuſer à rien. Le *Pere de Famille* ſent combien il ſeroit doux de préférer pour ſon fils une femme ſi charmante ; mais les lois du monde ! la naiſſance ! le préjugé ! Il cherche à ſecouer de ſon ame l'impreſſion que cette enfant y a faite ; & il ſe diſpoſe à parler à ſon fils comme il convient à un pere ſenſé.

Saint-Albin ſait que ſon pere a vu *Sophie* ; il s'approche de lui en tremblant, & la ſcene s'engage par ces mots : *Mon pere, vous l'avez vue*. C'eſt le combat le plus violent de la paſſion

paſſion & de la raiſon. Le *Pere de Famille* ſe montre à ſon fils ſous toutes ſortes de formes. *Saint-Albin*, qui eſt peut-être l'amant le plus emporté & le plus ingénieux qu'il y ait au Théâtre, répond à tout, devient même quelquefois très-embarraſſant. L'humeur s'éleve de part & d'autre. *Saint-Albin*, s'abandonne à des propos inconſidérés ; ſon pere lui impoſe ſilence, mais inutilement ; il continue d'inveſtiver contre l'autorité paternelle, qu'il appelle une tyrannie. Le pere irrité, lui dit dans ſa colere : « Eloignez-» vous de moi, enfant ingrat, dénaturé ; je » vous donne ma malédiction : allez loin de » moi ». Son fils s'en va ; mais à peine a-t-il fait quelques pas, que ſon pere court après lui, & l'arrête en lui diſant : *Où vas-tu, malheureux ?* Il s'abandonne enſuite à la plainte la plus amere ; & voyant ſon fils à ſes pieds, il lui dit ces mots qui déploient toute l'ame d'un pere : « Retirez-vous de moi, cachez-» moi vos larmes. Vous déchirez mon cœur, » & je ne puis vous en chaſſer ». La belle ſcene ! Peut-être faut-il être pere pour en ſentir tout le pathétique. Il y a ſur-tout un mérite qui ne ſera apperçu que de ceux qui

ont le tact très-fin. C'est que le pere y a quelquefois le ton un peu dur & brusque ; ce qui doit être ; car il craint d'être foible & mou. De-là la malédiction amenée. Que ceux qui sont tentés de regarder le *Pere de Famille* comme un bon-homme, consultent cet endroit, & voient ce qu'ils auroient dit de mieux à sa place. Le moment de la malédiction arracheroit surement des larmes au Théâtre; & l'on ne peut disconvenir que cette idée, & celle de la priere du pere sur son fils, qui commence la même scene, ne soient deux idées de génie.

Tandis que le *Pere de Famille* se livre à sa douleur, arrive le *Commandeur. Saint-Albin* vient d'être aux prises avec son pere, qui lui rappelle tous les motifs honnêtes de renoncer à sa passion; en voici un autre qui va l'attaquer par l'intérêt & par tous les préjugés du monde. Il part de l'état de désespoir où *Saint-Albin* a réduit son pere. Ce début est très-éloquent; car les méchans le sont aussi à leur maniere. Ce qu'il y a de singulier dans cette scene, c'est qu'elle a le même objet que la précédente, & qu'il n'y a rien de si divers : diversité par le caractere

de l'oncle, par les choses objectées & répondues, par le ton de l'oncle & du neveu. On y voit ce que les vues intéressées donnent de bassesse dans les sentimens & dans l'expression; ce que la passion donne d'enthousiasme, de résignation, de noblesse. « Tu seras pauvre.... J'ai quinze cents livres » de rente.... Tu seras méprisé.... J'ai quinze » cents livres de rente.... Tu n'auras rien.... » J'aurai *Sophie* ». Cet oncle est aussi très-pathétique; & il y a des momens où l'on seroit tenté de rire & de pleurer en même temps de ce qu'il dit. Tel est par exemple, cet endroit: « Ne suis-je pas bien à plaindre? » Je me suis privé de tout pendant quarante » ans! J'aurois pu me marier, & je me suis » privé de cette consolation. J'ai perdu de » vue les miens pour m'attacher à ceux-ci; » m'en voilà bien récompensé!... Que dira-» t-on de moi dans le monde? Voilà qui » sera fait; je n'oserai plus me montrer; » ou si je parois quelque part, & que l'on » demande qui est cette vieille Croix qui a » l'air si chagrin: on répondra tout bas: » C'est le Commandeur d'*Auvilé*.... L'oncle » de ce jeune fou, qui a épousé.... Oui;

» ensuite on se parlera tout bas ; on me re-
» gardera. La honte & le dépit me saisiront;
» je me leverai, je prendrai ma canne &
» m'en irai » .... Ce malheur lui paroît si
grand, qu'il s'écrie tout de suite : « Non,
» je voudrois, pour tout ce que je possede,
» lorsque tu gravissois le long des murs du
» Fort Saint-Philippe, que quelque Anglois,
» d'un bon coup de bayonnette, t'eût en-
» voyé dans le fossé, & que tu fusses de-
» meuré enseveli avec les autres ».... L'original caractere que ce *Commandeur! Moliere* ne dédaigneroit pas de l'avoir trouvé. Le Poëte a encore préparé son dénouement dans cette scene, & y a jeté de côté & d'autre, divers traits qui disposent au changement d'état de *Sophie*. Mais ces traits sont placés dans des endroits si violens, & ils sont amenés si naturellement, qu'il est impossible d'en soupçonner l'objet éloigné. En général, cette piece n'est pas une machine dont on puisse démêler tout l'art dans une premiere lecture.

L'oncle & le neveu se séparent très-mécontens l'un de l'autre ; *Saint-Albin* très-résolu d'épouser *Sophie* ; le *Commandeur* très-

déterminé à empêcher ce mariage. Mais *Saint-Albin* n'eſt pas à la fin de ſes douleurs. Voici *Sophie* qui entre, ſoutenue de Madame *Hebert*, & qui vient lui annoncer qu'elle ne peut être à lui, ni lui à elle. Je ne crois pas, Monſieur, qu'on entendît de ſang-froid au théâtre, ce que la paſſion, l'honneur & le déſeſpoir inſpirent à *Saint-Albin*, ni ce que l'ingénuité, la raiſon, la candeur ſuggerent à *Sophie*. Elle ne peut s'arracher de ſon amant, ni lui d'elle; c'eſt Madame *Hebert* qui les ſépare; & *Saint-Albin* reſte, maudit de ſon pere, déshérité par ſon oncle, & abandonné de ſa maîtreſſe. Quel état!

Cécile ſa ſœur, & *Germeuil* ſon ami, viennent à ſon ſecours. Appuyé ſur le dos d'un fauteuil, la tête penchée ſur ſes mains, il ne les voit point; il les entend ſeulement. Il imagine que ce ſont de nouveaux perſécuteurs qui lui arrivent; il les chaſſe; il les rappelle; il demande *Germeuil*; il éloigne ſa ſœur; il ſe leve; il marche; il médite quelque projet violent; puis s'adreſſant tout-à-coup à ſon ami, il lui dit: « Vous aimez » *Cécile*; j'aime *Sophie*; la même perſécution

» qu'on me fait vous attend. Allons tous qua-
» tre chercher le bonheur loin des inhumains
» qui nous environnent ». Que devient *Germeuil* à ce discours; lui, à qui le *Commandeur* vient de proposer sa fortune & sa niece, à condition de le seconder dans le projet d'enfermer *Sophie*? Il n'épargne rien pour détourner son ami de ce rapt: mais *Saint-Albin* ne voit qu'un malheur au monde; c'est celui de perdre celle qu'il aime. Il court s'assurer de *Sophie*. Que fera *Germeuil*? Il ne peut ni parler, ni se taire, ni agir, ni cesser. Si le *Commandeur* enferme *Sophie*, il est perdu; si *Saint-Albin* l'enleve, il est perdu. Il faut qu'il se brouille avec le *Pere de Famille*, ou avec son ami; & c'est ce que le *Commandeur* a bien vu, quand il lui a communiqué son projet.

Je ne crois pas qu'on puisse souhaiter un Acte plus rempli. Il y a douze scenes; & toutes sont plus fortes les unes que les autres. Les personnages y paroissent tous, & toujours avec la diversité de leurs caracteres. On y voit le *Pere de Famille* dans son domestique, avec sa fille, occupé de son établissement, vis-à-vis d'une jeune infortunée, &

avec son fils. Est-il sorti : l'Acte n'en devient que plus agité, & l'intérêt plus pressant. Les scenes se préparent & s'appellent mutuellement ; les incidens se multiplient, sans que la clarté en souffre ; les personnages se font désirer ; & la seule inquiétude qui reste après deux actes de cette force, c'est ce que deviendra le troisieme où nous allons entrer.

Germeuil, qui n'a eu qu'un moment pour soustraire *Sophie* aux projets violens de *Saint-Albin* & du *Commandeur*, suit *Cécile* en la suppliant ; & *Cécile* rejette sa priere. Comment recevoir *Sophie* dans son appartement ? Une inconnue, la maîtresse de son frere, à l'insu de son pere ! Non, elle ne le doit pas. *Germeuil* l'a bien prévu ; mais il connoît le caractere humain & sensible de *Cécile* ; il est sûr qu'elle n'aura jamais la dureté de renvoyer cette enfant, s'il réussit à la lui présenter. Il a profité du moment où le *Commandeur* est à son projet, *Saint-Albin* au sien, le *Pere de Famille* à sa douleur, & les domestiques écartés ou à leurs fonctions. Il l'a introduite, & la voilà en présence de *Cécile*.

Sophie sait tous les dangers qui la menacent ; elle vient chercher un asile au milieu

de ſes ennemis ; elle en a l'eſprit troublé ; elle ne voit ni n'entend. On l'appelle ; elle ne ſait où elle va ; elle ne connoît perſonne ; elle erre ſur la ſcene juſqu'à ce que *Germeuil* l'aille prendre, & l'ait amenée à *Cécile*. Quelle entrée de ſcene ! qu'elle eſt vraie ! & quel effet elle feroit au théâtre ! *Sophie*, approchant de *Cécile*, tombe évanouie, & dans l'eſpece de délire qui la ſaiſit, elle s'écrie douloureuſement : *Les cruels !... les cruels !... Que leur ai-je fait ?* Revenue à elle-même, elle parle à *Cécile* ; & ce qu'elle lui dit eſt de la plus grande ſimplicité, & du plus grand pathétique. L'Auteur dit dans ſa poétique, que ſon ſecret eſt de bien lire les Anciens. En effet, ſi vous comparez les diſcours de *Priam* aux pieds d'*Achille* avec les diſcours de *Sophie* aux pieds *Cécile*, vous verrez que c'eſt le même génie qui les a dictés. Si cela eſt, liſons donc les Anciens.

Cécile ne peut réſiſter ; elle releve *Sophie*, & la confie à ſa femme-de-chambre ; mais un endroit de cette ſcene que je ne puis oublier, c'eſt que *Germeuil*, touché de la bonté de *Cécile*, ſe jette à ſes pieds, lui prend une main, & eſt ſur le point de lui déclarer ſon

amour. Il n'y a point d'homme à sa place qui n'eût été tenté de faire la même chose ; mais il faut bien connoître le cœur humain, pour y saisir ces mouvemens fugitifs. Ce sont ces bagatelles, qui ne sont que des bagatelles aux yeux des lecteurs communs, qui marquent le génie aux yeux des spectateurs éclairés ; c'est *Madame Pernelle* du *Tartuffe*, qui, après avoir grondé tout le monde, se retourne, & se met encore à gronder sa servante.

Cécile n'est pas long-temps à s'appercevoir de l'action imprudente qu'elle vient de faire. Il faut voir aussi comment elle traite *Germeuil* ! C'est-là qu'il n'est pas difficile de reconnoître l'empire qu'elle a sur cet homme ; c'est-là qu'on voit que ces deux personnes s'aiment, quoiqu'ils ne s'en parlent pas ; c'est-là encore que le Poëte, tout à son action, prépare les scenes suivantes ; car rien ne vient dans cette Piece sans être amené. *Cécile*, peu accoutumée à une position telle que la sienne, fait voir à *Germeuil* quel danger il y auroit à l'abandonner à elle-même : elle fera cent mal-adresses qui découvriront tout, s'il ne la secourt ; aussi n'y manquera-t-il pas. Mais le *Commandeur* arrive, & *Ger-*

meuil qui le joue, doit l'éviter, & fort avant qu'il paroisse.

Le *Commandeur*, croyant l'avoir embarqué dans son projet d'enfermer *Sophie*, par l'espérance de sa fortune & de sa niece, vient d'un ton doux, faux & patelin, persuader, s'il peut, à *Cécile*, que les promesses qu'il a faites à *Germeuil* sont réelles. Il y prend d'autant plus d'intérêt, qu'il ne doute point que ces amans d'intelligence ne se soient déjà entretenus là-dessus; ce qui pourtant n'est pas vrai. Il se déchaîne d'abord contre son neveu: sa tendresse, dit-il, s'est toute rassemblée sur sa niece; elle sera son unique héritiere. Il aime *Germeuil*; il faut qu'elle l'épouse. *Cécile*, qui n'a nulle confiance en ses discours, le traite lestement, & rejette loin d'elle l'offre d'une fortune qui appartient, à beaucoup plus juste titre, aux pauvres parens qu'il a en province, qu'à son frere & à elle. On voit dans cette scene le *Commandeur* conséquent dans ses ruses; on y apprend jusqu'où les parens peuvent disposer de leur fortune; on y reconnoît l'ame fiere & généreuse de *Cécile*; on continue d'y montrer le despotisme du *Commandeur*

dans la maiſon du *Pere de Famille*, la raiſon de ce deſpotiſme ; & l'on prépare le dénouement, qui tient au changement d'état de *Sophie.*

La ſcene ſuivante entre d'*Orbeſſon* & ſon fils, le *Commandeur* & ſa niece, eſt le moment où *Saint-Albin* conjure ſon pere de lui rendre ce qu'il aime. Perſuadé que *Germeuil* a fait mettre à exécution la lettre de cachet, le *Commandeur* conſomme ſa ſcélérateſſe. Il feint de ſe repentir ; il n'oſe avouer. Il prie *Cécile* de parler pour lui ; *car tu ſais tout*, lui dit-il : *Saint-Albin* attend en ſuſpens l'aveu du *Commandeur ;* le *Pere de Famille* le preſſe ; alors il avoue l'empriſonnement de *Sophie*, la part qu'il croit que *Germeuil* a à ſon projet, la promeſſe qu'il lui a faite de ſa fortune & de ſa niece ; c'eſt-à-dire, qu'il n'épargne rien pour l'avilir. Alors que devient *Saint-Albin?* Que doit-il penſer de *Germeuil ?* Que devient *Cécile ?* De quel œil le *Pere de Famille* voit-il un homme à qui il deſtinoit ſecrettement ſa fille, ſur-tout lorſque *Saint-Albin*, dans ſes fureurs, révele à ſon pere la confidence qu'il avoit faite à ſon ami, de ſon deſſein d'enlever *Sophie !* Imaginez l'effet de

cette scene, & la difficulté qu'il y avoit à la faire ; la variété des caracteres, des intérêts, des impressions. Lisez-la, Monsieur, & vous verrez, malgré sa rapidité, le *Pere de Famille* indigné, & noble dans son indignation ; le *Commandeur* enchanté au fond de son ame, & contrit au dehors ; *Cécile* désolée, effrayée ; *Saint-Albin* furieux : c'est dans ce moment qu'entre *Germeuil*.

Cécile, qui l'apperçoit, court au-devant de lui. *Saint-Albin* la suit en criant à *Germeuil : Traître, où est-elle ? Qu'en as-tu fait ?* Le *Pere de Famille* suit *Saint-Albin* en criant : *Mon fils !*.... Le froid & tranquille *Commandeur* s'applaudit secrétement ; *Germeuil* conçoit tout d'un coup ce qui s'est passé ; il se défend ; le scélérat *Commandeur* lui dit tristement : *Germeuil, il n'est plus temps de dissimuler, j'ai tout dit. Germeuil*, pour toute réponse, tire de sa poche la lettre de cachet, & la lui présente. Le *Commandeur*, qui sait que, s'il en eût fait usage, elle seroit en d'autres mains, la prend, la regarde, la reconnoît, & reste confondu. Le *Pere de Famille* tombe dans l'incertitude ; *Saint-Albin* qui apprend que sa maîtresse est libre, est

enchanté, & court chez Madame *Hébert* revoir *Sophie*, ou arracher de sa Bonne le secret de sa retraite. *Cécile* le fuit; *Germeuil* s'étoit déjà retiré; le *Pere de Famille* & le *Commandeur* restent.

C'est ici que cet homme terrible acheve de se peindre par la violence de ses conseils, & le *Pere de Famille* par le grand sens de ses réponses. Le premier voudroit que son beau-frere rendît la vie dure à son fils, qu'il chassât *Germeuil*, enfermât sa fille dans un Couvent, & poursuivît *Sophie* & madame *Hébert*. Le *Pere de Famille* lui fait voir qu'il n'y a que folie & injustice dans tout cela. Le *Commandeur*, furieux d'avoir été joué par *Germeuil*, propose à son beau-frere l'alternative, ou de chasser *Germeuil* de la maison, ou de l'en laisser sortir lui-même. Le *Pere de Famille*, fatigué de cet homme, le laisse maître de sortir s'il le juge à propos; mais il restera pour examiner toutes les sottises qu'on fait dans cette maison, & pour les remettre sous le nez à son beau-frere. Il veut voir ce que cette affaire deviendra.

Ceux qui se connoissent en action dramatique, ne balanceront pas à prononcer que

cet Acte ne ſoit le plus théâtral des trois que nous venons d'examiner. Il eſt rapide, il eſt plein d'événemens; les ſcenes en ſont courtes & chaudes ; & il n'y a perſonne, pour peu qu'il s'entende en oûvrage de cette nature, qui ne diſe au-dedans de lui-même : Quel homme, que ce *Commandeur!* Quelle machine, que cette Piece !

Saint-Albin, ayant appris que c'eſt à *Germeuil* que Madame *Hébert* a confié la jeune *Sophie*, entre furieux, réſolu de lui enfoncer ſon épée dans le ſein, & d'aller partout où le conduira l'eſpoir de retrouver ſa maîtreſſe. Il appelle un domeſtique, & envoie un défi à *Germeuil. Cécile* connoît ſon innocence ; elle le défend ; elle acheve d'irriter ſon frere. Il lui jette des mots qui portent la terreur dans ſon ame ; & à travers ſes tranſports, il lui découvre le double enlevement qu'il avoit projeté. Quel étonnement pour *Cécile!* Elle inſiſte ſur l'innocence de *Germeuil*, malgré les apparences ; elle conjure *Saint-Albin* de ne pas perdre un homme qu'elle aime, en l'accuſant auprès de ſon pere : mais il n'eſt plus temps ; *Saint-Albin* a tout dit.

Le *Pere de Famille*, qui connoît la ſituation cruelle de ſon fils, & qui craint tout de la violence de ſon caractere, entre & lui dit: « Tu me fuis, & je ne peux t'abandonner; » je n'ai plus de fils, & il te reſte toujours » un pere ». Il le prie, il le conjure, il cherche à le détacher de ſa folle paſſion, & à calmer ſon reſſentiment contre *Germeuil*. C'eſt la premiere fois, depuis long-temps, que ce pere malheureux ſe trouve ſeul avec ſes enfans; ſon cœur s'épanche entr'eux. Il s'adreſſe à ſon fils de la maniere la plus tendre; mais *Saint-Albin*, tout occupé de ſon projet de vengeance, ne répond rien; il eſt comme ſtupide & féroce. Le Pere s'irrite de ſa dureté, & le pourſuit en lui criant: *Rends-moi mon fils.* Ce fils cruel continue d'être ſourd à la voix de ſon pere, que le dégoût de ſa famille & celui de la vie ſaiſiſſent également. Il veut s'éloigner; il veut aller mourir loin de ſes enfans. *Cécile* s'approche de lui, lui prend les mains, cherche à le conſoler; & ſon pere, en ſe plaignant de ſon ſort, lui revele le projet qu'il avoit formé de lui donner *Germeuil* pour époux. *Mais*, ajoute-t-il, *tout m'accable à la fois; il n'y*

faut plus penser. Quels mots pour *Cécile!* C'est son imprudence, c'est le conseil de *Germeuil* qui ont tout renversé. Dans ces circonstances, *Germeuil* se présente, & cette scene est toute pantomime. Chacun y jette un cri. A l'aspect de *Germeuil*, la fureur s'empare de *Saint-Albin*; la frayeur saisit *Cécile*. Le *Pere de Famille* consterné, arrête son fils, l'entraîne hors de la scene, & rentre. Le *Commandeur* alloit paroître; « Mon » frere, lui dit le *Pere de Famille*, dans un » moment je suis à vous. Le *Commandeur* lui » répond : C'est-à-dire, que vous ne vou- » lez pas de moi dans celui-ci : Serviteur ». Voilà toute la scene; mais il y a certainement du génie à l'avoir imaginée. 1°. Parce que le *Commandeur* n'est pas un homme qu'il faille laisser oublier; c'est le machiniste de la Piece. 2°. Parce que curieux, tracassier & méchant comme il est, il n'est pas naturel qu'il reste seul; il doit chercher les autres, qui sont tous sur la scene. 3°. Parce qu'il falloit ménager, entre lui & le *Pere de Famille*, quelque raison de querelle qui les occupât, tandis que *Sophie* & *Saint-Albin* se trouveront ensemble; ce qui arrivera dans

l'instant. 4°. Parce qu'on donne lieu à la bonté du *Pere de Famille* de se montrer, en écartant ce méchant *Commandeur* dans un instant où il se passoit des choses qu'il ignoroit, & dont la connoissance pouvoit lui donner tant d'avantage sur *Saint-Albin*, sur *Cécile*; & sur-tout sur *Germeuil*. 5°. Parce qu'on a besoin du *Commandeur* ailleurs. Ce sont les motifs d'une scene qui montrent l'intelligence du Poëte, & la difficulté d'en faire une bonne analyse. Avant que de rejoindre le *Commandeur*, le *Pere de Famille* dit à *Germeuil*: « Vous avez su le projet de mon fils, » & vous me l'avez tu. Vous avez su le pro- » jet du *Commandeur*, & vous me l'avez tu; » à moi! Vous, *Germeuil!* vous avez souf- » trait à mon fils, votre ami, celle qu'il ai- » me; vous en êtes convaincu, & vous » vous taisez »! *Germeuil* s'excuse; M. d'*Orbesson* lui ordonne de retrouver *Sophie*, & il sort.

Figurez-vous, Monsieur, la situation de *Cécile* & de *Germeuil*. Celui-ci a reçu un défi de *Saint-Albin*, & *Cécile* vient de savoir par son pere, que c'est à *Germeuil* qu'elle étoit destinée: elle l'apprend à *Germeuil*. Quel

moment pour cet homme ! Celui où on lui dit qu'il eſt aimé, eſt celui où il eſt brouillé avec tout le monde. Mais ce n'eſt pas tout ; Madame *Hébert*, alarmée par la viſite de *Saint-Albin*, ne ſachant plus ce que *Germeuil*, à qui elle a confié *Sophie*, peut avoir fait de ce cher enfant, s'eſt préſentée à la porte ; elle veut entrer ; elle demande à parler. La frayeur s'empare de *Cécile* ; elle veut aller tout révéler à ſon pere ; *Germeuil* l'arrête ; *Saint-Albin* entre.

Cécile, qui connoît la violence de ſon frere, & qui craint que, malgré le flegme de *Germeuil*, la maiſon de ſon pere ne ſoit enſanglantée, preſſée par les menaces ſombres & terribles que *Saint-Albin* adreſſe à ſon amant, ſe réſout à apprendre à ſon frere que *Sophie* eſt dans ſon appartement ; que c'eſt *Germeuil* qui la lui a amenée, & qui l'a ſauvée du *Commandeur* & de lui. « Homme » cruel ! Homme violent ! Allez maintenant » lui plonger votre épée dans le ſein » ! Quel eſt à ce diſcours, l'état de *Saint-Albin* ? Il demande pardon à ſa ſœur, à ſon ami ; il ſe peint la ſituation cruelle de *Sophie*. « Elle » ſait mon projet.... Elle pleure.... Elle ſe

» déſeſpere.... Elle me mépriſe.... Elle me » hait.... Il faut que je la voie ». On ne réſiſte point à un amant du caractere de *Saint-Albin ; Germeuil* intercede pour lui ; *Cécile* ſe laiſſe vaincre. Le *Pere de Famille* & le *Commandeur* ſont occupés. On met en ſentinelle la femme-de-chambre, & *Sophie* paroît.

Effrayée à la vue de *Saint-Albin*, elle va ſe jeter entre les bras de *Cécile*, qui la raſſure ; déjà ſon amant eſt à ſes pieds ; *Sophie* l'accable de reproches, & lui demande à s'en aller. *Saint-Albin* aimeroit mieux mourir que d'y conſentir. Cette ſcene eſt très-douce, très-pathétique. *Saint-Albin* y conſerve ſon caractere tendre & violent ; *Sophie* n'eſt nulle part plus innocente, plus belle, plus intéreſſante. Il lui prend un accès de colere enfantine, qui eſt de la derniere vérité. « Vous êtes ſans pitié ; oui, vous êtes ſans » pitié. Vil raviſſeur, que t'ai-je fait ? Quel » droit as-tu ſur moi ? Je veux m'en aller. » Qui eſt-ce qui oſera m'arrêter ?.... Vous » m'aimez ? Vous m'avez aimée ? Vous... » !

La femme de chambre crie : *On vient, on vient.* Ils ſe diſperſent tous, chacun de ſon côté. Le *Commandeur*, attiré par le bruit que

faifoit Madame *Hébert* pour entrer, & les valets pour l'en empêcher, a tout appris de cette femme, & du valet de *Germeuil.* Il fait que *Sophie* eſt dans la maiſon, dans l'appartement de ſa niece, par l'entremiſe de *Germeuil.* Quelle découverte pour lui! » D'*Auvilé*, ſe dit-il à lui-même, voici le mo» ment de montrer ce que tu ſais faire ». Pour cette fois, la lettre de cachet qu'on lui a remiſe lui ſervira; il ſe vengera du pere, du fils, de la fille & de ſon amant. *O Commandeur, quelle journée pour toi!*

Combien d'action & de mouvement encore dans cet Acte? *Saint-Albin* apprend que *Sophie* a été confiée à *Germeuil;* il veut ſe couper la gorge avec lui; le *Pere de Famille* redemande *Sophie. Saint-Albin* découvre qu'elle eſt dans la maiſon. Il faut la lui montrer. Madame *Hébert* pénetre. Le *Commandeur* eſt inſtruit: il va faire exécuter la lettre de cachet; & au travers de tout cela, le *Pere de Famille* dit à ſa fille, qu'il la deſtinoit à *Germeuil; Saint-Albin* apprend à ſa ſœur qu'il a conſeillé à ſon amant de l'enlever; *Cécile* fait connoître à *Germeuil* qu'il eſt aimé d'elle. Mais il y a deux incidens relatifs à la

conduite de la piece, qu'il importe sur-tout d'observer : 1°. C'est la lettre de cachet remise au *Commandeur* au troisieme acte. *Germeuil* n'avoit que ce moyen de se justifier ; & ayant soustrait *Sophie* à la poursuite du *Commandeur*, il croit pouvoir rendre cette lettre sans conséquence ; il est sûr que personne n'a pu soupçonner que cette lettre serviroit au dénouement. 2°. Il n'y a pas eu moins d'art à embarrasser tellement *Cécile* & *Germeuil* dans l'intrigue de *Sophie* & de *Saint-Albin*, que, même après une déclaration, ils ne peuvent se parler de leur passion, & qu'il n'y a jamais qu'un seul intérêt dans la piece. Et qui est-ce qui a amené cette déclaration ? Le *Pere de Famille* lui-même. Je ne cesse de le répéter. Il est incroyable combien il y a d'art dans ce Drame, & combien cependant il y paroît peu.

On avoit attaché la femme-de-chambre à la suite du *Commandeur*. *Cécile* l'interroge sur ce qu'elle a remarqué, & n'en apprend que des choses vagues, comme le bruit qui s'étoit passé, la joie du *Commandeur*, sa sortie secrette & à pied, &c. Elle communique à son frere le sujet de ses alarmes, & le con-

jure par lui-même, par son pere, par elle; par *Germeuil*, par *Sophie*, de retirer cette fille d'auprès d'elle. Mais *Germeuil* vient lui apprendre que le *Commandeur* fait tout; & avec son sang-froid ordinaire, il entraîne *Saint-Albin* au secours de *Sophie*, tandis que *Cécile* entretiendra & arrêtera le *Commandeur*, qui arrive. Ces scenes courtes & rapides: le *Commandeur est rentré, le Commandeur sait tout, voici le Commandeur*, jettent un grand trouble au commencement de ce cinquieme Acte.

L'oncle de *Cécile*, avec son ton faux & patelin, lui jette des propos d'une ironie cruelle sur son pere, sur son frere, sur *Germeuil*, & sur elle-même. Il voit son trouble; il en jouit. Elle n'y tient pas; elle veut sortir, il l'arrête, & cependant elle lui échappe. Il s'applaudit; il attend le jeu des ressorts qu'il a tendus; il va rendre compte au *Pere de Famille* de tout le désordre de sa maison; car c'est encore un coin de son caractere, de n'être jamais plus content, que quand il apporte une fâcheuse nouvelle. *Arrivez, bon homme, arrivez donc*, dit-il en voyant son beau-frere. « LE PERE DE FAMILLE. Qu'a-

» vez-vous de ſi preſſé à m'apprendre ? Le
» Commandeur. Vous l'allez ſavoir ; mais
» attendez un moment ». Alors il s'avance doucement vers le fond de la ſalle, & dit à la femme-de-chambre de ſa niece, qu'il ſurprend au guet : « Approchez, Mademoiſel-
» le ; ne vous gênez pas ; vous entendrez
» mieux. Le Pere de Famille. Qu'eſt-ce
» qu'il y a ? A qui parlez-vous ? Le Com-
» mandeur. Je parle à la femme-de-cham-
» bre de votre fille, qui nous écoute. Le
» Pere de Famille. Voilà l'effet de la mé-
» fiance que vous avez ſemée entre vous &
» mes enfans. Vous les avez éloignés de moi,
» & vous les avez mis en ſociété avec leurs
» gens. Le Commandeur. Non, mon frere,
» ce n'eſt pas moi qui les ai éloignés de vous;
» c'eſt la crainte que leurs démarches ne fuſ-
» ſent éclairées. S'ils ſont, pour parler
» comme vous, en ſociété avec leurs gens,
» c'eſt par le beſoin qu'ils ont eu de quel-
» qu'un qui les ſervît dans leur mauvaiſe
» conduite, &c. » Il part de-là pour peindre au *Pere de Famille* ſes enfans & leurs entours, ſous les couleurs les plus noires. « Il n'y
» eut jamais ici de ſubordination ; il n'y a

» plus de mœurs. LE PERE DE FAMILLE. » De mœurs ! LE COMMANDEUR. Non, de » mœurs ». Il annonce à ſon beau-frere que la maîtreſſe de ſon fils eſt chez lui, à côté de ſa fille ; & il n'oublie rien pour aggraver cette circonſtance. Il déchire *Saint-Albin*, *Cécile* & *Germeuil*. Le *Pere de Famille* ſe déſeſpere ; le *Commandeur* jouit de ſa douleur, & cette ſcene eſt le triomphe de ſa méchanceté. Mais ce triomphe dure peu.

M. *le Bon*, Intendant de la maiſon, à qui le *Pere de Famille* avoit enjoint de chercher cet enfant, qu'on lui avoit dit que ſes pauvres parens avoient envoyé de leur Province à Paris, avoit vu Madame *Hébert*. Ils n'avoient pas eu de peine à deviner, par les confidences qu'ils s'étoient faites mutuellement, que cette *Sophie*, qui eſt maintenant renfermée chez M. d'*Orbeſſon*, eſt la niece du *Commandeur* ; que c'eſt à elle & à ſon frere qu'il a ſi durement fait refuſer ſa porte. Ils arrivent donc tranſportés de joie.

Ils alloient tout éclaircir & tout dénouer, lorſqu'on entendit un grand bruit au-dedans de la maiſon. C'eſt *Cécile*, c'eſt *Saint-Albin* qui crient ; on appelle le *Pere de Famille* ; le *Commandeur*

Commandeur le retient ; mais la femme-de-chambre, toute effrayée, dit ces mots : « Monſieur, des épées, un exempt, des » gardes ; accourez, ſi vous ne voulez pas » qu'il arrive malheur ». *Cécile*, *Sophie*, *Saint-Albin*, *Germeuil*, la femme-de-chambre, l'exempt, tout le monde entre en déſordre. Le *Commandeur* dit à l'exempt : Monſieur, exécutez votre ordre. *Saint-Albin*, Madame *Hébert*, *Cécile*, *Sophie*, réclament la bonté du *Pere de Famille*, qui interpoſe ſon autorité. *Sophie* eſt à ſes pieds. On preſſe le *Commandeur* de la regarder ; il la reconnoît, & reſte pétrifié.

Il eſt impoſſible d'entrer dans les détails de l'action, des mouvemens & des tableaux de cette ſcene ; il faut la lire. Le *Pere de Famille* accorde ſon fils à *Sophie*. Le *Commandeur* y conſent ; mais c'eſt à condition qu'on lui fera juſtice de *Cécile* & de *Germeuil*. D'*Orbeſſon* s'adreſſe ſévérement à tous les deux ; *Saint-Albin*, qui leur doit tout, ſe jette à la traverſe, les excuſe, ſollicite leur grace & déclare au *Pere de Famille* la paſſion qu'ils ont l'un pour l'autre. Le pere, qui les avoit deſtinés pour époux, leur pardonne,

les unit & acheve le déſeſpoir du *Comman-deur*, qui ſe voit trompé dans toutes ſes vues. Auſſi ſort-il de la ſcene en vouant à *Cécile* une haine implacable.

Le *Pere de Famille*, ſeul au milieu de ſes enfans, ſe livre à la joie & à la tendreſſe. Il les embraſſe, il les unit, il les bénit, & termine cette ſcene, qu'on ne lit pas ſans éprouver l'attendriſſement le plus doux, par ces mots qui contiennent toute la morale de l'Ouvrage : *Qu'il eſt cruel ! Qu'il eſt doux d'être pere !*

Vous voyez, Monſieur, que le cinquieme Acte ne dément aucun des premiers, ni pour la conduite, ni pour les incidens, ni pour l'intérêt; & qu'il étoit impoſſible de préparer & de ménager avec plus d'art le changement d'état de *Sophie*. Une choſe que je vous prie ſur-tout de remarquer, c'eſt la maniere dont le Poëte a ſu appeller ſur la ſcene M. *le Bon* & Madame *Hébert*.

Vous trouverez peut-être à la lecture que les deux derniers Actes ſont plus foibles que les trois premiers ; mais je crois que vous en jugeriez autrement à la repréſentation. S'ils ſont plus foibles, c'eſt tout au plus de

discours, & non d'action. C'est une observation bien sensée que celle de l'Auteur, qu'à mesure qu'un drame s'avance vers sa fin, l'action & le mouvement doivent croître, & le discours diminuer. C'est alors qu'il faut plus agir que discourir ; & c'est ce que vous avez dû remarquer dans cette Piece. Il y a des scenes au cinquieme Acte qui n'ont que trois mots. Voilà comment doivent marcher les derniers Actes. Ainsi, cette prétendue inégalité ne tombant que sur les discours, il s'en faut bien que ce soit un vrai reproche. Mais résumons, & considérons maintenant cette Piece par l'intrigue, par les caracteres & par les détails.

L'intrigue, quoique compliquée, me paroît une des machines la mieux entendue qu'il y ait au Théâtre. L'intérêt est violent au premier Acte, plus violent au second ; ce qui ne l'empêche pas de croître au troisieme, & de se soutenir dans les deux derniers. Les incidens amenent les scenes, & les scenes se succedent si naturellement & si nécessairement, qu'il seroit difficile d'en retrancher ou d'en ajouter une. Tout est préparé, amené, conduit. Les scenes commencent avec

chaleur, & le dialogue en eſt ſans maximes, ſans tirades, ſans affectation, ſimple & vrai.

Une choſe à remarquer, c'eſt la maniere dont chacun eſt entraîné à avouer ſes projets. Il vient un moment où *Saint-Albin* dit : Je voulois enlever *Sophie*, & j'avois conſeillé à *Germeuil* d'enlever ma ſœur ; & le *Pere de Famille* : j'avois deſſein de donner ma fille à *Germeuil*.

Il n'y a qu'un intérêt ; & quoiqu'il y ait deux intrigues, celle de *Germeuil* & de *Cécile* eſt ſi ſourde, que c'eſt toujours la même action qui marche. On voit par-tout que *Germeuil* n'eſt point indifférent à *Cécile*, ni *Cécile* à *Germeuil* ; mais on ne le voit ni trop, ni trop peu ; & ceux qui voudroient que cette paſſion fût plus marquée, ne s'entendent point aſſez en action dramatique : c'eſt comme s'ils exigeoient d'un Peintre d'éclairer & de terminer des figures éloignées ſur le fond, comme celles qu'il a placées ſur le devant de ſon tableau.

Les caracteres ſont variés & ſoutenus. Celui qui domine, eſt le *Pere de Famille* ; après lui, c'eſt ſon fils ; après ſon fils, c'eſt le *Commandeur* ; enſuite *Sophie*, *Germeuil* &

Cécile. La ſubordination des caracteres eſt la même que celle de l'intérêt.

Le *Pere de Famille* a le caractere qui convient à ſon état. Il eſt alternativement tendre, ferme, violent, foible, paſſionné, ſenſé, ſoûl de ſes enfans, dégoûté d'eux; & ſon caractere contraſte bien avec les circonſtances où il eſt placé. Il a un fils emporté & entêté d'une fille de rien; une fille qui ſe refuſe à tout établiſſement, & un beau-frere qui met le trouble dans ſa famille.

Son fils eſt l'amant le plus violent qu'il y ait peut-être au théâtre; & l'Auteur le rend amoureux d'une fille que ni ſon pere, ni ſon oncle ne peuvent lui accorder, & qui ne lui convient ni par la naiſſance, ni par la fortune.

Le caractere ſimple, naïf, pathétique & ſenſible de *Sophie* eſt charmant; & combien les traverſes auxquelles elle doit être expoſée ne doivent-elles pas rendre malheureuſe & touchante une fille de ſon caractere!

Le *Commandeur* eſt un homme unique, ambitieux, méchant, ruſé, curieux, tracaſſier, patelin, faux, violent, deſpote. Peut-être ſeroit-il fâché de faire une action

qu'on pût blâmer dans le monde ; mais il eſt peu ſcrupuleux ſur les moyens. Son autorité dans la maiſon du *Pere de Famille* eſt fondée ſur la grande fortune que ſes enfans en attendent. Quelques perſonnes auroient déſiré que le *Pere de Famille*, indigné de ſes procédés, l'eût honteuſement chaſſé de ſa maiſon ; mais cela eût été contre la vérité : on ne chaſſe point de chez ſoi ſi facilement un homme dont on eſpere une ſucceſſion de ſoixante mille livres de rente ; & qui, après tout, n'a fait des méchancetés que pour rompre deux de ces mariages qu'on appelle mauvais dans le monde. D'autres ont prétendu que le caractere du *Pere de Famille* contraſtoit avec celui du *Commandeur* ; & ils ont accuſé l'Auteur d'avoir blâmé le contraſte dans ſa Poëtique, & de l'avoir employé dans ſa Piece. Il me ſemble que ceux qui ont fait cette obſervation, n'ont pas une idée aſſez nette du contraſte des caracteres. Il y a contraſte entre deux caracteres, lorſqu'entre les qualités qui conſtituent l'un, on en choiſit une particuliere, comme la douceur, qu'on montre & qu'on oppoſe ſans ceſſe à la qualité contraire, telle que l'humeur & la

dureté qu'on ſuppoſe être de l'autre caractere. Or, on ne peut pas dire qu'il en ſoit ainſi du *Pere de Famille* & du *Commandeur*. On a montré ces deux hommes par toutes leurs qualités, bonnes & mauvaiſes ; & quoique, parmi elles, il s'en trouve d'oppoſées, il ne s'enſuit pas que les caracteres ſoient contraſtés ; comme on ne peut pas dire qu'ils ſoient les mêmes, parce qu'il y a de ces qualités qui ſont communes aux deux caracteres : autrement il faudroit dire que tous les caracteres, qui ne ſont pas abſolument les mêmes, ſont néceſſairement contraſtés. Cette obſervation, que je ſoumets à votre jugement, me paroît préſenter une raiſon de plus à M. *Diderot* pour rejeter le contraſte : c'eſt que le contraſte ne montrant jamais qu'une ou deux qualités oppoſées, il reſtreint la peinture des hommes, dont les caracteres ſont un aſſemblage de qualités, tantôt ſemblables, tantôt oppoſées, ou diverſes, & qu'il faut chercher à montrer toutes, ſi l'on peut; ce que le Poëte ſera forcé de tenter, s'il abandonne le contraſte des caracteres, pour s'attacher à leurs différences.

Germeuil eſt un homme de bien, ferme,

vrai, un peu renfermé, & qui aime beaucoup mieux que ſa conduite ſoit bonne, qu'il ne ſe ſoucie du jugement qu'on en pourra porter. Comparez, Monſieur, ce caractere avec les poſitions où il ſe trouve, & les intérêts qu'il peut avoir, & jugez des dangers qu'il court, & des ſacrifices qu'il eſt obligé de faire.

Cécile eſt un compoſé de vivacité, de ſenſibilité, de raiſon & de hauteur. On a dit: mais pourquoi cette fille, qui connoît la bonté de ſon pere, ne lui déclare-t-elle pas tout, lorſqu'elle voit que *Germeuil* qu'elle aime, eſt ſoupçonné, & que l'évaſion de *Sophie* cauſe tant de troubles? C'eſt qu'elle ſait que ſon pere déſapprouve la paſſion de *Saint-Albin*, & que le *Commandeur* cherche *Sophie* pour la faire enfermer; c'eſt qu'elle connoît la paſſion d'un frere qu'elle aime, & qu'elle ne voudroit pas chagriner; c'eſt qu'elle a reçu *Sophie* chez elle, & qu'elle ignore ce que peut devenir cette fille, ſi elle la livre à qui que ce ſoit; c'eſt qu'elle eſt arrêtée elle-même par la faute qu'elle a commiſe en la recevant, & plus peut-être par celle que *Germeuil* a faite en l'introdui-

ſant; & que plus il a été humain de recevoir *Sophie* chez elle, moins elle doit être diſpoſée à la déceler ſans ſon conſentement. J'ajouterai que, dans la durée d'un incident dramatique, il n'y a preſque jamais de milieu, & qu'il y eſt preſque toujours trop tôt ou trop tard pour agir. Ce n'eſt pas aſſez de dire : *Cécile*, ou un autre auroit dû faire cela : il faut encore chercher quand & en quel moment. Et puis, n'y a-t-il pas des conventions de Théâtre ? Il eſt vrai que M. *Diderot* les déſapprouve, & que cette réponſe, qui feroit bonne pour un autre, eſt mauvaiſe pour lui.

Venons aux détails, ou plutôt je vous renvoie à l'Ouvrage même ; il étincelle de tous côtés de traits de caracteres, de tableaux & de ſentimens : on ne peut écrire avec plus de pureté, de force & de délicateſſe. Il n'y a pas un mot dans les ſcenes, qui ne tienne au fond. Les mœurs en ſont nobles, honnêtes & touchantes. C'eſt peut-être la meilleure réponſe qu'il y avoit à faire au Diſcours de M. *Rouſſeau* contre les Spectacles. Si ce Drame touche, plaît, intéreſſe, arrache des larmes à la lecture, je ne doute point qu'il ne fît encore un autre effet au

Théâtre. La marche, qui peut en être embarrassée pour des lecteurs inattentifs, y seroit claire par-tout, & les affecteroit bien davantage. Et comment ne réussiroit-elle pas ? C'est l'image la plus approchée de notre conduite & de nos discours domestiques; & pour répéter le jugement d'un de nos Connoisseurs les plus difficiles, c'est un Ouvrage *vertueux, tendre, vrai & d'un goût nouveau*; & il est certain qu'il y a une infinité de personnes qui en souhaitent la représentation.

Il suit de tout ceci, que la Comédie du *Pere de Famille* est une des plus délicieuses lectures que les peres puissent faire, & une des plus utiles qu'ils puissent conseiller à leurs enfans. Je pense que ce seroit aussi une des plus pathétiques représentations que nous puissions avoir au Théâtre; sur-tout si la scene, décorée comme le Poëte le désire, conservoit à l'action & aux discours toute leur illusion.

Il reste à l'Auteur une Tragédie domestique à faire; & je l'y exhorte. Alors il aura rempli l'intervalle qu'il a discerné entre notre Comédie & notre Tragédie; il aura augmenté la carriere dramatique de trois sortes de Drames, & complété le systême théâtral.

OBSERVATIONS

SUR LE FILS NATUREL,

TIRÉES

DE L'OBSEVATEUR LITTÉRAIRE.

M. DIDEROT eſt, de tous les Auteurs François, celui qui a le plus contribué à nous faire connoître les Comédies de M. Goldoni. Celles entr'autres qui ont fixé l'attention des Gens de Lettres, ſont le *Pere de Famille* & le *Véritable Ami*; la premiere parce que M. *Diderot* en faiſoit une ſous le même titre; la ſeconde, parce qu'on a prétendu qu'elle lui avoit fourni l'idée de ſon *Fils Naturel.* Pour que nos Lecteurs ſachent à quoi s'en tenir ſur cette derniere accuſation, nous croyons devoir expoſer ici le ſujet du *Véritable Ami* de M. Goldoni; ils pourront comparer le fond de la Piece Italienne avec celle de l'Auteur François.

Un vieux & riche avare, appellé *Octave*, a une fille unique nommée *Roſaure*, deſtinée

à être la femme de *Lélio*, homme ſans bien ; & qui ne veut l'épouſer, que parce qu'il en eſpere une dot conſidérable. *Florinde*, ami de *Lélio*, eſt venu de Veniſe à Bologne paſſer quelque temps avec ſon ami. Il loge dans ſa maiſon ; & comme il eſt jeune, riche & aimable, il ne tarde pas à ſe faire aimer de *Béatrix*, ſœur de *Lélio ;* mais il n'a pour elle que de l'indifférence. Il a eu ſouvent occaſion de voir *Roſaure* qui brûle pour lui des mêmes feux que *Béatrix ;* & le cœur de *Florinde* n'y eſt pas inſenſible. Mais il aime *Lélio*, & il ne veut pas enlever à ſon ami une maîtreſſe qui, par le bien qu'elle lui apportera en mariage, peut réparer le dérangement de ſes affaires. Il ſent que l'unique parti qu'il a à prendre, eſt de s'en retourner promptement à Veniſe, dans la crainte que l'amour ne le rende infidele à l'amitié. Il ordonne donc à ſon Valet de lui amener une chaiſe de poſte, tandis qu'il prendra congé de *Lélio*, de *Roſaure* & de *Béatrix*. Cette derniere veut le retenir, juſqu'à ce qu'il ait rendu ce qu'il lui a volé. « Quoi! dit *Flo-* » *rinde*, je vous ai dérobé quelque choſe ? » Vous m'avez volé mon cœur, répond

» *Béatrix.* Si je l'ai volé, reprend le galant » *Florinde*, ç'a été ſans deſſein. BÉATRIX. Si » vous n'avez pas déſiré mon cœur, moi j'ai » déſiré le vôtre. FLORINDE. Croyez-moi, » Mademoiſelle, faiſons un arrangement » utile à tous deux : reprenez votre cœur, » & laiſſez-moi le mien. BÉATRIX. Vous » êtes obligé de répondre à mon amour. » FLORINDE. C'eſt ce qui me ſemble un » peu difficile, &c. ». Dans cette ſcene ſinguliere, où tout le reſte eſt dans le goût de ce que vous venez de lire, reconnoiſſez-vous, Monſieur, celle de *Dorval* & de *Conſtance*, qu'on a accuſé ſi fauſſement & ſi maladroitement M. *Diderot* d'avoir copiée mot pour mot, d'après cette eſpece de farce ? Mais ce n'eſt pas la ſeule infidélité que vous pourrez remarquer.

Lélio engage ſon ami à différer ſon départ juſqu'au lendemain, & le prie de voir *Roſaure* de ſa part, pour ſavoir enfin s'il peut toujours compter ſur elle & ſur ſa dot; de lui dire que ſi cet hymen lui déplaît, elle eſt encore libre d'y renoncer; mais que, ſi elle conſent à l'épouſer, il déſire que le mariage ſe faſſe au plutôt. *Florinde* promet de s'ac-

quitter fidélement de la commiſſion. Remarquez, Monſieur, que tout ceci ſe dit dans la maiſon de *Lélio*, & que la ſcene ſuivante ſe paſſe dans celle d'*Octave*. Ce vieil avare, foible copie de notre harpagon, ramaſſe toutes les petites choſes qu'il trouve par terre, comme chiffons de papier, bouts de ficelles, &c. Il querelle ſon valet *Trappola*, de ce qu'il allume le feu de trop bonne heure, de ce qu'il achete quatre œufs de plus qu'il n'en faut pour le dîner, de ce que ces œufs ſont trop chers & trop petits, &c. &c. *Octave* ſe trouvant ſeul, gémit de ſe voir obligé de tirer de ſa caſſette ſix mille écus pour la dot de *Roſaure*. « Pauvre caſſette, » dit-il, je te châtrerai ! Je te châtrerai ! » Hélas ! ſi l'on m'avoit rendu ce ſervice » autrefois, je ne pleurerois pas aujourd'hui » pour la dot d'une fille » ! Il a grand ſoin de laiſſer ignorer, même à *Roſaure*, qu'il a de l'argent dans un coffre-fort. Il veut lui perſuader que ce ne ſont que de vieilles nippes ; & il n'eſt occupé, devant le monde, qu'à déplorer ſa miſere.

Cependant *Florinde* fait connoître à *Roſaure* les intentions de *Lélio*, & l'exhorte à

ne plus différer ſon bonheur. *Roſaure*, accablée & du départ prochain de *Florinde*, & de la fermeté avec laquelle il prend les intérêts de ſon ami, lui fait connoître dans une lettre tout ſon chagrin & tout ſon amour. Rien n'eſt plus comique, plus bouffon même, que la façon dont *Florinde* reçoit & lit cette lettre. C'eſt un vrai pantomime qui s'attendrit de la maniere la plus groteſque. La réponſe eſt un peu plus ſérieuſe ; mais que de lazzis ne fait-il pas encore avant que de l'écrire ? Il n'a tracé que quelques lignes, lorſqu'on vient l'avertir que ſon ami *Lélio* eſt aſſailli par deux ennemis contre leſquels il ſe défend l'épée à la main. *Florinde* vole à ſon ſecours, & laiſſe ſur la table ſa lettre à moitié écrite. *Béatrix* arrive en ce moment, lit le papier, & prend pour elle ce que *Florinde* adreſſe à *Roſaure*. Figurez-vous, Monſieur, ces vieilles amoureuſes, à qui une paſſion extravagante a fait tourner la tête pour un Petit-Maître qui les mépriſe, & vous aurez une idée de toutes les folies que l'Auteur fait faire à *Béatrix*, quoiqu'elle ne ſoit ni d'un âge, ni d'une figure à mériter les mépris d'un jeune amant. Toutes ces ſcenes ſont coupées par les fré-

quentes apparitions de l'avare *Octave*, à qui il échappe à chaque inſtant de nouveaux traits qui peignent ſon caractere. Il dit à ſa fille que c'eſt lui ôter la vie, que de l'obliger à ſe défaire de ſon bien; qu'il ne peut conſentir à ſon mariage, à moins que celui qui l'épouſera, ne ſe détermine à la prendre ſans dot. *Florinde* eſt riche, ajoute le vieillard: c'eſt préciſément l'homme qu'il faudroit; car pour *Lélio*, il ne voudra jamais d'une fille ſans bien. Cette idée, qui ne déplaît point à *Roſaure*, flatte l'avare; & il n'aura plus de repos qu'elle ne ſoit exécutée. En attendant, il entre dans ſa chambre pour conſidérer ſa chere caſſette. Son Valet le ſurprend en extaſe à la vue de ſon or, & médite le deſſein de le voler. Cette ſcene eſt une farce où *Trappola* contrefait le Diable pour faire peur à ſon maître.

L'inſenſée *Béatrix* devient toujours plus folle de ſon amant. En vain *Florinde* lui déclare qu'il ne l'aime point, & ſe donne des défauts qu'il n'a pas, pour la guérir de ſon amour. « Je ſuis, lui dit-il, d'un naturel ja-
» loux; tout me fait ombrage & m'inquiéte.
» Je veux qu'on ne ſorte point de la maiſon;

» que perſonne ne vienne chez moi ; pour » moi, j'aime à me divertir & à me promener. Souvent je ne reviens point ; j'aime » à courir la nuit ; j'aime le jeu ; je vais au » cabaret ; j'aime à me divertir avec les femmes ; je ſuis très-colere, emporté même, » & s'il m'échappoit quelque ſoufflet.... Eh » bien ! répond *Béatrix*, battez-moi, tuez-moi ; je veux être votre femme ». *Florinde* ne peut réſiſter à tant d'amour, & conſent enfin à épouſer cette pauvre fille. Mais un autre ſoin l'occupe plus ſérieuſement. Il s'agit d'engager *Roſaure* à épouſer *Lélio* ; & ce n'eſt pas ſans peine qu'il la détermine ; mais enfin il en vient à bout. Il n'y a plus d'embarras pour la dot ; car on apprend qu'*Octave* vient d'être ſuffoqué, parce que ſon Valet lui a volé ſon tréſor ; le vol eſt retrouvé, & la Piece finit par un double mariage. Telle eſt, Monſieur, l'extrait fidele de cette fameuſe Comédie de M. *Goldoni*, dont les ennemis de M. *Diderot* ne vous avoient pas donné une aſſez juſte idée ; & je crois que vous en ſentez la raiſon.

Cette Piece, comme vous voyez, eſt compoſée de deux intrigues liées, qui ſe paſſent

en différens lieux ; l'une dans la maison de *Lélio*, l'autre dans celle de l'*Avare* ; car les Italiens ne se soucient gueres de s'assujettir à l'unité du lieu. Ces deux intrigues occupent à-peu-près la même étendue dans la Piece. Le rôle de l'*Avare* s'y remarque même plus encore que celui de l'*Ami vrai* ; car l'*Ami vrai* n'auroit aucun sacrifice à faire, si *Octave* pouvoit se déterminer à donner une dot à sa fille ; en sorte qu'on pourroit aussi bien appeller cette Comédie l'*Avare* que le *Véritable Ami*.

L'intrigue de l'*Ami vrai* est de M. *Goldoni* ; mais il a pris à *Moliere* celle de l'*Avare* ; & cela, sans que personne s'en soit formalisé.

C'est en partie de là que M. *Diderot* a tiré le sujet de sa Comédie intitulée : *Le Fils Naturel*. Il a laissé de côté l'intrigue de l'*Avare*, & il s'est emparé de celle de l'*Ami vrai* ; mais comme dans le Poëte Italien, c'est une de ces intrigues qui dénouent l'autre, il a fallu que M. *Diderot* songeât à trouver un dénouement à ce qu'il empruntoit de M. *Goldoni*, pour composer une Comédie en cinq Actes.

Je ne peux rien dire de plus ſimple & de plus raiſonnable pour la juſtification de M. *Diderot*, que ce qu'il en a écrit lui-même dans la Poétique qu'il a miſe à la ſuite du *Pere de Famille*, que cet Auteur vient de publier. Quelles ſont les principales parties d'un Drame ? L'intrigue, les caracteres & les détails.

La naiſſance illégitime de *Dorval*, qui eſt dans le *Fils Naturel*, ce que *Florinde* eſt dans le *Véritable Ami*, eſt la baſe du *Fils Naturel*. Sans cette circonſtance, la fuite de ſon pere aux Iles reſte ſans fondement. *Dorval* ne peut ignorer qu'il a une ſœur, & qu'il vit à côté de cette ſœur. Il ne deviendra plus amoureux; il ne ſera plus le rival de ſon ami. Il faut que *Dorval* ſoit riche, afin de réparer le renverſement de la fortune de *Roſalie*. Mais d'où lui viendra cette richeſſe, ſi la néceſſité de faire un ſort, n'a déterminé ſon pere à l'enrichir de ſon vivant ? Mais s'il n'aime plus *Roſalie*, quelle raiſon peut-il avoir, ou de ſortir de la maiſon de ſon ami, ou de dérober ſa paſſion ou ſon indifférence à *Conſtance ?* La ſcene d'*André*, cette ſcene ſi pathétique, n'a plus lieu; il n'y a plus de

pere, plus de rivaux, plus d'intrigue, plus de Piece. Voilà les principaux incidens du *Fils Naturel.* Or il n'y en a aucun de ceux-là dans le *Véritable Ami* de M. *Goldoni;* quoiqu'il y ait des incidens communs entre ces deux Pieces. On ne peut donc pas dire que la conduite de l'une ſoit la conduite de l'autre.

Avant que de paſſer aux caracteres, je remarque, Monſieur, l'art avec lequel M. *Diderot* ſait rappeller dans ſes Ouvrages les traits qui, dans les circonſtances préſentes, font le plus de honte à nos ennemis, & ceux qui honorent le plus notre Nation. On voit dans ſon *Fils Naturel* la perfidie des Anglois dans le commencement de cette guerre, peinte des couleurs les plus fortes & les plus naturelles. Le pere de *Dorval*, pris dans la traverſée & jeté dans les priſons d'Angleterre, & ſecouru par un Anglois même qui déteſte ſes compatriotes; ce qui eſt bien plus adroit qu'un reproche mis dans la bouche d'un François : il y a d'ailleurs dans cela de la juſtice à reconnoître de la probité, même dans quelques particuliers d'une Nation ennemie.

C'eſt avec le même art, qu'il a fait entrer dans ſon *Pere de Famille* l'événement de cette guerre le plus important, la priſe de Mahon. Cela eſt d'un homme qui n'eſt pas moins attentif à ſe montrer honnête-homme & bon citoyen, que grand Auteur & grand Poëte.

Quant aux caracteres du *Fils Naturel*, M. *Diderot* demande à ſes Critiques, s'il y a dans la Piece de M. *Goldoni* un Amant violent tel que *Clairville*? & l'on ne peut ſe diſpenſer de lui répondre que non. Une fille ingénieuſe telle que *Roſalie*? & il faut lui répondre encore que non. Une femme qui ait l'ame & l'élévation de ſentimens de *Conſtance*; un homme du caractere ſombre & farouche de *Dorval*? & il faut encore lui faire la même réponſe. Il eſt donc en droit de conclure que tous ces caracteres lui appartiennent.

Pour ce qui eſt des détails, il a trop beau jeu avec ſes Adverſaires. Lorſqu'il prétend qu'il n'y en a pas un ſeul qui lui ſoit commun avec ſon Italien, on n'aura pas de peine à le croire. Son dialogue eſt dicté par le ſentiment & par la délicateſſe. M. *Diderot* eſt

un Auteur tendre, intéreſſant & paſſionné, qui a ſu arracher des larmes à tous les honnêtes gens, avec quelques circonſtances qui ne font ni rire, ni pleurer dans M. *Goldoni*. Il a donc eu raiſon de donner quatre démentis formels à ſes Adverſaires, & de dire :

« Que celui qui dit que le genre dans le-
» quel il a écrit le *Fils Naturel*, eſt le mê-
» me que le genre dans lequel M. *Goldoni* a
» écrit l'*Ami vrai*, dit un menſonge.

» Que celui qui dit que ſes caracteres &
» ceux de M. *Goldoni* ont la moindre reſſem-
» blance, dit un menſonge.

» Que celui qui dit qu'il y ait un mot im-
» portant qu'on ait tranſporté de l'*Ami vrai*
» dans le *Fils Naturel*, dit un menſonge.

» Que celui, enfin, qui dit que la con-
» duite du *Fils Naturel* ne differe point de
» celle de l'*Ami vrai*, dit un menſonge ».

Si ces Adverſaires ont mérité ces quatre reproches ſi déſagréables à faire, & ſi durs à entendre, & s'il n'eſt plus poſſible de douter qu'ils ne les méritent, à préſent que le *Véritable Ami* eſt traduit en notre langue & imprimé, qu'on en peut faire la comparaiſon avec le *Fils Naturel*, & qu'il n'y a plus

moyen d'abuser le public, toujours porté à croire le mal, de quelle confusion ces hommes ne seront-ils pas couverts, si l'on se donne la peine de comparer les deux Pieces ?

Mais quand M. *Diderot* auroit à M. *Goldoni* quelque obligation réelle, que s'ensuivroit-il de-là ? Y a-t-il pour lui d'autres lois que pour tous les Auteurs qui ont écrit avant lui ? *Plaute* n'avoit-il pas imité les Poëtes Grecs & Latins qui l'avoient précédé ? Que faisoit *Térence* ? De deux Comédies presque fondues ensemble, il composoit une Comédie latine, qu'il appelloit, par cet endroit même, une Comédie nouvelle ; & de quel mépris ne sont pas demeurés accablés ceux qui oserent de son temps, crier au voleur ! Y a-t-il dans *Moliere* une seule piece, sans en excepter le *Tartuffe*, ni le *Misanthrope*, dont on ne trouvât l'idée dans quelqu'Auteur Italien ? Qui est-ce qui ignore les obligations continues qu'a *Corneille* au Théâtre Espagnol, & à tous les Auteurs anciens & modernes en général ? *Racine* nous a-t-il donné une seule Piece dont le sujet, la conduite & les plus beaux détails ne soient tirés ou de *Sophocle*, ou d'*Euripide* ou d'*Homere* ?

A qui appartient la Scene incomparable du délire de *Phedre?* N'est-elle pas dans *Euripide* & dans *Séneque?* Ce dernier Poëte ne nous offre-t-il pas, presque mot à mot, la déclaration si délicate & si difficile de *Phedre* à *Hippolite?* Et M. de *Voltaire* n'a-t-il pas mis à contribution tous les Auteurs connus, Grecs, Latins, Italiens, François, Espagnols & Anglois? Qui est-ce qui l'a trouvé mauvais? Personne s'est-il avisé de faire un crime de plagiat à M. de *la Touche* de son imitation continuelle de l'*Iphigénie*, d'*Euripide?* &c. &c. &c.

Un Poëte aura emprunté d'un Auteur Italien quelques incidens que ses ennemis conviennent eux-mêmes qu'on trouve dispersés par-tout; il nous en aura fait un Ouvrage éloquent, pathétique, touchant, & l'on se soulevera contre lui, tandis qu'on se tait sur tant d'autres qui ne sont vraiment que d'assez médiocres Traducteurs. Quelle injustice! Mais d'où naît cette différence? C'est que M. *Diderot* est à la tête de l'*Encyclopédie*; Ouvrage qui a excité la haine de la plupart de ceux qui n'ont pas eu assez de mérite pour y faire recevoir un article; c'est que M. *Diderot*

M. *Diderot* s'eſt fait connoître par des Ouvrages de Philoſophie ; & qu'on ne peut ſouffrir qu'il ſe montre encore comme Poëte ; c'eſt que M. *Diderot* entre dans une carriere nouvelle, & que ſon début excite la jalouſie de ceux qui s'y ſont conſacrés, & qu'il laiſſe, du premier pas, fort loin en arriere ; c'eſt que le théâtre eſt un petit canton, dont ceux qui s'en ſont emparés, ne permettent pas qu'on approche ; il ſemble qu'on mette la faucille dans leurs moiſſons : c'eſt qu'en perſécutant M. *Diderot*, on ſert baſſement la haine de quelques gens qu'il n'a peut-être pas aſſez ménagés. Que ſais-je encore ? C'eſt qu'on lui ſuppoſe des deſſeins, des vues qu'il n'a point, & qui n'entrerent jamais dans l'eſprit d'un homme ſans prétention ; & qui, comme lui, s'eſt renfermé dans ſon cabinet ; qui ne court ni après la gloire, ni après la richeſſe, & qui a trouvé ſon bonheur dans un petit eſpace tapiſſé de Livres ; c'eſt qu'en faiſant des Ouvrages de mœurs, il ſe fait à lui-même une exiſtence honorable & inattaquable, & qu'il éleve autour de lui un rempart contre lequel les efforts de ſes ennemis ſe briſeront ; &

ces cruels ennemis ne le ſentent que trop.

Croit-on que, ſi l'Auteur du *Fils Naturel* eût publié un Ouvrage Philoſophique, quelque ſublime & profond qu'il eût été, il eût excité la même jalouſie ? Non, ſans doute; mais une Piece de Théâtre eſt toute autre choſe. M. *Diderot* me ſemble donc avoir contre ſes Adverſaires une reſſource bien aſſurée, & que je crois fondée ſur ſon goût; c'eſt de multiplier les Volumes de l'*Encyclopédie*, & de nous donner une Comédie entre chaque volume; bientôt ſes ennemis ſeront réduits au ſilence. Je me rappelle à ce ſujet, ce que me dit un jour le célebre Abbé *Desfontaines*, à qui M. *Diderot*, fort jeune encore, avoit préſenté un Dialogue en vers. « Ce jeune homme, me dit-il, étudie les » Mathématiques, & je ne doute pas qu'il » n'y faſſe de grands progrès, car il a beau» coup d'eſprit; mais ſur la lecture d'une » Piece en vers qu'il m'a apportée autre» fois, je lui ai conſeillé de laiſſer-là ces » études ſérieuſes, & de ſe livrer au Théâ» tre pour lequel je lui crois un vrai ta» lent ». Il eſt fâcheux pour le Public, que M. *Diderot* ait différé ſi long-temps à ſuivre

un conseil qui nous eût procuré des chef-d'œuvres. Mais travailler pour le Théâtre, dans le sens que l'entendoit l'Abbé *Desfontaines*, c'est donner ses Pieces aux Comédiens, & ne pas écrire uniquement pour le Cabinet. Pourquoi les priver du prestige de la Scene, le Public d'un de ses plus grands plaisirs, & soi-même des applaudissemens les plus flatteurs & les plus glorieux ? M. *Diderot* avoit d'autant moins de raison de suivre une route écartée, que le *Fils Naturel* a été joué plusieurs fois à Saint-Germain avec succès, quoique l'Actrice qui faisoit le rôle de *Constance* l'ait mal rendu. Qu'auroit-ce donc été, si cette Piece eût été représentée aux François, & le rôle de *Constance* fait par Mademoiselle *Clairon* ? La nouveauté de ce spectacle attira beaucoup de personnes à Saint-Germain ; ceux qui en jugerent impartialement, convinrent qu'elles avoient éprouvé une sorte de pathétique qu'elles ne connoissoient pas, & que cet Ouvrage avoit sur-tout le mérite d'oublier la Scene. C'est ce que les ennemis de M. *Diderot* n'auroient pas pu se dissimuler, si la Piece avoit paru sur un plus grand Théâtre ; & je ne

doute point qu'ils n'eussent cessé leurs persécutions : elles étoient de nature à rebuter tout autre qu'un homme de génie, & même à empêcher l'Auteur d'achever le *Pere de Famille*. Quelle contradiction, Monsieur, dans la conduite des hommes qui jugent les Auteurs ! On aime leurs productions ; c'est un amusement dont on ne peut se passer ; on convient qu'il n'est pas sans utilité, & l'on décourage par la persécution ceux qui peuvent nous le procurer.

OBSERVATIONS SUR LE DISCOURS *DE LA POÉSIE DRAMATIQUE*; *TIRÉES* DE L'OBSERVATEUR LITTÉRAIRE.

LA plupart de ceux qui ont écrit de la Poésie Dramatique, Monsieur, n'avoient point composé de drames. Aussi leurs préceptes ne sont que des observations particulieres sur les Poëmes qu'ils avoient sous les yeux. Ils ont vu que certaines situations réussissoient au Théâtre ; & de ces situations, ils en ont fait des lois générales. C'est ainsi qu'au lieu d'étendre l'Art, ils l'ont restreint ; qu'au lieu d'affranchir le génie, ils l'ont captivé. Les Ouvrages se sont, de siecle en siecle, calqués les uns contre les autres ; & ceux que la nature avoit destinés à s'ouvrir des routes nouvelles, ont plus ou moins servilement suivi celles qu'on avoit ouvertes avant eux.

La Poétique de M. *Diderot*, qui eſt à la ſuite de ſon *Pere de Famille*, eſt l'ouvrage d'un homme qui a mis la main à l'œuvre ? & il ſemble s'être propoſé de faire voir qu'il n'y a preſque aucune regle, ſi l'on en excepte celle des trois unités, qu'un homme de génie ne puiſſe enfreindre avec ſuccès ; en ſorte que s'il y eût eu un plus grand nombre de productions diverſes ; ſi ceux qui nous ont preſcrit des regles, euſſent été plus verſés dans la connoiſſance des Théâtres, tant anciens que modernes, ils auroient vu les mêmes effets produits par des moyens ſi oppoſés, qu'ils auroient été plus réſervés dans leur eſpece de légiſlation. Le titre qui conviendroit donc proprement au *Diſcours* dont je vais rendre compte, & que l'Auteur a adreſſé à ſon ami M. *Grimm*, ſeroit celui-ci : *Le Poëte ſceptique.*

Les principaux objets de cette Poétique forment environ vingt-deux articles, où l'on traite des différens *Genres Dramatiques*, *de la Comédie ſérieuſe*, *d'une ſorte de Drame moral*, *d'une ſorte de Drame philoſophique*, *des Drames ſimples & des Drames compoſés*, *du Drame burleſque*, *du Plan & du Dialogue*,

de l'Esquisse du Drame, des Incidens, du Plan de la Tragédie & du Plan de la Comédie, de l'Intérêt, de l'Exposition, des Caracteres, de la Division de l'Action & des Actes, des Entr'Actes, des Scenes, du Ton propre à chaque caractere, des Mœurs, de la Décoration, des Vêtemens, de la Pantomime, des Auteurs & des Critiques.

Mais comme M. *Diderot* a très-bien senti qu'avec quelque élégance & quelque précision que des préceptes fussent écrits, la lecture ininterrompue en deviendroit nécessairement fastidieuse, il a cru devoir imiter *Horace* & *Boileau*, en se livrant avec sobriété à des digressions passageres, qui palliassent la sécheresse de la matiere. Son Discours, intéressant par lui-même pour les gens du métier, en est devenu amusant pour les gens du monde, & instructif pour les uns & les autres. Je vais le suivre dans cet Ouvrage, autant que la nature & le but d'un extrait peuvent le permettre.

Il commence par demander à son ami, ce qu'un peuple, qui n'auroit jamais eu qu'un genre de spectacle plaisant & gai, & à qui on en auroit proposé un autre sérieux & tou-

chant, auroit pensé de cette nouveauté? Voilà son début. Il introduit ensuite les gens sensés de la nation, lui répondant d'après leurs préjugés : « A quoi bon ce genre? La » vie ne nous apporte-t-elle pas assez de » peines réelles, sans qu'on s'en fasse en- » core d'imaginaires? Pourquoi donner en- » trée à la tristesse jusques dans nos amuse- » mens »? D'où il conclut que l'habitude nous captive; mais que rien ne prévaut contre le vrai. Il encourage les Poëtes à se livrer à leur génie. Il leur promet dans leur travail même, une source intarissable d'instans délicieux, & l'approbation générale, que l'indécision de l'ignorance & le cri de l'envie éloignent quelquefois, mais que le temps de l'équité amenent toujours.

De-là il passe à la distribution des Genres, ou à l'exposition du Systême Dramatique. Ce Systême comprend, selon lui, la Comédie gaie qui se propose de jouer le ridicule & le vice; la Comédie sérieuse qui a en vue la vertu & les devoirs des hommes; une sorte de Tragédie qui auroit pour objet nos malheurs domestiques, & la Tragédie ordinaire qui ne roule que sur les catastro-

phes publiques & les malheurs des Grands.

Dans ce Syſtême, on apperçoit deux genres, dont l'un ne fait que d'éclore parmi nous ; c'eſt la Comédie ſérieuſe : & l'autre eſt encore à naître ; c'eſt la Tragédie qui auroit nos malheurs domeſtiques pour objet. L'Auteur traite du premier de ces genres, la Comédie ſérieuſe.

Avant que d'entrer avec lui dans ce nouveau paragraphe, j'obſerverai, Monſieur, que nous avons attaché l'idée de gaieté, à l'idée de Comédie ; & que ces deux idées ſont liées depuis ſi long-temps dans nos eſprits, qu'auſſi-tôt qu'un Poëte a mis à la tête de ſon Ouvrage, *Comédie*, c'eſt preſque comme s'il eût écrit : *Ouvrage où je me ſuis propoſé de vous faire rire.* Cependant, qu'eſt-ce qu'une Comédie ? La peinture de nos mœurs. Quel en eſt le ſujet ? Un mariage qui ſouffre des obſtacles de la part des peres, des meres, des enfans, des parens ou d'autres circonſtances. Or, qu'arrive-t-il alors dans une famille ? Que le pere eſt chagrin ; que la mere eſt affligée ; que les enfans ſont déſolés, & que la maiſon eſt pleine de ſoupçons, de jalouſies, de craintes, de

querelles, de plaintes : beaucoup de pleurs, & pas un sourire. Pourquoi donc le contraire se passe-t-il sur la scene ? Je laisse cette difficulté à résoudre aux antagonistes de la Comédie sérieuse.

Notre Poëte sceptique, (car c'est ainsi que je serois tenté de l'appeller,) examine les qualités d'un Auteur qui se livre à ce genre. Il se fait des objections ; il y répond. Il montre les avantages de l'honnêteté & de la vertu mises en action. Il prétend que ce spectacle réussira par-tout, mais plus surement encore chez un peuple corrompu, & je crois qu'il a raison. Il en cite des exemples : il en propose un sujet. « Parcourons, » dit-il, les parties d'un Drame, & voyons. » Est-ce par le sujet qu'il en faut juger ? » Dans le genre honnête & sérieux, le sujet » n'est pas moins important que dans la Co- » médie gaie ; & il est traité d'une maniere » plus vraie. Est-ce par les caracteres ? Ils » y peuvent être aussi divers & aussi origi- » naux, & le Poëte est contraint de les » dessiner encore plus fortement. Est-ce » par les passions ? Elles s'y montreront » d'autant plus énergiques, que l'intérêt

» sera plus grand. Est-ce par le style ? Il » y sera plus nerveux, plus grave, plus » élevé, plus violent, plus susceptible de » ce que nous appellons le sentiment, qua» lité sans laquelle aucun style ne parle au » cœur. Est-ce par l'absence du ridicule ? » Comme si la folie des actions & des dis» cours, lorsqu'ils sont suggérés par un in» térêt mal entendu, ou par le transport de » la passion, n'étoit pas le vrai ridicule des » hommes & de la vie ». Voilà, Monsieur, un exemple de la maniere dont cette Poétique est écrite. « L'honnête, l'honnête, s'é» crie l'Auteur ! Il nous touchera d'une ma» niere plus intime & plus douce, que la » chose qui excite notre mépris & nos ris. » Poëte, êtes-vous né sensible & délicat ? » Pincez cette corde, & vous l'entendrez » résonner & frémir dans toutes les ames ».

De-là il se jette dans l'apologie de la nature humaine, de la nature entiere. Il nous réconcilie avec l'ouragan, la tempête, les tremblemens de terre, les volcans ; & il annonce aux Poëtes des applaudissemens bien différens de ce frivole battement de mains dont ils se contentent, s'ils savent une fois

nous peindre des objets plus dignes de nous émouvoir. Cet Ouvrage n'eſt pas ſimplement l'art de compoſer des Pieces de Théâtre, c'eſt celui de devenir ſoi-même meilleur, & de faire que les autres le deviennent. Le Poëte y eſt montré comme le collegue & l'appui du Légiſlateur.

M. *Diderot* propoſe enſuite une ſorte de Drame moral ; il en expoſe les regles, & il en donne l'exemple dans la mort de *Socrate* : ſujet qui traité à ſa maniere nous inſtruiroit, en nous touchant, des choſes les plus importantes, de l'innocence de la vie, de la ſainteté des lois, & de l'immortalité de l'ame. Là, ſe livrant à l'amour des hommes & de l'art, il dit : *Je mourrois content, ſi j'avois rempli cette tâche comme je la conçois.* La ſimplicité de ce Drame le conduit à examiner les avantages & les déſavantages du Drame ſimple, & du Drame compoſé ; & il conclut nettement en faveur des Drames ſimples. Voyez les raiſons qu'il en apporte : on ne l'accuſera pas d'avoir fait ſa Poétique d'après ſes Ouvrages, ni ſes Ouvrages d'après ſa Poétique ; car le *Fils Naturel* & le *Pere de Famille* ſont l'un & l'autre du genre

des Drames composés. Il insiste sur-tout, sur ce qu'une belle scene contient plus d'idées, que tout un Drame ne peut offrir d'incidens; & c'est sur les idées qu'on revient. Il prouve ensuite, par un grand nombre d'exemples, l'impossibilité de mener deux intrigues à la fois, sans nuire à l'intérêt. Ceci me donne lieu d'observer que, dans tout Drame où il y a deux intrigues, la seconde commençant toujours au second acte, le premier paroît un hors-d'œuvre; on croiroit entrer dans une Piece nouvelle. Presque toutes les Tragédies de *Racine* ont ce défaut: voyez sur-tout sa *Phedre* & son *Iphigénie*.

Plus un sujet est grave, dit M. *Diderot*, moins il faut y mettre d'action: réservez l'action, le mouvement & les incidens pour le Drame burlesque. Cette réflexion l'engage à parler en passant de ce genre de Poésie. La chose la plus maussade, à son gré, seroit un Drame burlesque & froid. Mais une bonne Farce n'est pas l'Ouvrage d'un homme ordinaire: Il suppose une gaieté originale. *Calot* est aussi inimitable dans ses grotesques, que dans ses autres compositions. « Il faut

» abandonner au Farceur les enthousiastes
» qui troublent la société. Si on expose à la
» foire les fanatiques, on n'en remplira pas
» les prisons ».

Quoique le mouvement varie selon les genres que l'on traite, l'action marche toujours : c'est une masse qui se détache des sommets d'un rocher, dont la vîtesse s'accroît à mesure qu'elle descend, & que les obstacles font bondir. Il suit de-là qu'il faut, sur-tout dans les derniers actes, plus agir que parler. Ici l'Auteur agite la question de la difficulté du Dialogue & du Plan; il donne les caracteres de l'esprit propre au Dialogue, & de l'esprit propre à la conduite du plan. L'un & l'autre supposent du génie; mais il y a plus de Pieces bien dialoguées, que de Pieces bien conduites: d'où il conclut que le génie qui forme le plan, est plus rare que celui qui dicte les scenes; & qu'on croiroit, au premier coup d'œil, qu'un bon Drame devroit être l'Ouvrage de deux hommes différens; mais il est impossible de dialoguer d'après le plan d'un autre. En arrangeant les incidens, un Poëte cherche, comme par instinct, les situations qui lui conviennent.

Il en faut à l'un de plaisantes, à un autre de sérieuses : c'est l'art du soliloque qui formera le Poëte au Dialogue. L'Auteur le conseille, & en donne un exemple. « Vous savez, dit-» il à son ami, que je suis exercé de longue-» main. Si je quitte la société, & que je » rentre chez moi triste & chagrin, je me » retire dans mon cabinet, & là je me ques-» tionne & je me demande : Qu'avez-vous ? » De l'humeur, &c..? Je me presse, j'arrache » de moi la vérité. Alors il me semble que » j'ai une âme tranquille, honnête & sereine, » qui en interroge une autre qui est hon-» teuse de quelque sottise qu'elle craint d'a-» vouer. Cependant l'aveu vient. Si c'est » une sottise que j'ai commise, comme cela » m'arrive assez souvent, je m'absous ; si » c'en est une qu'on m'a faite, je pardonne. » Cet examen secret vous rendra, dit-il, » plus honnête-homme & meilleur Auteur ».

Ecouter les hommes, & s'entretenir souvent avec soi, voilà le moyen de se former au Dialogue. Avoir une belle imagination, consulter l'ordre & l'enchaînement des choses, ne pas redouter les scenes difficiles ni le long travail, entrer par le centre de son

fujet, bien difcerner le moment où l'action doit commencer, favoir ce qu'il eft à propos de laiffer en arriere, connoître les fituations qui affectent; voilà le talent d'après lequel on faura former un plan : mais comment le former, ce plan? Ici l'Auteur expofe une idée d'*Ariftote*, & il en fait l'application à un fujet tragique & à un fujet comique; le premier, eft *Iphigénie en Tauride;* le fecond, eft fon *Pere de Famille.* On ne peut trop inviter les Auteurs qui fe livrent au Théâtre, à méditer cet endroit : c'eft l'art de former une efquiffe, de la féconder, & d'en faire fortir les incidens. C'eft-là qu'ils apprendront ce que c'eft que le *vrai*, le *vraifemblable* & le *merveilleux;* ce que c'eft que *l'illufion*, & comment on la produit; que la certitude hiftorique eft la bafe de la vérité dramatique; quelle différence il y a entre le Drame & le Roman; ce qu'il eft permis de feindre; ce que c'eft que feindre; ce que c'eft qu'un Poëte; quel rapport il a avec un Philofophe; que le Poëte qui feint, & le Philofophe qui raifonne, font également, & dans le même fens, conféquens & inconféquens, & que fans l'imagination, on n'eft rien.

Mais le Poëte ne s'abandonnera pas à toute la fougue de son imagination ; il a un modele de conduite dans les cas rares de l'ordre général des choses. Voilà sa regle. Tout cet endroit est plein d'élévation, de force & de philosophie. L'Auteur y prouve en passant, & sans s'écarter de son sujet, que les notions du juste & de l'injuste sont absolues. « Supposez, dit-il, deux hommes dans la nature ; » que l'un de ces hommes soit la victime de » la passion de l'autre ; à l'instant ils éprouveront des sentimens contraires ; ils produiront des mouvemens opposés ; ils pousseront des cris inarticulés & sauvages, qui, » rendus avec le temps dans la langue de » l'homme policé, signifient & signifieront » éternellement, *Justice, Injustice* ».

Après cette excursion, l'Auteur traite des incidens, de leur choix, de leurs caracteres, de la nécessité de ne toucher aux scenes qu'après avoir arrêté le plan, de l'influence des scenes les unes sur les autres, &c.... De-là il vient à la comparaison du *Fils Naturel* & du *Véritable ami* de M. *Goldoni*. J'ai rendu compte de ce morceau si péremptoire pour M. *Diderot*, & si mortifiant pour ses accu-

fateurs (*). Il révele son secret à ceux-ci; c'est la lecture des Anciens. Il invite à cette lecture par la traduction de deux endroits d'*Homere*, qui sont en effet de la plus grande beauté. Il en prend occasion de faire l'éloge de la simplicité, & de la nécessité, pour les grands effets, de ne rien laisser ignorer au spectateur, pas même le dénouement. Ce paradoxe, Monsieur, est bien étrange; mais il est appuyé de tant d'exemples & de tant de raisons, que vous en conclurez du moins avec l'Auteur, qu'il y a bien peu de regles générales en Poésie dramatique.

Après avoir parlé du Dialogue & du Plan, M. *Diderot* traite des caracteres, & veut qu'ils contrastent avec les intérêts & les situations, mais non entr'eux. Il prétend que cette attention à ne prendre qu'une qualité qu'on montre sans cesse, telle que la *bonté*, & à laquelle on oppose continuellement une autre qualité, telle que la *méchanceté*, est une sorte d'antithese de mauvais goût, qui décele l'art, qui est usée, qui force à sacri-

(*) Voyez les Observations précédentes sur le *Fils Naturel*.

fier un des caracteres à l'autre, qui ajoute au vernis romanesque, qui rend le sujet du Drame incertain, & qui restreint la peinture de l'homme. Les Poëtes auront de la peine à lui accorder ce point, quelques-uns seront tentés de lui reprocher de n'avoir pu se passer dans sa Piece, du contraste qu'il blâme dans sa Poétique. Voyez la réponse que j'ai faite à cette objection (*).

Le seul contraste de style qui plaise à M. *Diderot*, est celui de sentiment ou d'images; & il en donne des exemples sublimes, tirés d'*Homere*, de *Lucrece*, d'*Horace*, d'*Anacréon*, de *Catulle*, de l'*Histoire Naturelle* de M. de *Buffon* & du livre *de l'Esprit*. « Ce » prestige, dit-il, tient quelquefois à un mot » qui détourne ma vue du sujet principal, » & qui me montre de côté, comme dans » l'*Arcadie* du *Poussin*, l'espace, le temps, » la vie, la mort ou quelqu'autre idée grande » & mélancolique, jetée tout au travers de » l'image de la volupté ».

L'Auteur parcourt ensuite rapidement quelques regles du Genre Dramatique dont

(*) Voyez les Observations précédentes sur le *Fils Naturel*.

il fait sentir le caprice. Il explique ce que c'est qu'une exposition ; il remarque qu'elle sera froide , toutes les fois qu'elle ne sera pas amenée par un incident important ; & cette remarque me paroît juste. Après avoir traité de la division de l'action , de l'acte , de l'entr'acte , il parle des scenes ; il compare le Dialogue de *Corneille* à celui de *Racine* , & préfere ce dernier. Rien ne lui paroît plus difficile qu'un Dialogue où les choses dites & répondues ne sont liées que par des sensations si délicates , des idées si fugitives , qu'elles en paroissent décousues. Les exemples qu'il en donne , décident en sa faveur ; car dans cette Poétique , les exemples viennent par-tout à l'appui des raisons.

La suite de ses réflexions le conduit à examiner l'utilité des spectacles. Il remarque que tout peuple a des préjugés à détruire , des vues à poursuivre , des ridicules à décrier , & a besoin de spectacles , mais qui lui soient propres. Selon lui , attaquer les Comédiens par leurs mœurs , c'est en vouloir à tous les états ; attaquer le spectacle par son abus , c'est s'élever contre toutes sortes

d'inſtructions publiques. Ce n'eſt pas tout-à-fait là le ſyſtême de M. *Rouſſeau*. Mais, *Non noſtrum inter vos tantas componere lites*. Au reſte, M. *Diderot* a l'expérience pour lui. Ce fut un Farceur qui fit mourir *Socrate* dans Athenes. Le même Farceur eût été auſſi dangereux pour les ennemis de *Socrate*. M. *Rouſſeau* prétend que tout Drame eſt pernicieux pour les mœurs. Sa theſe eſt générale; il l'appuie d'obſervations faites ſur le *Miſanthrope*; & il oublie que le *Tartuffe* eſt à côté du *Miſanthrope*; & qu'il n'y a rien à objecter au *Tartuffe*.

Mais un peuple n'eſt pas également propre à exceller dans tous les genres Dramatiques. La Tragédie paroît être plus du génie républicain; & la Comédie, gaie ſur-tout, plus du caractere monarchique. « Pour que la » plaiſanterie ſoit légere, il faut qu'elle frappe » en haut; & c'eſt ce qui arrivera dans un » état où les hommes ſont diſtribués en différens ordres, qu'on peut comparer à une » haute pyramide, où ceux qui ſont à la » baſe, chargés d'un poids qui les écraſe, » ſont forcés de garder du ménagement juſ» ques dans la plainte ».

Chez un peuple esclave, tout se dégrade. Les Poëtes y sont comme les fous à la Cour des Rois, où ils tiennent leur franc-parler du mépris qu'on fait d'eux ; ou ressemblent à certains coupables, qui traînés devant nos Tribunaux, ne s'en retournent absous, que parce qu'ils ont su contrefaire les insensés.

Nous avons des Comédies ; les Anglois ont des Satires ; les Italiens en sont réduits au Drame burlesque : c'est une suite de la différence des mœurs. Cette réflexion conduit l'Auteur à rechercher quelles doivent être les mœurs pour être poétiques. Il fait le tableau des mœurs anciennes & des nôtres ; & ce tableau est un morceau de haute éloquence. Il se demande quelle est la nature qui convient au Poëte. « Est-ce une nature » brute ou cultivée, paisible ou troublée ? » Préférera-t-il la beauté d'un jour pur & » serein, à l'horreur d'une nuit obscure, où » le sifflement interrompu des vents se mêle » par intervalles au murmure sourd & con- » tinu d'un tonnerre éloigné ? Préférera-t-il » le spectacle d'une mer tranquille, à celui » des flots agités ; le muet & froid aspect

» d'un palais, à la promenade parmi des ruines; un édifice conftruit, un efpace planté de la main des hommes, au touffu d'une ancienne forêt, au creux ignoré d'une roche déferte; des nappes d'eau, des baffins, des cafcades, à la vue d'une cataracte qui fe brife en tombant à travers des rochers, & dont le bruit fe fait entendre du berger qui a conduit fon troupeau dans la montagne, & qui l'écoute avec effroi »? Quand on fe mêle de donner des leçons à des Poëtes, il faut l'être foi-même; & tout ce morceau eft plein de Poéfie.

Ce qui fuit fur la naiffance des Poëtes, fur les événemens propres à la Poéfie, fur les temps du génie, fur les reffources d'un Poëte, lorfque les mœurs d'un peuple font foibles, petites & maniérées, fur la façon de les embellir, a de l'élévation, de la vérité, beaucoup de fineffe & de goût.

Mais ce qui fait juger à l'Auteur combien nous fommes encore loin de la vérité, c'eft le luxe de nos vêtemens, & la pauvreté de nos décorations. Ici il compare la fcene Dramatique avec la peinture, & il donne les lois de la peinture théâtrale. De-là il paffe à

la Pantomime, qu'il regarde comme une partie essentielle du Drame, & il montre la nécessité de l'écrire, & les effets terribles qu'on en pourroit attendre, par l'esquisse de deux scenes tragiques : l'une est celle où *Pilade* & *Oreste* se disputent la mort; & l'autre, est la mort même de *Socrate*. Il est certain que la premiere glace d'effroi, & que, si des Acteurs savoient rendre au théâtre la seconde, on en soutiendroit à peine la représentation. C'est une suite de tableaux pathétiques, tous copiés d'après nature. L'Auteur en conclut que le talent de la déclamation est un des plus rares & des plus précieux.

Après s'être adressé aux Poëtes & aux Acteurs, il parle aux Critiques & aux Auteurs en général, & les traite avec assez peu de ménagement les uns & les autres. Les Auteurs sont trop sensibles; les Critiques ne sont pas assez équitables; il faudroit aux uns & aux autres plus de lumieres & plus de probité.

Si le systême moral est corrompu, il faut que le goût soit faux; ce que l'Auteur prouve en peignant les caracteres de l'avare, de l'hypocrite, du superstitieux.

Enfin,

Enfin, il termine ſon Ouvrage par le diſcours d'un perſonnage épiſodique; c'eſt une ſorte d'homme qui ſe laiſſe appeller Philoſophe, & qui n'a aucune idée arrêtée du vrai, du bon & du beau. Ce morceau paroît deſtiné à faire ſentir la néceſſité de ſe former dans un état d'ame tranquille, des principes qu'on puiſſe ſe rappeller au milieu du trouble des paſſions, en ſanté, en maladie, dans la jeuneſſe, dans la vieilleſſe, pour n'avoir pas un goût incertain, & flottant au gré des différentes circonſtances de la vie.

Telle eſt, Monſieur, l'analyſe abrégée du Diſcours ſur la Poéſie Dramatique. Je n'en ai parcouru que les endroits principaux. Mais j'eſpere que ce que j'en ai dit, ſuffira pour inviter à la lecture de l'Ouvrage entier. Il eſt dicté par l'amour du bien, le goût du vrai, & la connoiſſance de ſon objet, qui eſt d'étendre les lumieres de l'Art. On y reconnoît par-tout le Poëte, l'Orateur & le Philoſophe.

TABLE
DES MATIERES,
Contenues dans les deux Volumes.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

Fin de la Table.